

LA BARRIÈRE DE CLICHY
(1851)

ALEXANDRE DUMAS

La barrière de Clichy
drame militaire en cinq actes, en quatorze tableaux

Théâtre-National (ancien Cirque). – 21 avril 1851.

LE JOYEUX ROGER
2015

ISBN : 978-2-924529-11-9

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

26 janvier 1814, au matin, un peu avant le jour. – Une place dans la petite ville de Saint-Dizier. – À gauche, la maison du colonel Bertaud ; derrière la maison, une rue qui traverse le théâtre. Au fond, la maison de Fortuné Michelin. – Quoiqu’il soit encore nuit, on sent que la petite ville ne dort pas. Il y a de la lumière dans la plupart des maisons.

Scène première

Victor, un postillon ; tous deux sont à cheval et couverts de boue ; on voit qu’ils ont couru la poste à franc étrier ;
Catherine, assise sur une borne.

VICTOR, arrêtant son cheval
à la porte de la maison de gauche

Ooh !...

LE POSTILLON

Je crois que nous voilà arrivés, hein ! Oh ! le joli train que vous allez ! Savez-vous ce que nous avons mis de temps, à venir de Fignicourt ici ?

VICTOR, tirant sa montre

Une heure !

LE POSTILLON

Une heure ! une heure pour trois lieues et demie. Excusez ! vous marchez comme un courrier de cabinet... Mauvais pratique ! (À son cheval.) N’est-ce pas, Blücher ?

VICTOR

Dis donc, Thomas !... il s’appelle Blücher, ton cheval ?

LE POSTILLON

Oui ; je l’ai appelé comme cela parce qu’il est méchant comme un âne ; il ne fait que ruer. (Au cheval.) Te tiendras-tu tranquille un peu ? Tu vois bien qu’on nous mesure notre avoine... Faites bonne mesure, monsieur Victor.

VICTOR

Une poste et demie, six francs. Trente sous de guides, sept

francs dix sous. Tiens, voilà dix francs.

LE POSTILLON

Est-ce bien utile, de vous rendre les cinquante sous de différence ?

VICTOR

Non, c'est pour Blücher.

LE POSTILLON

Tiens, mon bonhomme.

VICTOR

Que fais-tu ?

LE POSTILLON

Je lui fais passer votre monnaie devant le nez.

VICTOR

Ce qui veut dire qu'il aura couru pour le roi de Prusse.

LE POSTILLON

Eh donc ! il ne s'appelle pas Blücher pour rien. Allons, en route, mauvaise troupe ! (S'arrêtant.) À propos, monsieur Victor, vous savez que les Cosaques sont tout autour d'ici, n'est-ce pas ? à Toul, à Chaumont, à Bar-sur-Ornain ?... Il n'y a donc pas de temps à perdre pour emmener mademoiselle votre sœur, et, si j'ai un conseil à vous donner, puisque vous venez la chercher exprès de Paris, c'est de ne pas trop lanterner. Adieu, monsieur Victor. Hop !...

(Il se remet en selle et sort au trot.)

VICTOR

Merci, mon ami ! merci !

(Il va pour sonner à la maison de gauche,
Catherine se lève et vient se placer entre la porte et lui.)

CATHERINE

Monsieur Victor !

VICTOR

Que me voulez-vous, mon enfant ?

CATHERINE, levant la coiffe de son mantelet

Vous ne me reconnaissez pas ? vous ne reconnaissez pas la pauvre Catherine, votre sœur de lait ?

VICTOR

Oh ! si fait, ma bonne Catherine... Et que fais-tu dans la rue, à cette heure ?

CATHERINE

Ah ! monsieur Victor, je suis bien malheureuse, allez !

VICTOR

En effet, j'ai entendu parler de cela, ma pauvre fille. Jean Leroux, qui devait t'épouser, est parti avec l'avant-dernière levée de trente mille hommes, et il a été tué à Leipzig en te laissant...

(Il hésite.)

CATHERINE

En me laissant enceinte, hélas ! oui. Dame, je voudrais nier, monsieur Victor, que je ne pourrais pas : c'est su de tout le monde. J'ai caché autant que j'ai pu mon malheur au vieux père Michelin ; mais, au moment critique, il a bien fallu tout lui avouer. Il m'a donné quinze jours pour reprendre mes forces ; puis, au bout de quinze jours, il m'a mis un sac d'argent dans les mains : cinq cents francs, tout ce qu'il y avait à la maison. Après quoi, il m'a chassée, moi et mon enfant.

VICTOR

Et, depuis ce temps-là, pauvre fille ?...

CATHERINE

Et, depuis ce temps-là, il n'a pas voulu me revoir, quoique je lui aie fait parler même par votre sœur, qu'il aime et respecte comme une sainte cependant. Eh bien, même à votre sœur, il a refusé !

VICTOR

Et il est seul ?

CATHERINE

Non, il a écrit à mon frère Fortuné, et mon frère Fortuné est près de lui.

VICTOR

Comment ! Fortuné a quitté mon père ?

CATHERINE

Il paraît qu'il a demandé son congé à l'empereur et que l'em-

pereur le lui a donné.

VICTOR

Et lui, Fortuné, l'as-tu vu ?

CATHERINE

Ah bien, oui ! il est encore pire que mon père. Il a dit que si jamais je me trouvais sur son chemin, il me casserait bras et jambes, pour être sûr de ne plus me rencontrer.

VICTOR

Pauvre Catherine !... Et que faisais-tu là ?

CATHERINE

Dame, monsieur Victor, c'est la maison où je suis née, c'est la maison où ma pauvre mère est morte... Vous savez, on dit que, quand les avarés meurent avec un trésor enterré quelque part, leur âme revient errer autour de l'endroit où ce trésor est enterré. Moi, je suis morte pour le monde ; le trésor de ma jeunesse et de mon innocence est enterré dans cette maison, et ma pauvre âme revient errer à l'entour.

VICTOR

Et ton enfant, Catherine ?

CATHERINE

C'est un garçon... Oh ! si vous le voyiez, beau comme un ange, monsieur Victor ! Pauvre petit ! il ne sait pas ce qu'il me coûte. Oh ! il faudra qu'il m'aime bien, pour me rendre le bonheur qu'il m'a pris. Il est à une lieue d'ici, sur la route de Moutier-en-Der, chez ma tante Julienne.

VICTOR

Catherine, as-tu besoin de quelque chose ?

CATHERINE

Merci, monsieur Victor, je n'ai besoin de rien... que de pitié.

VICTOR

Veux-tu que j'essaie de te raccommoier avec ton frère ?

CATHERINE

Essayez ; mais je n'ai pas d'espoir.

VICTOR

N'importe, on peut le tenter toujours. Mais attends, comme je

n'ai que bien peu de temps à moi, je vais prévenir ma sœur de mon arrivée, et, tandis qu'elle s'habillera, eh bien, je parlerai à Fortuné.

(Il sonne.)

CATHERINE

Vous êtes bien bon, monsieur Victor.

VICTOR

Sais-tu ce que tu devrais faire, pendant ce temps, ma bonne Catherine ?

CATHERINE

Dites, monsieur Victor.

VICTOR

Tu devrais aller jusqu'à la poste et commander deux chevaux ; on les enverra tout harnachés, pour les mettre ici à la voiture.

(Il sonne une seconde fois.)

CATHERINE

J'y cours, monsieur Victor, j'y cours.

(Elle sort.)

Scène II

Victor, puis Pierre.

VICTOR

Eh bien, vous autres, là-dedans, êtes-vous morts ?

PIERRE, de l'intérieur

Voilà ! voilà ! Qui est-ce qui sonne ?

VICTOR

C'est moi ; ouvre !

PIERRE, ouvrant la fenêtre, un fusil à la main

Qui, vous ?

VICTOR

Comment ! tu ne me reconnais pas, animal ?

PIERRE

Tiens, c'est notre jeune maître ! Je vous demande pardon. Dame, vous savez, comme les Prussiens sont dans les environs, on se barricade.

VICTOR

C'est bien, c'est bien... N'est-on pas prévenu de mon arrivée ici ?

PIERRE

Oh ! si fait : M. le colonel nous a envoyé un exprès hier.

VICTOR

Et où était-il hier ?

PIERRE

À Arcis-sur-Aube.

VICTOR

Alors, la voiture est prête ?

PIERRE

Toute chargée, monsieur Victor.

VICTOR

Préviens ma sœur de mon arrivée, afin qu'elle s'habille.

PIERRE

Oh ! ce ne sera pas long. Comme elle vous attendait d'un moment à l'autre, je crois qu'elle s'est jetée sur son lit tout habillée.

FRANCE, de l'intérieur de la maison

Mon frère ! c'est toi, mon frère !

PIERRE

Tenez, la voilà.

VICTOR

Oui, petite sœur, c'est moi. (La porte s'ouvre.) Viens ! viens !

Scène III

Victor, France.

FRANCE

Oh ! que je suis contente de te voir ! oh ! comme j'avais peur ! Tu sais que l'ennemi n'est plus qu'à quatre ou cinq lieues d'ici... Mon père m'a écrit que tu venais me chercher pour me conduire à Paris. Pauvre père ! il est à Arcis-sur-Aube ; l'as-tu vu, en passant ?

VICTOR

Non, je suis venu par la route de Châlons.

FRANCE

Et l'empereur, où est-il ?

VICTOR

Il devait quitter Paris le soir du jour où je l'ai quitté moi-même.

FRANCE

Et que dit-on à Paris ? A-t-on quelque espoir ? L'empereur ne laissera pas l'ennemi aller plus loin, n'est-ce pas ?

VICTOR

Il faut l'espérer, France. En attendant, apprête-toi : on est allé chercher les chevaux. Tu emmèneras Brigitte ; préviens-la.

FRANCE

Oh ! elle ne se fera pas attendre, sois tranquille. Mais entre donc !

VICTOR

Non, je veux parler à Fortuné Michelin.

FRANCE

Ah ! oui, c'est vrai, il est revenu... Tu sais, cette malheureuse Catherine...

VICTOR

Je sais tout ; je viens de la voir. Pauvre enfant ! Justement, voilà Fortuné qui se réveille... Laisse-moi causer un instant avec lui... Dans dix minutes, nous partons.

FRANCE

Embrasse-moi encore une fois, frère. Oh ! je suis si contente de te revoir ! (Elle l'embrasse.) Bonjour, Fortuné !

(Elle rentre.)

Scène IV

Victor, Fortuné.

FORTUNÉ

Bonjour, mademoiselle France ! vous me faites honneur, bonjour. Mais je ne me trompe pas, c'est M. Victor. (La main au

bonnet de police.) Monsieur Victor !

VICTOR

Oui, c'est moi, mon ami.

FORTUNÉ

Vous, monsieur Victor ! vous avez donc quitté l'École polytechnique ?

VICTOR

Oui, j'ai obtenu un congé pour venir chercher ma sœur en l'absence de mon père. Mais toi, tu l'as donc quitté, mon père ?

FORTUNÉ

Oui, monsieur Victor, je me suis réintégré dans le civil ; j'ai pris mon congé définitif. C'est ma façon de penser pour le moment.

VICTOR

Et comment cela as-tu pris ton congé ?

FORTUNÉ

Oh ! de la manière la plus simple... À la revue que Sa Majesté l'empereur et roi a passée il y a quinze jours, je suis sorti des rangs, j'ai porté la main au schako et j'ai attendu. Il s'est dit : « Bon ! voilà un de mes anciens qui a affaire à moi » ; et il s'est approché. « Ah ! c'est toi, Michelin ! » a-t-il dit ; vous savez, il me connaît, l'empereur ; puis, se retournant vers son frère Jérôme, qui l'accompagnait : « Ne fais pas attention, lui a-t-il dit, c'est un fusil d'honneur de Marengo et une croix d'honneur de Wagram qui a deux mots à me dire. Allons parle, que désires-tu ? — Mon congé, sire. — Comment, ton congé ? — Oui, sire. — Au moment où l'ennemi entre en France, un ancien des Pyramides, de Marengo, d'Austerlitz, de Wagram, de la Moskova et de Leipzig demande son congé ? Allons donc, impossible ! — C'est ma façon de penser, sire. — Et si ce n'est pas la mienne, à moi ? — Ah ! Votre Majesté est libre ; mais, dans ce cas-là, il mourra de chagrin... — Qui est-ce qui mourra de chagrin ? — Le vieux, celui de la guerre de Sept ans, dont le congé est signé Soubise, mon père ! — Ton père mourra de chagrin si tu n'as pas ton con-

gé ? — Oui, sire. — Explique-moi cela. — Il a quatre-vingts ans et il est tout seul. — Tout seul ! et comment a-t-il fait jusqu'à présent ? — Il avait une fille, ma sœur Catherine. — Eh bien, Catherine ? — Eh bien, sire, elle est morte. »

VICTOR

Comment, elle est morte ?

FORTUNÉ

Oui, monsieur Victor, morte ; c'est ma façon de penser.

CATHERINE, qui a entendu

Mon Dieu !

FORTUNÉ

« Enfin, vous comprenez bien, sire, le vieux, celui de la guerre de Sept ans, il a quatre-vingts ans, il est à moitié paralysé, il a besoin de quelqu'un qui le soigne, de quelque chose comme d'une bonne ; eh bien, je quitte votre service pour le sien, je donne ma démission de grognard, je me fais femme de ménage. — Ah ! tu m'en diras tant ! fit l'empereur. Ta demande est accordée, mon brave. Berthier, ce brave homme a son congé, cinq cents francs de pension et la croix. Mes compliments au vieux de la guerre de Sept ans. — On n'y manquera pas, sire. » Et il a continué son chemin. Moi, je suis rentré dans les rangs, en me disant : « Cinq cents livres de pension ; la croix, deux cent cinquante ; total : sept cent cinquante livres ; avec cela, on a du pain pour deux, et même on en aurait eu pour trois, et aussi pour quatre, si les autres avaient été dignes de manger du pain. »

VICTOR

Voyons, mon cher Fortuné, tu m'aimes bien, n'est-ce pas ?

FORTUNÉ

Si je vous aime ! C'est moi qui vous ai reçu des mains de la sage-femme et qui vous ai porté à votre père, en lui disant : « C'est un garçon ! mon capitaine, c'est un garçon ! » que vous criiez même comme un tambour qui a perdu ses baguettes. Si je vous aime ! Non-seulement je vous aime, mais je vous respecte.

VICTOR

Eh bien, mon ami, si je te demandais une grâce, tu me l'accorderais bien.

FORTUNÉ

Écoutez, monsieur Victor, je vous vois venir en tirailleur ; ne nous emberlificotons pas dans les feux de file et parlons franc ; vous voulez en arriver à Catherine, n'est-ce pas ?

VICTOR

Mon cher Fortuné...

FORTUNÉ

Vous me faites honneur ; mais voici ce qui était convenu dans le régiment : les enfants illégitimes, nés en dehors du mariage, n'y étaient reçus qu'emballotés dans un brimborion de drapeau russe, autrichien ou prussien, n'importe lequel. C'était l'affaire du père ou de la mère de se procurer le chiffon, ça lavait tout, le baptême de feu légitimant l'enfant. C'était notre façon de penser.

VICTOR

Ainsi ?...

FORTUNÉ

Ainsi, qu'on m'emballote le moutard dans un chiffon quelconque du calibre de celui que j'ai dit, qu'on me l'apporte, et, quand il aurait une queue longue comme celle de l'empereur d'Autriche, ce qui est invraisemblable, je dirais : « C'est mon neveu ! » Jusque-là, je ne sais pas où est Catherine. (Il regarde de son côté.) Mais qu'elle ne se hasarde pas à reparaître devant mes yeux, ni devant ceux du vieux de la guerre de Sept ans, c'est un conseil que je lui donne... Bon voyage, monsieur Victor ! et bien des compliments au colonel.

VICTOR

Et tu restes ici, toi, avec ton père ? tu ne crains pas... ?

FORTUNÉ

Que voulez-vous que je craigne, monsieur Victor ?

VICTOR

Que les Prussiens, les Autrichiens ou les Cosaques ne te reconnaissent pour un troupier et ne te fassent un mauvais parti ?

FORTUNÉ

À moi ? Pourquoi cela, puisque j'ai perdu la clarinette et déposé le coupe-choux ? D'ailleurs, moi, je n'y crois pas, aux Prussiens, aux Autrichiens et aux Cosaques.

VICTOR

Il me semble que plus d'une fois, cependant, tu t'es trouvé en face d'eux.

FORTUNÉ

Ah ! oui, à l'étranger, mais pas chez nous. Écoutez bien ceci : tant que le petit caporal sera vivant, ils n'oseront point passer la frontière. Et, en Lorraine et en Champagne, vous savez que ça ne reprend pas de bouture, les Prussiens.

VICTOR

Mais puisqu'on te dit qu'ils sont à six lieues d'ici.

FORTUNÉ

C'est pas vrai !

VICTOR

Puisqu'on te dit qu'on a vu leurs avant-postes à Bar-sur-Ornain et à Bar-sur-Seine.

FORTUNÉ

C'est pas vrai !

VICTOR

Puisqu'on te dit que la vieille garde les a rencontrés hier à Colombey-les-Deux-Églises et qu'il y a eu un engagement.

FORTUNÉ

Et le résultat de l'engagement ?

VICTOR

C'est que la vieille garde est en retraite sur Troyes.

(Entrée des paysans, qui déménagent.)

FORTUNÉ

C'est pas vrai !

VICTOR

Mais pour qui donc prends-tu tous ces pauvres gens qui déménagent, qui s'exilent, qui fuient ? Regarde !

FORTUNÉ

Pour des poltrons ; du moins, c'est ma façon de penser.

(Il rentre.)

Scène V

Victor, Catherine.

CATHERINE

Merci, monsieur Victor !

VICTOR

Tu as entendu ?

CATHERINE

Oui. Où est l'armée française ?

VICTOR

À deux ou trois lieues d'ici, sur la route de Châlons et d'Arcis-sur-Aube.

CATHERINE

C'est bien.

VICTOR

Où vas-tu ?

CATHERINE

Votre père est là, monsieur Victor ; je vais le prier de me faire recevoir dans son régiment comme vivandière ; et le premier drapeau ennemi qu'on y prendra, si c'est un bon garçon qui le prend, il m'en donnera bien un morceau.

VICTOR

Va, mon enfant, et recommande-toi de moi.

CATHERINE

Vous êtes bien bon, monsieur Victor. Adieu.

VICTOR

Adieu, Catherine.

Scène VI

Victor, France, Brigitte, Bernard.

VICTOR

Allons, France ! allons, Brigitte !

FRANCE

Me voilà, frère.

VICTOR, au postillon

Eh bien, quelles nouvelles, Bernard ?

BERNARD

Mauvaises, monsieur, mauvaises !

FRANCE

Vous ne savez pas si Emmanuel est de retour, mon ami ?

BERNARD

Non, mademoiselle.

VICTOR

Comment, Emmanuel ? Emmanuel de Mégrigny, notre cousin ? Lui serait-il arrivé quelque accident ?

FRANCE

J'en ai peur. Avant-hier, sa mère a reçu une lettre annonçant qu'il partait de Troyes, et elle ne l'a pas encore vu.

BERNARD

Ah ! dame, s'il a rencontré les Cosaques !...

FRANCE

Eh bien ?

BERNARD

Tenez, voilà de pauvres gens qui ont été dépouillés par eux à deux lieues d'ici. L'homme a même reçu un coup de lance dans le bras.

VICTOR

Les misérables ! Viens, ma sœur.

FRANCE

Mais ils ont peut-être besoin, mon frère, ils n'ont peut-être pas d'argent ; laisse...

VICTOR, distribuant de l'argent aux fugitifs

Tenez, mes amis, tenez.

LES FUGITIFS

Merci, mon jeune monsieur ! merci, ma belle demoiselle !

(Des gens accourent en poussant des cris.)

VICTOR

Qu'est-ce que c'est que cela ?

BERNARD

Faut-il faire avancer la voiture ?

VICTOR

C'est inutile : nous y allons. Prends garde à toi, Fortuné !

FORTUNÉ, arrangeant un fauteuil devant la porte

N'ayez pas peur, on a là, dans un petit coin, le fusil à deux coups du vieux, du temps qu'il était garde dans la forêt de Der.

VICTOR, partant

Adieu !

FORTUNÉ

Adieu, monsieur Victor et la compagnie.

UN PAYSAN

Dieu vous conduise, ma jolie demoiselle ! Dieu vous conduise, mon brave jeune homme !

Scène VII

Fortuné, Brisquet, Pierre, Michelin,
paysans et paysannes, fuyant.

Toute la ville est en rumeur. Chacun va et vient, questionnant ceux qui passent. On sent l'approche de l'ennemi.

UN HOMME, interrogeant les fugitifs

Et les Cosaques, où vous ont-ils rejoints ?

UN PAYSAN

Entre Chamouillet et Ancerville.

UNE FEMME

Alors, ils vous ont dépouillés ?

LE PAYSAN

Voyez, dépouillés et battus.

BRISQUET

Est-ce que c'est vrai qu'il y en a qui ont des arcs et des flèches ?

UNE FEMME

Oui, et des lances de dix pieds de long avec des clous au bout.

BRISQUET

Mais ce sont donc de vrais sauvages ? Dites donc, si je montais sur un toit, je vous dirais où ils sont.

TOUS

C'est vrai ! c'est vrai !

(Brisquet monte sur un toit.)

FORTUNÉ, conduisant Michelin
au fauteuil qu'il lui a préparé

Tenez, installez-vous là, père ; l'air n'est pas chaud, mais c'est un zéphir, en comparaison de celui qui nous caressait les oreilles à Moscou.

MICHELIN

Qu'est-ce que tout ce monde-là, Fortuné ?

FORTUNÉ

Rien ! rien !

MICHELIN

Mais que disent-ils ?

FORTUNÉ

Des bêtises.

MICHELIN

Pourquoi courent-ils comme cela ?

FORTUNÉ

C'est aujourd'hui dimanche, et ils s'amuse.

PIERRE

Y es-tu, Brisquet ?

BRISQUET, sur le toit

Oui, m'y voilà...

PIERRE

Eh bien, que vois-tu ?

BRISQUET

Oh ! la plaine, elle est toute noire !

UNE FEMME

Est-ce qu'ils viennent par ici ?

BRISQUET

Oui ; il y en a qui vont du côté de Moutier-en-Der, et puis

d'autres encore du côté de Vitry-le-Français.

(On entend le tocsin.)

PIERRE

Allons, bon ! Et ce tocsin, d'où ça vient-il encore ?

BRISQUET

Oh ! c'est Chancenay qui brûle !

PIERRE

Ah ça ! mais, s'ils dépouillent les pauvres gens, s'ils brûlent les villages, il faudrait pourtant bien se revancher un peu.

BRISQUET

Oh ! là-bas ! là-bas ! sur la route de Bétancourt, oh ! ils sont à cheval ! oh ! ils viennent de ce côté-ci au grand galop ! Les voilà qui entrent dans la ville... Les Cosaques ! les Cosaques !

(On entend des voix : « Les Cosaques ! les Cosaques ! » Alerte. Tout le monde fuit, les portes et les fenêtres se ferment. On continue de sonner le tocsin.)

FORTUNÉ

Ah ! décidément, ce sont eux... Cette fois-ci, je crois qu'il serait bon de faire rentrer le père : on est fragile à cet âge-là. Allons, allons, père, rentrez, rentrez...

TOUS, fuyant

Les Cosaques ! les Cosaques !

Scène VIII

Les cosaques.

LES COSAQUES, passant au galop

Hourra ! hourra ! hourra !

(Fortuné a fait rentrer son père en poussant la porte devant lui. Un dernier Cosaque passe, et, voyant une porte que l'on ferme, tire un pistolet de sa ceinture et fait feu dans la porte. On entend un cri.)

LE COSAQUE, en passant

Hourra !

(Il disparaît avec ses compagnons, la porte se rouvre.)

Scène IX

Michelin, blessé au cou et râlant dans les bras de Fortuné ;
puis Pierre, Brisquet, hommes et femmes.

FORTUNÉ, laissant Michelin
glisser de ses bras à terre

Oh ! les gueux ! oh ! les scélérats !... Père, dis donc, père !

MICHELIN, agonisant

Hoo ! hoo !...

FORTUNÉ

Oui, je comprends, ça veut dire : « Vengeance ! » Sois tranquille, père, on te vengera.

(Les gens sortent de leurs maisons.)

UN HOMME

On a tiré un coup de fusil.

PIERRE

Non, c'est un coup de pistolet. (Ils aperçoivent le groupe de Fortuné et du vieillard.) Oh ! regardez donc le vieux, il est plein de sang.

UN AUTRE HOMME

Qu'y a-t-il, Fortuné ? qu'y a-t-il ?

FORTUNÉ

Il y a que les brigands, ils ont tué un vieillard de quatre-vingts ans, comme si c'était la peine de tuer les gens à cet âge-là, quand ils sont en train de mourir tout seuls.

L'HOMME

Tué ? tué ? Oh ! non, non ! Un médecin, un chirurgien !

FORTUNÉ

Oh ! inutile, j'en ai vu quelques-uns comme cela dans ma vie, je m'y connais, c'est fini. Adieu, vieux ! tu sais ce que je t'ai dit, sois tranquille. Tenez, mes amis, aidez-moi à le transporter sur son lit.

PIERRE

Il ne manquait plus que ça, assassiner des vieillards ! Ça ne vous met pas la rage dans le cœur, et ça ne vous donne pas

l'envie de pourchasser ces gredins-là jusqu'au fond de leur Caucase ?

L'HOMME

Vous n'avez besoin de rien, Fortuné ?

FORTUNÉ, refermant les volets de la maison

Non, merci !

L'HOMME

Mais pourquoi vous enfermez-vous ?

FORTUNÉ, sombre

C'est ma façon de penser.

BRISQUET, sur le toit

Oh ! voilà encore un village qui brûle là-bas ; c'est Villiers. (Il carillonne sur la cloche.) Alerte ! alerte ! voilà l'ennemi ! les Prussiens !...

TOUS

Aux armes !...

(On entend les cornets des Prussiens qui se rapprochent.)

Scène X

Fortuné, Brisquet, un colonel, un major,
à la tête de soldats prussiens.

Un régiment entre dans la ville. Au moment où le colonel arrive sur la place, une fenêtre s'ouvre au premier étage de la maison Michelin ; Fortuné paraît, son fusil à deux coups à la main, ajuste le colonel et tire ; le colonel tombe.

FORTUNÉ

Manche à manche !

(Cris, tumulte ; les Prussiens quittent leurs rangs ; les uns veulent enfoncer la porte de la maison, les autres veulent mettre le feu à la ville.)

LE MAJOR

Il y a deux heures de pillage pour le soldat, et le feu à la ville !
Allez.

(Fortuné reparaît à une lucarne,
il ajuste le major et tire ; le major tombe.)

FORTUNÉ

À moi la belle ! C'est ma façon de penser.

(Il se sauve par le toit et se laisse glisser de l'autre côté, au milieu des coups de fusil, dont pas un ne l'atteint. On entend les tambours français qui battent la charge, du côté opposé à celui par où sont venus les Prussiens.)

BRISQUET, sur le toit

Ah ! les Français ! les Français ! vivent les Français !

(Au cri « Les Français ! les Français ! » quelques fenêtres et quelques portes se rouvrent, des canons de fusil font feu par les entre-bâillements. La charge se rapproche. Les Cosaques repassent en désordre.)

Scène XI

Les Prussiens, battant en retraite ; les Français, apparaissant ; fusillade. Le colonel Bertaud, à la tête de son régiment, emporte la place, maison à maison. L'empereur paraît.

VOIX

L'empereur ! l'empereur ! vive l'empereur !

BRISQUET, agitant le drapeau tricolore

Vive l'empereur !

(Tous les habitants sortent des maisons en criant : « Vive l'empereur ! »)

L'EMPEREUR

Me voilà, mes enfants, soyez tranquilles... Colonel Bertaud, poussez les Prussiens jusqu'à ce que vous trouviez une résistance sérieuse, et alors, revenez me trouver avec un ou deux prisonniers, si c'est possible.

BERTAUD, indiquant la gauche

Sire, voici ma maison ; elle est à la disposition de Votre Majesté. Pierre, ouvrez tout, illuminez tout.

L'EMPEREUR

Merci, colonel ; peut-être en profiterai-je... En attendant, j'ai à causer avec tous ces braves gens-là. Je veux qu'ils me voient, je veux qu'ils me touchent, je veux qu'ils me sentent au milieu d'eux.

TOUS

Vive l'empereur !

L'EMPEREUR

Une table et une chaise, voilà tout ce que je demande.

BERTAUD

Une table et une chaise pour l'empereur. (À Pierre.) Et mon fils et ma fille, Pierre ?

PIERRE

Partis depuis une heure pour Paris, mon colonel.

BERTAUD

Bien. (Aux soldats.) En avant, mes amis ! en avant !

Scène XII

L'empereur, Berthier, l'état-major,
la population, se pressant sur la place.

UN HOMME

Oh ! sire ! sire ! vous voilà donc ! Quel bonheur ! oh ! nous ne craignons plus rien maintenant, l'empereur est avec nous. Vive l'empereur !

L'EMPEREUR

Merci, mes amis, merci ! Eh bien, voyons, qu'y a-t-il ?

PIERRE

Il y a, sire, que tout est en feu aux environs ; il y a que nous sommes entourés d'ennemis, et qu'ils étaient là tout à l'heure, les gueux, les brigands, et qu'ils ont tué un homme.

L'EMPEREUR

Un homme du pays ?

PIERRE

Oui, sire, un vieillard de quatre-vingts ans.

L'EMPEREUR

Les misérables !... Berthier !

BERTHIER

Sire ?

L'EMPEREUR

Cinq cents francs pour la famille.

FORTUNÉ, paraissant avec son fusil à deux coups
Inutile, sire.

L'EMPEREUR

Ah ! c'est toi, Michelin ! Pourquoi inutile ?

FORTUNÉ

Parce que c'était mon père.

L'EMPEREUR

Ton père, mon pauvre Michelin ?

FORTUNÉ

Oui, le vieux, le vieux de la guerre de Sept ans.

L'EMPEREUR

N'était-ce point pour soigner ce vieillard que tu m'avais
demandé ton congé ?

FORTUNÉ

Oui, sire ; mais il n'a plus besoin de rien, pauvre vieux,
sinon...

L'EMPEREUR

Sinon d'être vengé, n'est-ce pas ?

FORTUNÉ

Oh ! quant à cela, il doit être content. J'ai fait coup double sur
le colonel et le major du régiment que mon colonel est en train de
reconduire. Mais ce n'est pas cela qui lui ferait plaisir.

L'EMPEREUR

Eh bien, voyons ; dis.

FORTUNÉ

Eh bien, ce qui lui fera plaisir, c'est, quand on va le porter en
terre tout à l'heure, que les tambours lui battent un pauvre petit
ban, comme cela : Ramplan ! ramplan ! accompagné de quelques
coups de fusil qui lui rappellent ses vieilles guerres ; il demandait
toujours cela, pauvre vieux, à son enterrement. C'était sa façon
de penser.

L'EMPEREUR

C'est bien ; ce sera fait.

FORTUNÉ

Merci, mon empereur.

L'EMPEREUR

Voyons, mes enfants, lesquels d'entre vous peuvent me donner des renseignements ?

Scène XIII

Les mêmes, Emmanuel.

EMMANUEL

Moi, sire, si Votre Majesté le permet.

L'EMPEREUR

Vous, soit ; approchez. (Il s'assied près d'une table, sur laquelle on a étendu des cartes.) Que savez-vous ?

EMMANUEL

Je puis dire d'une manière précise à Votre Majesté où est l'ennemi.

L'EMPEREUR

Où est l'ennemi ?

EMMANUEL

En revenant de Bar-sur-Aube, j'ai été pris par les Prussiens et conduit à Blücher, qui m'a gardé deux jours. Je me suis sauvé il y a un quart d'heure seulement.

L'EMPEREUR

Comment cela ?

EMMANUEL

Un régiment français, guidé par une jeune fille de ce village, par la sœur du soldat qui tout à l'heure avait l'honneur de parler à Votre Majesté, est tombé à l'improviste sur le campement prussien, de sorte qu'au milieu du désordre, j'ai pu sauter sur un cheval et venir rassurer ma mère, qui me croyait perdu.

L'EMPEREUR

Et que pouvez-vous me dire ?

EMMANUEL

Sire, le maréchal Blücher et le général Sacken ont passé cette nuit à Bar-sur-Aube et doivent être en ce moment aux environs de Brienne, marchant sur Troyes, pour donner la main aux Autrichiens. Le corps que nous venons de rencontrer ici est celui du

général Lauskoi, qui suivait celui du général Sacken. Enfin, les troupes restées en arrière sont celles du général York, chargées de contenir la garnison de Metz.

L'EMPEREUR

Ah ! ah !... Ainsi, nous venons de couper en deux l'armée de Blücher, au moment où elle passe de Lorraine en Champagne ?

EMMANUEL

Justement, sire.

L'EMPEREUR

Comment savez-vous tout cela, monsieur ?

EMMANUEL

On ignorait que je connusse la langue allemande, de sorte que l'on ne se cachait point de moi.

L'EMPEREUR

Qui êtes-vous, monsieur ?

EMMANUEL

Sire, je me nomme Emmanuel de Mégrigny ; je suis le neveu du colonel Bertaud.

L'EMPEREUR

Bien ; que faites-vous ?

EMMANUEL

J'étudie la chirurgie à Troyes. Je venais près de ma mère, que je ne voulais pas laisser seule et exposée au milieu des ennemis, lorsque j'ai été pris par les Prussiens.

L'EMPEREUR

Voulez-vous être attaché à mon état-major ?

EMMANUEL

Sire, ce serait un si grand honneur, que je n'ose l'espérer.

L'EMPEREUR

C'est bien... Berthier, inscrivez ce jeune homme.

Scène XIV

Les mêmes, Bertaud, revenant.

BERTAUD

Sire !

L'EMPEREUR

Eh bien, colonel ?

BERTAUD

Sire, je ne crois pas que nous ayons de grandes forces devant nous. L'ennemi n'a pas tenu. J'ai fait faire halte au régiment à un quart de lieue de la ville, où il restera de grand'garde jusqu'à l'heure où Votre Majesté le rappellera.

L'EMPEREUR

C'est bien, mon cher colonel.

BERTAUD

Votre Majesté a eu des renseignements positifs ?

L'EMPEREUR

Oui, et qui viennent de quelqu'un de votre connaissance. Approchez, monsieur de Mégrigny.

BERTAUD

Emmanuel !

EMMANUEL

Mon cher oncle !

L'EMPEREUR

Voyons, embrassez-vous.

BERTAUD

Votre Majesté ne daigne pas entrer dans ma maison ?

L'EMPEREUR

Merci, nous partons dans dix minutes ; il faut sauver Troyes. Nous laisserons une arrière-garde ici, nous traverserons la forêt de Der avec de bons guides... À Brienne, nous retrouverons la chaussée... Messieurs, vous entendez, à travers la forêt de Der ; que tous les ordres soient donnés en conséquence. (Roulement de tambour.) Qu'est-ce que c'est que cela ?

BERTAUD

Sire, c'est le convoi du pauvre Michelin, un vieux soldat, sire.

Scène XV

Les mêmes, le corps de Michelin, porté par quatre grenadiers.

Michelin a son habit de la guerre de Sept ans, son chapeau et son sabre

sur ses pieds ; les tambours battent, les soldats renversent les armes.

CATHERINE, accourant un drapeau à la main
Tiens, frère, voilà pour faire des langes au petit.

FORTUNÉ

Tu te trompes, Catherine : c'est pour faire un linceul au père.
(Il jette le drapeau sur le corps du vieillard ;
le convoi passe, l'empereur se découvre.)

DEUXIÈME TABLEAU

La ferme des Grenaux. – Une pièce dont les murs sont crénelés.

Scène première

Bastien, Brisquet, paysans, garçons de ferme.

BASTIEN

Allons, allons, mes enfants, il ne s'agit pas de se faire tuer inutilement. C'est l'armée prussienne tout entière : la bouchée est trop grosse pour nous. Disparaissez dans la cave, mettez les fusils dans la cachette, filez par la sortie, et chacun à sa besogne : les uns à la charrue, les autres aux semailles, les autres à la grange, et, si ces gueux-là nous donnent notre belle, eh bien, on verra.

BRISQUET

Mais vous, père Bastien ?

BASTIEN

Oh ! moi, n'ayez pas peur. Je les attends ; je suis le maître de la maison, il faut bien que je leur en fasse les honneurs. Allez, mais allez donc !

BRISQUET

Les Prussiens, ça me connaît : je les ai vus à Saint-Dizier ; j'aime mieux ne pas les revoir, ils sont trop laids !

BASTIEN

Bon ! on est prêt.

(Il se couche sur deux bottes de paille
qu'il a étendues, et fait semblant de dormir.)

BRISQUET

Et moi, et moi, père Bastien ?

BASTIEN

Veux-tu me laisser dormir, Brisquet !

(Il ronfle.)

Scène II

Bastien, Brisquet, Blücher, les soldats prussiens,
se présentant à la porte la baïonnette en avant.

BRISQUET

Oh ! messieurs les Prussiens, ne me faites pas de mal !

BLÜCHER

Y a-t-il quelqu'un ?

BRISQUET

Il y a le père Bastien, tenez, là, qui dort.

BLÜCHER

Réveillez-le.

UN SOLDAT, secouant Bastien

Il ne veut pas se réveiller. Je vais le chatouiller avec la pointe
de ma baïonnette.

BASTIEN, à qui l'on pique le derrière

Hein ?

BLÜCHER

Il paraît que nous avons enfin trouvé à qui parler... Que
deviennent donc ces diables de paysans ? Il faut qu'ils se terrent
comme des renards... Réponds au maréchal Blücher !

BASTIEN

Au maréchal Blücher ?

BRISQUET, à part

Tiens, c'est le nom du cheval à Thomas, qui est méchant com-
me un âne.

BASTIEN

Bien de l'honneur...

BLÜCHER

Nous ne voulons pas te faire de mal, nous voulons seulement

avoir quelques renseignements.

BASTIEN

Quelques renseignements ? Bien de l'honneur, mon général ; je suis prêt à vous les donner.

BLÜCHER

Où sommes-nous ? et comment s'appelle cette ferme ?

BASTIEN

Ici ?

BLÜCHER

Oui, ici.

BASTIEN

Allons donc ! vous vous gaussez de moi, vous savez bien où vous êtes.

BLÜCHER

Si je le savais, je ne te le demanderais pas, imbécile.

BASTIEN

Bien de l'honneur, mon général... Eh bien, vous êtes à Montmirail, quoi ! Et cette ferme s'appelle la ferme des Grenaux ; voyez-vous, voilà pourquoi, c'est parce que le maître de la ferme, le bourgeois, il s'appelle M. Paré.

BLÜCHER

Mais, M. Paré, quel rapport cela a-t-il avec le nom de la ferme des Grenaux ?

BASTIEN

Parce que c'est à lui.

BLÜCHER

Il n'y a rien à tirer de ce drôle.

BASTIEN

Bien de l'honneur, mon général.

BLÜCHER

Voyons, y a-t-il quelque chose à manger dans ta ferme des Grenaux ?

BASTIEN

Ah ! oui, dame ! il y a sur le feu un haricot de mouton qui attend depuis trois jours.

BRISQUET

Il doit être mitonné.

BLÜCHER

Comment, depuis trois jours ?

BASTIEN

Ah ! oui, parce que, depuis trois jours, on dit comme cela : « Voilà les Prussiens ! voilà les Prussiens ! » Alors, j'ai dit : « Eh bien, mais, si voilà les Prussiens, il faut leur préparer à manger ; et comme j'aime le haricot de mouton, je vous ai fait du haricot de mouton.

BRISQUET, à part

Canaille de flatteur, va !

BASTIEN

N'en voulez-vous point ?

BLÜCHER

Si fait ! va chercher ton haricot de mouton.

BASTIEN

Bien de l'honneur, mon général...

BRISQUET, à part

Il sera poivré, celui-là.

Scène III

Les mêmes, hors Bastien.

BLÜCHER

Au reste, messieurs, vous savez que c'est une halte seulement que nous faisons ici... Il s'agit d'être les premiers à Paris ; on dit que le général York est à Château-Thierry, que le général Sacken est à la Ferté ; nous sommes en retard.

BASTIEN, rentrant

Eh ! non, vous n'êtes pas en retard pour dîner : il n'est que deux heures.

BLÜCHER

Ce n'est pas pour dîner que nous sommes en retard, c'est pour arriver à Paris.

BASTIEN

À Paris ? vous allez donc à Paris, vous ?

BLÜCHER

Certainement.

BRISQUET

Et que, moi aussi, j'irai !

BLÜCHER

Combien de lieues encore, d'ici à Paris ?

BASTIEN

Vous me faites honneur, mon général ; il y en a vingt-trois.

BLÜCHER

Dites donc, l'ami, la ferme est crénelée. (À Bastien, montrant les meurtrières.) Qu'est-ce que c'est que cela ?

BASTIEN

Sauf votre respect, mon général, c'est un trou.

BLÜCHER

Oui, mais qui a fait ce trou-là ?

BASTIEN

Ce sont les Français, mon général.

BRISQUET, à part

Mouchard, va !

BASTIEN

Ils sont passés, et ils disaient comme cela : « Voilà une bonne position, faut la défendre. » Alors, ils se sont mis à faire des trous ; mais je leur ai dit : « Vous détériorez les murailles. » Alors, ils m'ont envoyé très-loin.

BLÜCHER

Eh bien, que leur as-tu dit ?

BASTIEN

Je leur ai dit : « Vous me faites honneur », et j'y suis allé.

BLÜCHER

Décidément, cet homme est idiot... À table, messieurs, à table !

BRISQUET, bas, à Bastien

Ah ça ! pourquoi aller lui dire... ?

BASTIEN

Laisse donc, je les fourre dedans.

BRISQUET

Comment ? (Bastien lui parle à l'oreille.) Ah ! bon !... Enfoncé, le cheval à Thomas !

UN AIDE DE CAMP, entrant

Le feld-maréchal ?

BLÜCHER

Venez, monsieur... Eh bien, quelles nouvelles de cette canonade d'hier ?

L'AIDE DE CAMP

Monseigneur, il paraît qu'il y a eu un rude combat.

BLÜCHER

Où cela ?

L'AIDE DE CAMP

Du côté de Champaubert.

BLÜCHER

Avec quelque colonne française égarée ?

L'AIDE DE CAMP

Non, Votre Excellence ; avec un corps d'armée tout entier.

BLÜCHER

Commandée par Raguse, Trévis, Tarente ?

L'AIDE DE CAMP

Non, Excellence ; commandée par Napoléon en personne.

BLÜCHER

Par Napoléon ? Il est à Brienne, monsieur.

L'AIDE DE CAMP

Je crains que Votre Excellence ne soit dans l'erreur. Il paraît que l'empereur est arrivé hier par la route de Nogent à Sézanne.

BLÜCHER

J'ai fait tâter cette route, elle est impraticable.

L'AIDE DE CAMP

Pas pour lui, monseigneur.

BLÜCHER

Eh bien, il a rencontré le général Alsufief ?

L' AIDE DE CAMP

Oui, monseigneur, et il paraîtrait même qu'il l'a battu.

BLÜCHER

Que diable dites-vous là, monsieur ?

L' AIDE DE CAMP

C'est ce que viennent de nous apprendre les fuyards.

BLÜCHER

Les fuyards ?... Et Alsufief, qu'est-il devenu ?

L' AIDE DE CAMP

Il est pris, monseigneur.

BLÜCHER

Comment, pris ?

L' AIDE DE CAMP

Avec les deux généraux qui commandaient sous ses ordres, une cinquantaine d'officiers et dix-huit cents hommes.

BLÜCHER

Monsieur, monsieur, c'est impossible. (Fusillade.) Qu'y a-t-il ?

UN OFFICIER

Les Français débouchent par la route de Champaubert !

L' AIDE DE CAMP

Qu'avais-je l'honneur de dire à Votre Excellence ?

BLÜCHER

Comment ! ils auraient l'audace de nous attaquer ?... Qu'est-ce que cela ? Les avant-postes qui se rencontrent ? Aux armes, messieurs ! aux armes !...

Scène IV

Les Prussiens, se barricadant.

On entend la charge, la bataille commence ; les Prussiens font feu de l'intérieur de la maison, les boulets trouent les murailles, les blessés se couchent, les morts tombent les uns sur les autres. Tout à coup, des canons de fusil passent à travers le plancher. Les Prussiens sont attaqués à la fois par dedans et par dehors. La ferme s'écroule.

TROISIÈME TABLEAU

On aperçoit la bataille entamée sur tous les points ; le fond disparaît dans la fumée, le soleil se couche. Les Français s'emparent du champ de bataille, sur lequel la lune se lève. L'empereur paraît, il est reçu au milieu des débris de la ferme par les paysans.

Scène unique

L'empereur, Berthier, soldats français, paysans.

L'EMPEREUR

C'est bien, mes amis, c'est bien ; vous êtes de nobles cœurs, de braves Français ; que chacun en fasse autant que vous, et la terre de France les dévorera tous jusqu'au dernier... Berthier !

BERTHIER

Sire ?

L'EMPEREUR

Faites partir à l'instant même un homme pour Châtillon, et qu'il prévienne Caulaincourt que j'ai battu hier les Russes à Champaubert, que j'ai battu aujourd'hui les Prussiens à Montmirail, et que, dans trois jours, je battrai les Autrichiens à Montereau... Enlevez les morts, messieurs ; je couche ici.

TOUS

Vive l'empereur !

ACTE DEUXIÈME
QUATRIÈME TABLEAU

26 et 27 février. Un bivac aux environs de Méry-au-Bac. Il fait nuit. On voit la tente de l'empereur ; une lampe est sur un guéridon. Le lit en fer est sous la tente.

Scène première

Bertaud, Fortuné, Lorrain, Catherine et son enfant ;
les officiers chargés du campement, les personnes
de la maison de l'empereur, les têtes de colonne.

BERTAUD

Vous dites donc que l'empereur est allé faire une reconnaissance ?

L'OFFICIER

Oui, colonel, du côté de Pont-sur-Seine.

BERTAUD

Mes enfants, c'est ici que nous campons.

FORTUNÉ

Eh bien, il y a amélioration : cette nuit, nous n'aurons de l'eau que jusqu'à la cheville.

LORRAIN

Est-ce que tes souliers prennent l'eau ?

FORTUNÉ

Oui, par le col de ma chemise. Récapitulons : en Égypte, rôtis ! en Russie, gelés ! en France, noyés ! Il serait difficile de dire lequel de ces trois trépas est le plus agréable... Donne à boire au moutard, Catherine.

CATHERINE

Il n'a pas soif.

FORTUNÉ, buvant à la gourde

On a toujours soif ; une goutte au marmot.

CATHERINE

Mais non, mais non, ça lui ferait mal.

FORTUNÉ

De l'eau-de-vie ? Jamais ! (À l'enfant.) Baisez mon oncle !

L'ENFANT, pleurant

Ouais !...

CATHERINE

Ne lui fais donc pas de mal, voyons !

LORRAIN

Ah çà ! mais je croyais que tu voulais le jeter dans la Marne, ce citoyen-là ?...

FORTUNÉ

C'est vrai ; mais c'était du temps qu'il n'était pas encore baptisé du nom de Napoléon Michelin, et qu'il n'était pas reconnu par le régiment. Aujourd'hui, il est reconnu, légitimé, décoré par Sa Majesté l'empereur du grand cordon jaune et noir ; c'est autre chose.

LORRAIN

Tiens ! en effet, qu'est-ce que c'est que cela ?

FORTUNÉ

La cravate du drapeau autrichien que sa mère a pris au combat de Moutier-en-Der, où elle a fait ses premières armes ; cette cravate-là, l'empereur la lui a nouée de ses propres mains autour du cou, et, à son tour, elle en a décoré son marmot. Ça vaut bien le cordon bleu qu'on mettait sur le ventre des princes quand ils venaient au monde, il me semble. Du moins, c'est ma façon de penser.

BERTAUD

L'empereur, messieurs ! l'empereur !

Scène II

Les mêmes, l'empereur, à cheval ; trois ou quatre officiers supérieurs, à cheval autour de lui.

L'EMPEREUR

A-t-on des nouvelles de la canonnade que l'on a entendue toute la journée du côté de Méry-sur-Seine ?

BERTAUD

Le premier officier d'ordonnance de Sa Majesté est allé aux renseignements, sire.

LE GÉNÉRAL MICHEL, dans la coulisse

Où est l'empereur ? où est l'empereur ?

L'EMPEREUR

Par ici, monsieur, par ici !

Scène III

Les mêmes, le général Michel.

L'EMPEREUR

Ah ! c'est vous, Michel ? (Aux soldats.) Éloignez-vous... Eh bien, qu'y a-t-il ?

LE GÉNÉRAL MICHEL

De grandes nouvelles, sire.

L'EMPEREUR

Bonnes ou mauvaises, monsieur ?

LE GÉNÉRAL MICHEL

L'empereur en jugera. Ce n'est pas seulement un détachement de l'armée de Silésie que le général Boyer et sa garde viennent de rencontrer à Méry, comme Votre Majesté l'a pu croire, c'est toute une armée.

L'EMPEREUR

Et laquelle donc ?

LE GÉNÉRAL MICHEL

Celle de Blücher.

L'EMPEREUR

Vous vous trompez, monsieur ; l'armée de Blücher n'existe plus : je l'ai détruite à Champaubert, à Montmirail, à Château-Thierry et à Vauchamps... Vous êtes sûr de ce que vous dites, monsieur ?

LE GÉNÉRAL MICHEL

Je tiens ces renseignements des prisonniers faits aujourd'hui à Méry par le général Boyer, sire ; les Cosaques inondent la plaine, et j'ai eu toutes les peines du monde à leur échapper ; je

trouve même que Votre Majesté est assez mal gardée du côté de la Seine.

L'EMPEREUR

Croyez-vous que ces misérables auraient l'audace de venir m'attaquer jusque dans mon camp ? Vous leur faites trop d'honneur, monsieur : ce sont des oiseaux de proie de la race des corbeaux et des vautours ; ils ne s'abattent que sur les morts. Mais revenons à Blücher. Vous dites ?...

LE GÉNÉRAL MICHEL

Je dis, sire, qu'il a campé, le 23, au confluent de l'Aube et de la Seine, avec cinquante mille hommes ; que là, il a encore reçu un renfort de neuf mille hommes appartenant au corps du général Langeron ; c'est donc soixante mille hommes que Votre Majesté a devant elle, et non trente ou quarante mille.

L'EMPEREUR

Et vous croyez que Blücher en personne était à Méry-sur-Seine ?

LE GÉNÉRAL MICHEL

Il y était si bien, sire, qu'il y a été blessé à la jambe, et que...

(On entend un grand bruit ; quelques coups de fusil et de pistolet ; puis les cris « Les Cosaques ! »)

L'EMPEREUR

Les Cosaques !

(Il s'élançait vivement hors de sa tente ; au même moment, le théâtre est envahi par une nuée de Cosaques.)

Scène IV

Les mêmes, un parti de Cosaques ; puis Emmanuel.

L'empereur est enveloppé et disparaît au milieu des chevaux ; un Cosaque va le percer de sa lance, lorsque Bertaud tue le Cosaque d'un coup d'épée. Lutte et confusion d'un instant ; Bertaud reçoit un coup de lance dans la poitrine. Soldats et généraux font le coup de feu. Les Cosaques sont chassés ; mais il y a un moment de stupeur parmi tous ces hommes quand ils voient que des maraudeurs ont eu l'audace de pénétrer au milieu d'un campement français et jusqu'à la tente de l'empereur.

L'EMPEREUR, au général Michel

C'est bien, monsieur ; allez prendre deux heures de repos, et soyez prêt à partir pour Paris dans deux heures. (À Bertaud.) Merci, Bertaud, merci, mon brave colonel ! sans toi, ma foi, je crois que la guerre était terminée du coup... Vous me direz ce que vous désirez, Bertaud, et, s'il est en mon pouvoir d'exaucer votre désir, ce que vous me demanderez vous est accordé d'avance, au nom de ma femme et de mon enfant.

BERTAUD, chancelant

Sire...

L'EMPEREUR

Eh bien, qu'as-tu ?

BERTAUD

Je crois que je suis blessé, sire.

L'EMPEREUR

Un chirurgien, messieurs, un chirurgien ! le colonel Bertaud est blessé.

EMMANUEL, s'élançant

Vous êtes blessé, colonel ?

L'EMPEREUR

Dans ma tente, monsieur de Mégrigny !... Messieurs, il est inutile, je crois, de vous recommander de faire bonne garde ; vous venez de voir que ce n'est pas une précaution exagérée. Vous savez que j'attends le duc de Vicence, qui doit arriver cette nuit de Châtillon ; on le conduira tout de suite près de moi ; au reste, laissez approcher tous les porteurs de nouvelles. (Il rentre sous sa tente ; à Emmanuel.) Eh bien, monsieur ?

EMMANUEL

Heureusement, sire, que le fer de la lance a rencontré un médaillon que le colonel porte sur sa poitrine, et qui, dans une double boîte, renferme le portrait de sa femme et des cheveux de ses deux enfants ; le médaillon est faussé, mais il a fait dévier le fer, qui n'a pénétré que de biais ; le blessure n'offre donc aucun danger, sire.

L'EMPEREUR

N'importe ! Bertaud, vous coucherez là, près de moi, sous ma tente ; on vous jettera un matelas à terre, vous serez toujours mieux qu'au bivac...

(Les soldats forment les faisceaux ; on prépare le lit de Bertaud.)

UN OFFICIER

Sire, le duc de Vicence vient d'arriver aux avant-postes.

L'EMPEREUR

Qu'il vienne, qu'il vienne ! je l'attends.

L'OFFICIER

Il me suit, sire.

Scène V

Les mêmes, le duc de Vicence.

L'EMPEREUR

Ah ! venez, venez, Caulaincourt ! Vous arrivez de Châtillon ?

LE DUC

Oui, sire.

L'EMPEREUR

Eh bien, j'espère que mes victoires de Champaubert, de Montmirail, de Château-Thierry et de Vauchamps ont un peu diminué les exigences du congrès, et qu'on m'accorde la rive gauche du Rhin et l'Italie ?

LE DUC

Sire, en effet, cette glorieuse semaine, qui nous a apporté trois bulletins de victoire en six jours, a eu son retentissement jusqu'à Châtillon.

L'EMPEREUR

Alors, vous m'apportez des conditions meilleures, mon cher duc ?

LE DUC

Sire, s'il n'y avait que la Russie...

L'EMPEREUR

Eh bien ?

LE DUC

Mais il y a l'Angleterre, la Prusse et l'Autriche.

L'EMPEREUR, impatient

Eh bien ?

LE DUC

L'Angleterre ne vous cédera jamais Anvers, la Prusse ne vous cédera jamais Coblenz, l'Autriche ne vous cédera jamais Milan.

L'EMPEREUR, plus impatient encore

Eh bien ?

LE DUC

Eh bien, sire, les souverains alliés disconviennent des bases arrêtées à Francfort, et si Votre Majesté désire obtenir la paix...

L'EMPEREUR

Certainement, monsieur, je le désire ; je dirai plus, je le veux.

LE DUC

Sire, on exige que la France rentre dans ses anciennes limites.

L'EMPEREUR

Dans ses anciennes limites ! et c'est vous, Caulaincourt, vous dont le cœur est si essentiellement français, qui venez me faire de pareilles propositions ?

LE DUC

Sire, c'est justement parce que j'ai le cœur français que non-seulement je fais ces propositions à Votre Majesté, mais encore que je les appuie.

L'EMPEREUR

Mais vous êtes donc devenus tous insensés ?... Quoi ! vous voulez que je signe un pareil traité ? Avez-vous oublié le serment que j'ai prononcé en prenant la couronne : « Je jure de maintenir l'intégrité du territoire de la République, et de gouverner dans la seule vue du bonheur et de la gloire du peuple français ? »

LE DUC

Sire, le bonheur d'un peuple passe avant sa gloire ; d'ailleurs, le peuple français, grâce à Votre Majesté, est le plus glorieux des peuples ; donnez-lui la paix, sire, et vous lui aurez tout donné.

L'EMPEREUR

Mais, duc, vous oubliez mes ressources. La France était moins puissante, moins forte, moins riche, moins féconde en 1792, quand les levées en masse délivrèrent la Champagne ; en l'an VII, quand la bataille de Zurich arrêta l'invasion de toute l'Europe ; en l'an VIII, quand la bataille de Marengo sauva la patrie.

LE DUC

Oui, sire, c'est vrai ; mais elle possédait alors ce qu'elle a perdu depuis, l'enthousiasme. À cette époque, elle se battait pour la liberté.

L'EMPEREUR

Et pourquoi se bat-elle donc aujourd'hui, monsieur ? Que suis-je donc, moi, sinon la liberté européenne ? Quand j'ai pris la France, toute fiévreuse de sa révolution, elle était, comme principes et comme faits, tellement en avant des autres peuples, qu'elle avait dérangé l'équilibre européen. Il fallait un Alexandre à ce Bucéphale, un Androclès à ce lion ; qu'ai-je fait, alors ? J'ai choisi ce qu'il y avait de plus noble, de plus brave, de plus intelligent en France, et je l'ai répandu sur l'Europe. Partout où j'ai été, j'ai semé la liberté au vent, comme un semeur fait du blé. Qu'ils attendent un an, deux ans, dix ans, et ils la verront pousser tout armée, dans chaque sillon creusé par mes boulets. Que les souverains alliés veuillent me faire faire une chute, je le comprends, car j'ai proclamé le dogme le plus saint qu'ait émis une bouche humaine, j'ai proclamé l'égalité.

LE DUC

Sire, il me semble qu'avant Votre Majesté, la Convention...

L'EMPEREUR

Oui, monsieur ; mais savez-vous la différence qui existe entre nous ? C'est que la Convention avait proclamé l'égalité qui abaisse, et que j'ai proclamé, moi, l'égalité qui élève. Savez-vous pourquoi son œuvre sera ballottée dans le doute de la postérité pendant les siècles à venir, tandis que la mienne sera bénie, quoique nous ayons tous deux concouru à la même œuvre ? C'est

qu'elle a abaissé les grands au niveau de l'échafaud, et que j'ai élevé les petits au niveau du trône. Allez, allez, monsieur, je suis encore plus fort que l'on ne croit ; on me prend tout simplement pour un homme, pour un roi, pour un empereur ; je suis mieux que tout cela, monsieur, je suis un peuple !...

LE DUC

Sire, la France croira que vous avez tout fait pour votre ambition, et rien pour elle.

L'EMPEREUR

La vérité est comme le soleil : l'hiver peut l'obscurcir, le cacher même ; mais la postérité a son printemps, et, une fois venu, ce printemps est éternel ! Eh bien, en mourant, je léguerai mon corps à la tombe, mon âme à Dieu et ma mémoire à la postérité. D'ailleurs, monsieur, j'ai un moyen sûr pour que la postérité ne m'accuse pas d'égoïsme : c'est, si la France, tombe, de tomber avec elle ; c'est, si elle meurt, de ne pas lui survivre.

LE DUC

Sire, ne se fait pas tuer qui veut : vous l'avez bien vu à Montreuil et à Arcis-sur-Aube.

L'EMPEREUR

On n'est pas toujours sûr de se faire tuer, c'est vrai ; mais on est toujours sûr de mourir. On ne trouve pas toujours un boulet de canon comme Turenne ou comme Berwick ; mais on trouve toujours un pistolet comme Beaurepaire.

LE DUC

Alors, Votre Majesté refuse les conditions des souverains alliés ?

L'EMPEREUR

Je les refuse. Retournez près d'eux, monsieur ; dites-leur que des revers inouïs ont pu m'arracher la promesse de renoncer aux conquêtes que j'ai faites ; mais que j'abandonne aussi celles qui ont été faites avant moi, que je viole le dépôt qui a été remis à la garde de mon honneur ; que, pour prix de tant d'efforts, de sang et de victoires, je laisse la France plus petite que je ne l'ai trou-

vée ? Dieu me préserve de tels affronts ! Je rejette le traité ; c'est une mauvaise paix que vous m'offrez là, monsieur le duc.

LE DUC

La paix sera toujours assez bonne, sire, si elle est assez prompte.

L'EMPEREUR

Elle sera toujours trop prompte si elle est honteuse. Allez, monsieur, prenez un peu de repos et repartez.

LE DUC

Viendrai-je, avant de partir, chercher les ordres de l'empereur ?

L'EMPEREUR

Si je veux vous voir, je vous le ferai dire. Allez.

Scène VI

L'empereur, Bertaud, couché ; Emmanuel.

L'EMPEREUR

Monsieur de Mégrigny !

EMMANUEL, descendant

Sire ?

L'EMPEREUR, sur son lit de camp

Êtes-vous bon chimiste, monsieur ?

EMMANUEL

Sire, c'est la science à laquelle je me suis adonné le plus spécialement.

L'EMPEREUR

Jurez-moi sur l'honneur, monsieur, d'exécuter fidèlement les ordres que je vais vous donner.

EMMANUEL

Sur l'honneur, je le jure.

L'EMPEREUR

Vous avez vu ce qui est arrivé tout à l'heure : sans votre oncle, j'étais prisonnier. Vous avez entendu ce qu'a dit Caulaincourt. Dans la lutte que j'entreprends, je puis succomber : je veux être, en tout cas et en tout temps, sûr de ma mort. Napoléon ne

doit pas survivre à Napoléon. L'empereur ne peut pas être un trophée aux mains des Cosaques. Vous allez me préparer un poison sûr, un dernier ami sur lequel je puisse compter, qui remplace pour moi l'esclave antique qui tenait l'épée sur laquelle se jetait le général vaincu.

EMMANUEL

Oh ! sire, qu'exigez-vous de moi !

L'EMPEREUR

Le même service qu'Annibal a exigé de son médecin, la veille de la bataille de Zama. Comme Annibal, j'ai traversé les Alpes ; comme Annibal, j'ai eu mes batailles de Trébia, de Cannes et de Trasimène ; comme Annibal, je puis être trahi par le sénat ; comme Annibal, je veux porter la mort à mon doigt.

EMMANUEL

Sire, ne pourriez-vous charger quelque autre de ce terrible honneur ?

L'EMPEREUR

Non ; car vous êtes jeune, vous, monsieur, et, par conséquent, incapable de trahir.

EMMANUEL

Oh ! mon Dieu ! que dois-je faire ?

BERTAUD, de son lit

Obéir, Emmanuel.

EMMANUEL

Sire, je suis à vos ordres.

L'EMPEREUR

Voici deux bagues, monsieur, que j'avais fait faire dans ce but ; vous voyez que ce n'est pas d'aujourd'hui que ma résolution est arrêtée. En avez-vous pour longtemps à achever vos préparations ?

EMMANUEL

Sire, en moins de dix minutes...

L'EMPEREUR

Allez à l'ambulance, et prenez dans la pharmacie ce dont vous avez besoin. Je vous attends.

EMMANUEL

Votre Majesté me renouvelle formellement l'ordre qu'elle m'a donné ?

L'EMPEREUR

Formellement, monsieur ; allez.

Scène VII

L'empereur, Bertaud, officiers d'ordonnance.

L'EMPEREUR, aux officiers d'ordonnance

N'est-il venu personne pendant ma conversations avec le duc de Vicence ?

UN OFFICIER

Trois courriers sont arrivés, sire, et voici leurs dépêches.

L'EMPEREUR, prenant les dépêches
et décachetant la première

D'Italie... Comment ! Eugène ne peut m'envoyer les vingt mille hommes que je lui avais demandés !... Murat s'est déclaré contre moi !... (Ouvrant la seconde dépêche.) D'Augereau !... Il a remonté la Saône, il s'est porté sur Vesoul, c'est de cette ville qu'il m'écrit.

L'OFFICIER

Lisez, sire.

L'EMPEREUR

Comment ! il s'est amusé à guerroyer avec Bubna, à le renfermer dans Genève ; il a son quartier général à Lons-le-Saulnier, c'est de Lons-le-Saulnier qu'il m'écrit ! Mais il va livrer le passage de la Saône.

L'OFFICIER

Hélas ! sire, c'est fait.

L'EMPEREUR

Oh ! le malheureux ! il a manqué l'occasion de sauver la France ! Le maréchal Suchet partira à l'instant même pour prendre le commandement de Lyon ; Berthier lui remettra mes ordres. (Ouvrant la troisième dépêche.) Trévisé !... De Château-Thierry ! Et pourquoi pas de Soissons ?

L'OFFICIER

En débouchant sur la vallée de l'Aisne, il a trouvé Soissons pris.

L'EMPEREUR

Pris ! Soissons pris ! Rusca m'a laissé prendre Soissons ?

L'OFFICIER

Sire, le premier boulet tiré par l'ennemi l'a coupé en deux.

L'EMPEREUR

Oh ! en vérité, c'est plus que du malheur, c'est de la fatalité !... Partout où je suis, victoire ! partout où je ne suis pas, défaite ! Il me faudrait les trois têtes de Géryon, les cent bras de Briarée ! de Brienne à Troyes, de Troyes à Champaubert, de Champaubert à Montmirail, de Montmirail à Château-Thierry, de Vauchamps à Montereau ! Mais je me fatiguerai, moi aussi, à tous ces bonds de tigre. Messieurs, donnez des ordres afin que l'on réunisse autour de moi le plus de troupes possible ; faites venir tout ce qu'il y a d'hommes à Sézanne, à Villeneuve, à Marigny. Il faut que j'en finisse demain avec Blücher... Laissez-moi, messieurs, laissez-moi ; j'ai besoin d'être seul.

(Tout le monde se retire, excepté Bertaud.)

Scène VIII

L'empereur, Bertaud, puis Emmanuel.

L'EMPEREUR

Oui, je me lasserai... La puissance humaine a des limites. Un jour, la force m'abandonnera. Ce sera, cette fois, la trahison de la nature, la dernière, la plus terrible des trahisons. Oh ! le proverbe arabe : « Mieux vaut être assis que debout, mieux vaut être couché qu'assis, mieux vaut être mort que couché ! » (Se couchant sur son lit de camp.) Le fait est qu'on doit être bien dans la tombe ; on a le repos, et c'est si bon, le repos !

EMMANUEL, entrant

Sire !...

L'EMPEREUR

Ah ! je ne me croyais pas un si puissant enchanteur : j'in-

voque la mort, et la voilà.

EMMANUEL

Sire, voici ce que Votre Majesté m'a demandé.

L'EMPEREUR

Quel est ce poison ?

EMMANUEL

Une concentration d'opium.

L'EMPEREUR

En combien de temps cela me tuera-t-il ?

EMMANUEL

En cinq minutes.

L'EMPEREUR

C'est long !... Monsieur, vous êtes chirurgien-major.

EMMANUEL

Merci, sire ; mais, je l'avoue à Votre Majesté, je voudrais devoir mon grade à un moins triste service.

L'EMPEREUR

Vous avez tort, monsieur ; c'est le plus grand peut-être de ceux qu'on m'aura rendus.

(Emmanuel sort.)

BERTAUD s'est levé et est allé
au chevet de l'empereur

Sire !...

L'EMPEREUR

Que veux-tu, mon vieil ami ?

BERTAUD

Sire, il y a une heure à peu près que Votre Majesté m'a dit : « Vous me direz ce que vous désirez, Bertaud, et, s'il est en mon pouvoir d'exaucer votre désir, ce que vous demanderez vous est accordé d'avance, au nom de ma femme et de mon enfant. »

L'EMPEREUR

C'est vrai, j'ai dit cela. Eh bien, que désires-tu, Bertaud ?

BERTAUD

Je désire que Votre Majesté me donne une des deux bagues qu'elle porte à son doigt, c'est-à-dire la moitié du poison que lui

a préparé Emmanuel.

L'EMPEREUR

Pour quoi faire ?

BERTAUD

Pour mourir le jour où l'empereur mourra.

L'EMPEREUR

Bertaud, vous avez un fils : Bertaud, vous avez une fille.

BERTAUD

Tous deux sont riches, grâce aux bienfaits de Votre Majesté, tous deux peuvent donc se passer de moi.

L'EMPEREUR

Bertaud, vous êtes fou.

BERTAUD

Sire, Votre Majesté est libre de me refuser ce poison ; mais, comme elle l'a dit tout à l'heure, on a toujours sous la main le pistolet de Beaurepaire.

(Il va se rejeter sur son lit.)

L'EMPEREUR

Il le ferait comme il le dit ; allons, voilà qui console.

Scène IX

Les mêmes, le général Michel, puis le duc de Vicence.

L'EMPEREUR

Eh bien ?

LE GÉNÉRAL MICHEL

Sire, la gravité de la nouvelle que j'ai à apprendre à Votre Majesté excusera ma présence.

L'EMPEREUR

Parlez, monsieur.

LE GÉNÉRAL MICHEL

Sire, Blücher et ses soixante mille hommes ne sont plus devant nous ; ce que nous croyions son armée n'était qu'un rideau placé pour cacher son mouvement. Blücher est parti hier à six heures, et marche sur Paris.

L'EMPEREUR

Sur Paris ?

LE GÉNÉRAL MICHEL

Oui, sire, par Nogent et Provins... Il a maintenant dix heures d'avance sur Votre Majesté ; dans trois jours, il peut être devant Paris.

L'EMPEREUR, se jetant à bas de son lit

Le duc de Vicence ! qu'on appelle le duc de Vicence ! Toute l'armée sur pied ! nous partons dans dix minutes... Ah ! Caulaincourt, c'est vous ! venez ! Vous retournez à Châtillon.

LE DUC

Mes pouvoirs, sire ?

L'EMPEREUR

Vous avez carte blanche, monsieur. Sauvez l'honneur de la France, voilà tout ce que je demande.

LE DUC

Mais pour vous, sire, que demanderai-je, qu'exigerai-je ?

L'EMPEREUR

Rien ! Napoléon ne dépendra jamais que de Napoléon. Allez.

Scène X

Les mêmes, hors le duc de Vicence.

L'EMPEREUR

Et maintenant à Joseph. (Il écrit.) « Mon frère, conformément aux instructions verbales que je vous ai données et à l'esprit de toutes nos lettres, vous ne devez permettre en aucun cas que l'impératrice et le roi de Rome tombent entre les mains de l'ennemi. Vous serez plusieurs jours sans avoir de mes nouvelles ; si l'ennemi s'avance sur Paris avec des forces telles que toute résistance devienne inutile, faites partir, dans la direction de la Loire, la régente, mon fils, les grands dignitaires, les ministres, les officiers de la couronne et le trésor. Ne quittez pas mon fils et rappelez-vous que je préférerais le savoir dans la Seine plutôt qu'entre les mains des ennemis de la France. Le sort d'Astyanax prisonnier m'a toujours paru le plus malheureux de l'histoire. —

NAPOLÉON. » Mais qui portera cette lettre ? en qui pourrai-je avoir une confiance si entière ?... Ah ! Bertaud, mon ami.

BERTAUD

Sire !

L'EMPEREUR

Bertaud, tout blessé que tu es, il faut à l'instant même partir pour Paris, remettre cette lettre à mon frère Joseph ; entends-tu, à lui, et pas à un autre. Bertaud, cette fois, c'est plus que ma vie qu'il faut sauver ; c'est celle de ma femme et de mon fils. Pars, pars, mon ami, tandis que les communications par Villeneuve et Coulommiers sont libres encore ; pars ! Mais qu'attends-tu donc ? Dis !

BERTAUD

Sire, j'attends la bague.

L'EMPEREUR

Eh bien, donc, prends, entêté ! (Il la lui donne. À Emmanuel.) Suivez votre oncle, monsieur ; vous me répondez de sa vie... À cheval, messieurs ! à cheval !

CINQUIÈME TABLEAU

La cour de l'École polytechnique.

Scène première

Le major, Henri, Léon, Arthur.

Au lever du rideau, les élèves s'exercent au maniement du fusil et à l'exercice du canon.

LE MAJOR, commandant l'exercice

Canonniers, à vos pièces !... Marche !... halte !... front !... En action !... Chargez !... Rompez les rangs !

(En rangeant les pièces, Henri laisse retomber l'affût de l'une d'elles sur le pied d'Arthur.)

ARTHUR

Ah ! maladroit, va !

HENRI

Comment, maladroit ?

ARTHUR

Tu ne vois donc pas que tu m'as mis ton affût sur le pied ?

HENRI

Tiens ! pourquoi mets-tu ton pied sous mon affût ?

ARTHUR

Pourquoi ! pourquoi !

HENRI

Ah ! tu es bien douillet, cher ami ; il faudra te corriger de cela ici, vois-tu.

ARTHUR

J'ai bien envie de te corriger d'autre chose, moi, dis donc.

HENRI

Et de quoi ?

ARTHUR

De ce ton goguenard que tu prends, et qui me déplaît, monsieur de la seconde année.

HENRI

Eh bien, si mon ton te déplaît, il faut le dire.

ARTHUR

Eh bien, je te le dis.

HENRI

Après ?

ARTHUR

Je te le répète.

HENRI

Ça durera-t-il longtemps comme cela ?

ARTHUR

Le temps de mettre un compas au bout d'une mèche.

HENRI

Qui est-ce qui a un compas, vous autres ? Voilà monsieur qui veut que je lui prenne sa mesure.

LÉON, de l'intérieur

Eh bien, qu'est-ce que c'est, là-bas ? On se dispute !

ARTHUR

Oh ! ce n'est rien, une leçon de mathématiques.

LÉON

Ah çà ! voyons, y pensez-vous ? Henri ! Henri !

HENRI

Ce n'est pas moi qui ai cherché dispute : c'est monsieur qui se fâche, sous prétexte qu'on lui a écrasé le pied avec un affût, et que la pièce de quatre ne veut pas lui faire ses excuses.

LÉON

Allons, allons, la paix ! à bas les compas !

ARTHUR

Tu vas me faire le plaisir de te ranger, n'est-ce pas ?

LÉON

Voyons, Henri, toi qui es le plus raisonnable...

HENRI

Moi, je ne lui en veux pas.

ARTHUR

Ah ! nous ne sommes donc pas si méchant que nous en avons l'air, monsieur le vétéran ?

HENRI

Dis donc, dis donc, est-ce que tu crois que je recule, par hasard ?

ARTHUR

Non ; mais je dis qu'en sortant de l'École, il faudra entrer dans les artificiers ; c'est un corps qui fait plus de bruit que de besogne.

HENRI

Ah ! c'est comme cela que tu le prends ! Tiens. (Il lui donne une croquignole.) En garde, maintenant !

ARTHUR

Place, place, messieurs ! il m'a insulté.

HENRI

Touché !

ARTHUR

Rien, rien ; une égratignure à la main. Une cravate, et con-

tinuons.

Scène II

Les mêmes, Victor, entrant.

VICTOR

Eh bien, que fait-on ici ? On se bat camarade contre camarade, Français contre Français, quand les Prussiens sont aux portes de Paris !

TOUS

Les Prussiens ? Impossible.

VICTOR

Impossible ? Tenez, voyez cette proclamation : « Citoyens, une colonne ennemie s'est portée sur Meaux ; elle s'avance par la route d'Allemagne ; mais l'empereur la suit de près. »

TOUS

Vive l'empereur !

VICTOR

« Le conseil de régence a pourvu à la sûreté de l'impératrice et à la sûreté du roi de Rome : je reste avec vous. »

HENRI

Comment, à la sûreté de l'impératrice ?... à la sûreté du roi de Rome ?...

VICTOR

Messieurs, l'impératrice et le roi de Rome sont partis ce matin à onze heures.

ARTHUR

Partie, l'impératrice ?... partie ?

VICTOR

Elle ne le voulait pas, mais on l'a forcée. Le roi de Rome ne voulait pas quitter les Tuileries ; il jetait des cris affreux ; sa gouvernante a été obligée de l'emporter dans ses bras. Maintenant, voici ce que j'ai fait : j'ai cru devoir me rendre, en votre nom à tous, chez le ministre de la guerre pour lui offrir nos services.

TOUS

Bravo ! bravo !... Eh bien, le ministre ?

VICTOR

Impossible de pénétrer jusqu'à lui. J'avais bien envie de ne pas rentrer et de courir aux barrières ; mais il m'a semblé que ce serait une trahison envers vous, mes amis.

ARTHUR

Bien, Victor !

VICTOR

Donc, voilà où en sont les choses. On va se battre pour défendre Paris ; se battra-t-on sans nous ?

TOUS

Non.

VICTOR

Eh bien, armons-nous !

ARTHUR

Camarades, camarades, vous le savez, les ordres sont précis : pas un élève ne doit sortir de l'École sans permission ; toute désobéissance est punie de huit jours de cachot.

VICTOR

Eh bien, il y a un moyen que personne ne soit puni.

TOUS

Lequel ?

VICTOR

C'est de désobéir tous.

LÉON

Camarades, je comprends... je partage votre enthousiasme. Mais observez que nous sommes tous fils d'officiers... et que nous devons...

VICTOR

C'est justement parce que nous sommes tous fils d'officiers que nous nous devons à la défense de notre pays... et, si tu crains...

LÉON

Oh ! tu ne le penses pas, Victor, et je te prouverai que, tout comme un autre, je sais gagner sur le champ de bataille une épauvette de capitaine.

VICTOR

À la bonne heure ! d'ailleurs, le frère de l'empereur fait un appel aux Parisiens.

HENRI

Nous devons tout à l'empereur, c'est lui qui a fondé l'École ; nous voulons défendre Paris, et mourir pour l'empereur.

TOUS

Vive l'empereur ! Aux fusils !... aux canons !... aux armes !...
Et maintenant, à bas les portes !... enfonçons les portes !...

Scène III

Les mêmes, le major.

LE MAJOR

C'est inutile.

TOUS

Le major !

LE MAJOR

En voici les clefs ; je vous autorise à sortir ; car, dans une circonstance pareille, ce serait d'un mauvais Français que de s'opposer à votre ardeur.

TOUS

Vive le major !

LE MAJOR

Si je n'étais enchaîné ici par la consigne, je ne voudrais pas que ce fût un autre que moi qui eût l'honneur de vous faire faire vos premiers pas vers l'ennemi.

TOUS

Bravo ! bravo !

LE MAJOR

Allez, enfants ! allez ! et puissé-je avoir la joie qu'il ne manque pas un de vous au prochain appel !

VICTOR

Ceux qui manqueront, major, vous les retrouverez aux Invalides ou au Panthéon. Et maintenant, canonniers, à vos pièces !... Vous à la barrière Blanche et aux buttes Saint-Chaumont, et nous

à la barrière de Clichy !

(Ils sortent tous en criant : « Vive l'empereur ! »)

SIXIÈME TABLEAU

La barrière de Clichy.

Scène première

Un crieur public, paysans, puis un aide de camp,
un invalide, Arthur, Lorrain, Victor.

Grand tumulte à la barrière. L'octroi perçoit comme en temps ordinaire. Les paysans fuient en rentrant dans Paris. Une charrette est conduite par un paysan.

UN CRIEUR

Voici la proclamation du roi Joseph, lieutenant général de l'empereur, commandant en chef la garde nationale, aux citoyens de Paris. Un sou ! Voici la proclamation !...

UN HOMME

Donne, mon ami, donne... Arrivez, vous autres ; je vais vous lire cela.

LES SPECTATEURS

Lisez-nous cela, lisez-nous cela. Montez ici ! montez là !...

(On entend le crieur qui s'éloigne.)

VICTOR, entrant avec les élèves de l'École

Inutile, inutile ! Comme cette proclamation annonce que l'ennemi vient au-devant de nous, nous allons au-devant de l'ennemi.

TOUS

Bravo ! bravo ! l'École polytechnique est avec nous ! Vive l'École polytechnique !

UN AIDE DE CAMP, entrant

Gare ! gare !

VICTOR

Quelles nouvelles, monsieur ? quelles nouvelles ?...

L'AIDE DE CAMP

Qu'on se bat aux buttes Saint-Chaumont, que le duc de Ragu-

se est à Romainville. (Canon.) Entendez-vous ? c'est lui qui carillonne en ce moment-ci !... Gare ! gare !

(Il sort.)

LE PAYSAN

Il ne nous manque plus que les invalides.

VICTOR

Les voilà !

ARTHUR, à un invalide

Bonjour, père Clopin ! bonjour, père Clopant !

L'INVALIDE

Bonjour, morveux !

ARTHUR

Ah ! vous dites ça parce que vous ne vous mouchez pas du pied.

DES VOIX

Ah ! la garde nationale ! Vive la garde nationale !

(Pendant qu'on fraternise au premier plan,
un régiment de ligne arrive.)

VICTOR

La ligne !... la ligne !... Ah ! c'est toi, Lorrain ! Mon père ? où est mon père ?

LORRAIN

Il y a plus de huit jours que nous ne l'avons vu ; il sera resté quelque part, pauvre colonel !

VICTOR

Et où cela, mon ami ?

LORRAIN

Dame ! où sont restés déjà les trois quarts du régiment, où restera le dernier quart, couchés sur ce grand lit de camp qu'on appelle un champ de bataille.

VICTOR

Mort, mon père ! mort !

Scène II
Les mêmes, Fortuné, Catherine.

FORTUNÉ

Vivant, et très-vivant, monsieur Victor ! rassurez-vous.

VICTOR

Ah ! c'est toi, Fortuné ?

FORTUNÉ

Oui, monsieur Victor ; et voilà ma sœur, Catherine Michelin, qui est de votre connaissance ; de plus, mon neveu, Napoléon Michelin, que j'ai l'honneur de vous présenter.

(Il lui montre l'enfant, ficelé sur son sac.)

VICTOR

Bonjour, ma bonne Catherine ! Les affaires ont donc bien tourné ?

CATHERINE

Oui, monsieur Victor, à merveille, comme vous voyez.

VICTOR

De sorte que l'enfant... ?

FORTUNÉ

L'enfant est reconnu, et la preuve, c'est que je le porte sur mon dos pour qu'il ne fatigue pas trop Catherine.

VICTOR

Mais, dis donc, en retraite, ça n'est pas très-prudent.

FORTUNÉ

C'est selon comme on bat en retraite, monsieur Victor. Or, comme nous ne montrons jamais les épaules à l'ennemi, l'enfant est toujours garanti.

VICTOR

Brave Michelin !... Maintenant, dis-moi, mon père ?...

FORTUNÉ

Attendez, le moutard a soif. Tiens, Catherine, cela ne me regarde plus ; tu es chargée du département des liquides. (Il lui donne l'enfant.) Votre père, monsieur Victor ? Voilà ce que c'est : l'empereur l'a chargé d'une mission secrète.

VICTOR

Pour qui ?

FORTUNÉ

Pour Sa Majesté le roi Joseph.

VICTOR

Mais il est donc à Paris ?

FORTUNÉ

Il est à Paris.

VICTOR

Comment se fait-il que je ne l'aie pas vu ?

FORTUNÉ

Depuis quand êtes-vous sorti de l'École ?

VICTOR

Depuis une heure.

FORTUNÉ

Eh bien, voilà, voyez-vous, il aura été obligé de prendre la traverse, et il ne sera arrivé qu'hier ou que ce matin ; les chemins ne sont pas sûrs... Et mademoiselle votre sœur ?

VICTOR

Elle est en sûreté chez ma tante, rue du Helder.

BERTAUD, dans la coulisse

Le 24^e de ligne ? N'est-ce pas ici que se réunit le 24^e de ligne ?

VICTOR

Je ne me trompe pas, c'est sa voix !... Mon père ! mon père !

Scène III

Les mêmes, Bertaud, puis Emmanuel.

BERTAUD

Victor, mon enfant ! (Changeant de ton.) Pourquoi donc avez-vous quitté l'École, monsieur ?

VICTOR

On nous a laissés sortir pour nous battre, mon père, et j'ai pensé que, dans un moment comme celui-ci, la seule voix qu'il fallût écouter, c'était celle de la France ! Or, la France criait :

« Aux armes ! » Mon père, j'ai pris les armes, et me voilà.

BERTAUD

Et tu as bien fait.

VICTOR

Tiens, c'est toi, Emmanuel ? Chirurgien major ! peste ! tu n'as pas perdu ton temps.

EMMANUEL

C'est une faveur que je ne dois pas à mon mérite, mon cher Victor, mais aux bontés de l'empereur.

VICTOR

Et l'empereur est toujours bon pour vous, mon père ?

BERTAUD

Avant de le quitter, je lui ai demandé la seule chose que je désirasse, et il me l'a accordée... Mais il ne s'agit point de cela. Mes amis, c'est moi qui suis votre colonel.

LES SOLDATS

Vive le colonel Bertaud ! vive le colonel !

FORTUNÉ

Présent, mon colonel !

BERTAUD

Mes amis, il s'agit tout simplement de nous faire tuer ici ; y êtes-vous disposés ?

LORRAIN

Tout ce que vous ferez, nous le ferons, colonel.

PLUSIEURS VOIX

L'ennemi ! l'ennemi !

BERTAUD

Allons, la charge, et en avant ! donnons-leur, une fois pour toutes, une indigestion de plomb et d'acier.

FORTUNÉ

Reficelons le moutard !

(On replace l'enfant sur le sac.)

BERTAUD, aux hommes du peuple

Et vous, mes amis, défendez la barrière ; c'est une pauvre fortification, je le sais ; mais la vraie muraille d'une ville, c'est

la poitrine de ses enfants. En avant ! en avant !

(Le canon se rapproche, la fusillade se fait entendre à deux cents pas de la barrière. Les hommes du peuple restent en criant : « À la barrière ! »)

Scène IV

Les mêmes, le maréchal Moncey.

MONCEY

En retraite, mes amis, en retraite ! Occupez les hauteurs et défendez les barrières ; sans cela, morbleu ! vous vous ferez écharper tous. Garnissez les maisons, tirez des fenêtres. Barricadez-vous ! (Au colonel Bertaud.) Quel régiment ?

BERTAUD

Le 24^e, maréchal.

MONCEY

Colonel Bertaud, alors ?

BERTAUD

Oui, maréchal.

MONCEY

Bon ! je n'ai pas besoin ici, puisque vous y êtes. Vous promettez de défendre cette barrière ?

BERTAUD

Jusqu'à la mort.

MONCEY

C'est bien. Mes aides de camp vous apporteront de mes nouvelles et m'apporteront des vôtres. Je suis à la barrière Blanche. Gare, mes amis ! gare !

Scène V

Les mêmes, hors Moncey.

BERTAUD

Allons, barricadez-moi la porte vivement, mes enfants, vivement ! Catherine, donne la goutte à tous ces gens-là ; c'est moi qui paye.

CATHERINE

Oh ! il n'y a pas besoin de cela, colonel. Ils savent bien que les jours de bataille, c'est comme les jours de fête, distribution gratis ! Buvez, mes enfants, buvez ! (À Fortuné.) Eh bien, et toi ?

FORTUNÉ

Moi, je retiens le bidon. (Il le prend et boit.) Bon ! il n'y a plus seulement de quoi rafraîchir une poule, dans ton baril.

VICTOR, allumant des grenades
à une mèche de canon et les lançant

Maudites grenades, va !

UN AIDE DE CAMP DE LA GARDE NATIONALE

Qu'avez-vous, avec vos grenades ?

VICTOR

J'ai, monsieur, que je ne sais pas ce qu'elles ont, mais tout à l'heure, plus d'un tiers a raté. Il faut que quelqu'un trahisse pour nous donner de pareilles munitions.

L'AIDE DE CAMP

Personne ne trahit, entendez-vous, monsieur ! et si vos grenades ne partent pas, c'est que vous ne prenez pas le temps de les allumer.

VICTOR

Je crois que vous vous trompez, monsieur ; si les grenades ne partent pas, c'est qu'elles sont bourrées avec du son et des cendres.

L'AIDE DE CAMP

Si les grenades ne partent pas, monsieur, c'est que vous les allumez mal.

VICTOR

Et je les allume mal parce que ?...

L'AIDE DE CAMP

Parce que vous aviez peur qu'elles ne vous éclatassent dans les mains.

VICTOR

Parce que j'avais peur, dites-vous ?

BERTAUD

Hein ? Qui est-ce qui a dit que Victor avait peur ?

VICTOR

Rien, mon père, rien. (Il descend, prend une grenade de chaque main, les allume et les met sous le nez de l'aide de camp.) Tenez, monsieur, vous ne direz pas qu'elles sont mal allumées, n'est-ce pas ? Eh bien, sur deux, il n'y en aura peut-être qu'une qui éclatera.

L'AIDE DE CAMP

Que diable faites-vous ? Jetez donc ces grenades, jetez-les donc !

VICTOR

Dame, vous prétendez que j'ai peur. (L'aide de camp fait sauter les deux grenades en donnant un coup sur chaque main de Victor ; sur les deux grenades, une seule éclate.) Eh bien, quand je vous le disais !

BERTAUD, pâissant

Oh ! le malheureux !

L'AIDE DE CAMP

Recevez mes excuses, monsieur.

VICTOR

Il n'y a pas de quoi.

(La fusillade se fait entendre dans la coulisse. On riposte par des coups de fusil. Un obus tombe sur le théâtre.)

TOUS

Gare l'obus !

(On se gare, on se jette à plat ventre ; la fusillade cesse.)

VICTOR

Place !

(Il s'élançe pour couper la mèche.)

BERTAUD, l'écartant

À mon tour un peu !

(L'obus éclate ; Bertaud porte les mains à son visage.)

VICTOR

Mon père !

EMMANUEL

Mon oncle ! (Il écarte les mains de Bertaud.) De l'eau fraîche avec quelques gouttes d'eau-de-vie. Ce ne sera rien, il n'y a pas de blessure.

BERTAUD

Mais alors, je puis rester à mon poste ?

EMMANUEL

Quand vous serez pansé, mon oncle.

(On entraîne Bertaud dans une maison.)

VICTOR

Écoute, Catherine, rends-moi un grand service.

CATHERINE

Deux, monsieur Victor.

VICTOR

Cours jusqu'à la rue du Helder ; préviens ma sœur que mon père vient d'être blessé légèrement, entends-tu ; ne l'effraye pas. Je puis être entraîné ailleurs ; Emmanuel a son service, mon père serait abandonné ; qu'elle vienne le plus près qu'il sera possible, avec une voiture ; nous y ferons conduire mon père ; va !

CATHERINE

Fortuné, on te recommande l'enfant.

FORTUNÉ

Laisse donc ; il est là comme dans sa berceuse.

(La fusillade recommence ; puis les trompettes annoncent un parlementaire.)

Scène VI

Les mêmes, un parlementaire.

PLUSIEURS VOIX

Un parlementaire ! un parlementaire !

(On ouvre la petite porte de la barrière.)

UN HOMME

Un parlementaire ennemi. Tirez dessus !

L'AIDE DE CAMP

Halte-là, messieurs ! un parlementaire est sacré. Qu'on l'intro-

duise. Je vais chercher le maréchal.

FORTUNÉ, au parlementaire

Attendez là, capitaine.

Scène VII

Les mêmes, Catherine, France.

CATHERINE

Fortuné ! Fortuné ! voilà mademoiselle en personne.

FORTUNÉ

Eh ! mon colonel ! mon colonel ! voilà mademoiselle France.

BERTAUD, sortant de la maison

France, ma fille !

VICTOR

Mon père ! mon père ! n'ôtez pas le bandeau, Emmanuel l'a défendu.

FRANCE

Mon père, vous êtes blessé ?

BERTAUD

Ce n'est rien ; le visage un peu brûlé par la poudre ; voilà tout. Emmanuel prétend que, dans huit jours, il n'y paraîtra plus.

FRANCE

Bien vrai, mon père ?...

BERTAUD, portant la main à son bandeau

Mais, ma foi...

EMMANUEL, essayant de s'opposer
à ce que le colonel ôte son bandeau

Mon oncle !

VICTOR

Mon père !

BERTAUD

Oh ! tant pis ! Il y a près d'un an que je ne l'ai vue, il faut que je la voie. France, ma fille (arrachant son bandeau), où es-tu, que je te regarde tout à mon aise ?

FRANCE

Mais me voilà, mon père.

BERTAUD

Tu es là, je te touche ; je ne te vois pas ! Oh ! malheureux ! malheureux ! j'ai les yeux brûlés ! je suis aveugle !

FRANCE

Mon père !

VICTOR

Mon père !

EMMANUEL, à France

Emmenez-le, emmenez-le à l'instant.

FRANCE

Venez, venez, mon père ! notre amour vous tiendra lieu de tout, même de la lumière du ciel... Venez, venez !

Scène VIII

Les mêmes, Moncey.

MONCEY

Où est le parlementaire ?

LE PARLEMENTAIRE

Me voici, monsieur le maréchal.

MONCEY

Que voulez-vous ?

LE PARLEMENTAIRE

Traiter de la capitulation de Paris.

MONCEY

De quelle part venez-vous ?

LE PARLEMENTAIRE

De la part du prince de Schwarzenberg.

MONCEY

Retournez vers le prince, et dites-lui que, quand il s'agit de capitulation, il faut s'adresser à un autre que le maréchal Moncey.

LE PARLEMENTAIRE

C'est votre dernier mot, monsieur le maréchal ?

MONCEY

Oui, monsieur ; allez.

TOUS

Vive le maréchal Moncey !

MONCEY

Vive la France ! (Le feu recommence.) Chacun à son poste, et que ce ne soit pas par la barrière de Clichy que l'ennemi entre dans Paris.

(L'action s'engage ; la barrière est brisée à coups de canon par les Prussiens. Les Français ripostent avec acharnement. Tableau de *la Barrière de Clichy.*)

ACTE TROISIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

Une auberge à Avignon.

Scène première

Des portefaix, buvant et chantant ; Emmanuel,
à une table ; Pointu, la Calade, l'aubergiste.

UN DES PORTEFAIX, chantant
Le Corse de madame Ango
N'est pas le Corse de la Corse ;
Car le Corse de Marengo
Est d'une bien plus dure écorce.

POINTU

Tais-toi donc ! taisez-vous donc ! vous chantez faux comme
des orfraies.

UN PORTEFAIX

Dis donc, Pointu, est-ce vrai que tu jetterais ce boulet de
quarante-huit, qui fait tourner la broche, par-dessus la porte de
Loulle ?

POINTU

Décroche le boulet et donne-le-moi, tu verras.

LA CALADE

Voulez-vous laisser là mon boulet, vous !... Eh bien, bon ! et
la broche, ne faut-il pas qu'elle tourne, comme le soleil, pour tout
le monde ?

POINTU

C'est juste ! Le Corse est tombé, c'est fête. Allons, du vin ! du
vin !...

LA CALADE

Ah ! si c'est pour boire à la chute que vous demandez du vin,
la cave est à vous.

POINTU

Tu lui en veux donc aussi, à l'ogre de Corse, toi ?

LA CALADE

Est-ce qu'on n'est pas venu prendre, il y a six mois, mon fiancé avec des gendarmes ? est-ce qu'on ne l'a pas fusillé, sous prétexte qu'il avait déserté avec armes et bagages ?

POINTU

Tiens, tu es charmante, laisse-moi t'embrasser. Hé ! venez donc, les autres ! c'est ici qu'on boit, c'est ici qu'on mange, c'est ici qu'on danse.

(On apporte du vin. Tambours, jeux, danses.)

UN PORTEFAIX, accourant

Hé ! les amis ! dites donc, vous ne savez pas ?

TOUS

Non ; mais dis, nous saurons.

LE PORTEFAIX

On le conduit à l'île d'Elbe, et il passe par ici.

TOUS

Qui cela ?

LE PORTEFAIX

Nicolas, donc !

POINTU

Le Corse ? le Corse passe par ici ?

LE PORTEFAIX

Qu'en dis-tu ?

POINTU

Je dis que tu te trompes, il ne passe pas par ici.

LE PORTEFAIX

Comment, il ne passe pas par ici ?

POINTU

Non ; il s'arrête ici.

TOUS

Compris ! compris !

LA CALADE

S'il doit tomber ici, je demande à en être, moi !

L'AUBERGISTE

Comment ! un assassinat ! y penses-tu, malheureuse ?

POINTU

Ah çà ! dis-donc, mêle-toi de tes affaires, ou, sinon, le Rhône est à deux pas d'ici.

EMMANUEL, se levant et allant à lui

Touchez là, camarade.

POINTU

Tu es donc des nôtres, toi ?

EMMANUEL

Oui, et, en tout cas, s'il dépasse Avignon, nous sommes là à Aix.

POINTU

Inutile : voilà une hache qui lui fera son affaire.

UN AUTRE

Voilà une baïonnette qui n'attend que le moment.

LA CALADE

Et voilà un couteau qui n'est pas ébréché, je m'en vante.

POINTU, à Emmanuel

Et toi, je ne te vois pas d'armes.

EMMANUEL, montrant ses poches

Je tiens là, au chenil, deux bouledogues qui aboient et qui mordent en même temps.

POINTU

Bon ! je vois que tu es brave.

(On entend le bruit d'une voiture.)

TOUS

Qu'est-ce que c'est que ça ? qu'est-ce que c'est que ça ? Une voiture, c'est lui ! À la voiture ! à la voiture !

(Ils courent tous dehors.)

Scène II

Emmanuel, l'aubergiste, puis le général Michel.

EMMANUEL, à l'aubergiste

Tu es un vieux soldat, toi ?

L'AUBERGISTE

Eh bien, oui, après ?

EMMANUEL

Tu ne fais pas cause commune avec tous ces brigands-là ?

L'AUBERGISTE

On n'est pas un assassin, voilà tout.

EMMANUEL

Tu as fait les premières guerres.

L'AUBERGISTE

Qui vous a dit cela ?

LE GÉNÉRAL MICHEL

Moi !

L'AUBERGISTE

Mon ancien chef de brigade ! Vous vous êtes souvenu du père Moulin ?

LE GÉNÉRAL MICHEL

Oui, comme d'un brave et fidèle soldat de l'empereur ; ainsi, nous pouvons compter sur toi ?

L'AUBERGISTE

Oui, oui... Mais motus ! les voilà qui reviennent.

Scène III

Les mêmes, Pointu, le capitaine Campbell,
le major Koller, portefaix.

CAMPBELL

Eh bien, messieurs, qu'est-ce que cela, et que voulez-vous ?

POINTU

Nous voulons l'usurpateur.

CAMPBELL

Ces gens-là sont fous !

POINTU

Qu'est-ce qu'il dit, le homard ?

LE PORTEFAIX

Il dit que nous sommes fous.

CAMPBELL

Fous ou enragés, à votre choix. Le maître de l'hôtel ?

L'AUBERGISTE

C'est moi, capitaine.

CAMPBELL

Je suis le commissaire anglais chargé de conduire l'empereur Napoléon à l'île d'Elbe, et voilà mon collègue le major Koller, commissaire prussien.

LES PORTEFAIX

L'empereur Napoléon ?

(Murmures.)

CAMPBELL

Oui, messieurs, l'empereur Napoléon. On ne cesse pas d'être empereur parce que l'on n'habite pas les Tuileries, pas plus que le pape qui est mort à Valence n'avait cessé d'être pape pour ne pas habiter le Vatican. Toutes les majestés viennent d'en haut. Qui a été, est, et qui est, sera !

POINTU

Eh bien, il ne sera pas longtemps, voilà ce que j'ai l'honneur de vous dire, monsieur le commissaire.

CAMPBELL

Est-ce qu'il n'y a pas des autorités constituées dans cette ville ?

POINTU

Ah ! oui, les autorités ! il faudrait qu'elles eussent la force, les autorités.

CAMPBELL

Il n'y a pas de garnison ?

POINTU

Deux cents hommes de troupe de ligne.

CAMPBELL

Ces deux cents hommes ont un commandant ?

Scène IV

Les mêmes, le commandant Montagnat.

MONTAGNAT

Oui, monsieur, c'est moi.

(Murmures.)

CAMPBELL

J'ai besoin de vous parler, monsieur.

MONTAGNAT

Et moi, je vous cherchais. Je voulais vous demander, monsieur, si Sa Majesté l'empereur avait une escorte suffisante pour faire une courageuse résistance en cas d'attaque.

CAMPBELL

Craignez-vous donc une tentative organisée ?

MONTAGNAT

Des misérables ont juré que l'empereur ne sortirait pas vivant d'Avignon.

POINTU

Qu'est-ce qu'ils chuchotent donc ?

CAMPBELL

Messieurs, vous allez nous laisser cette salle, s'il vous plaît.

POINTU

De quoi ! de quoi ! Cette salle, c'est la salle commune, tout le monde a le droit d'y rester, pourvu qu'il y consomme. Du vin, père Moulin ! du vin !

(Il chante à tue-tête.)

Le Corse de madame Ango

N'est pas le Corse de la Corse ;

Car le Corse de Marengo

Est d'une bien plus dure écorce.

CAMPBELL, à l'aubergiste

Mon ami, donnez-nous une chambre particulière.

POINTU

Eh bien, où vont-ils donc ?

CAMPBELL

Si vous avez le droit de rester dans la chambre commune, nous avons, nous, le droit de prendre une chambre particulière.

L'AUBERGISTE

Entrez là, messieurs ; c'est la chambre de ma sœur.

CAMPBELL, prenant une lampe
 Venez, messieurs.
 (Il sort avec Koller et Montagnat.)

Scène V

Les mêmes, hors les deux commissaires et Montagnat.

POINTU

C'est bien, complotez tant que vous voudrez : il faut qu'il passe ici, et nous l'attendons ici.

LE GÉNÉRAL MICHEL, à Emmanuel

Qu'y a-t-il à faire ?

EMMANUEL

Je crois qu'il y a à mourir avec l'empereur, et pas autre chose.

LE GÉNÉRAL MICHEL

Alors, faisons signe à nos amis.

EMMANUEL

Laissez-moi aller les chercher ; ils ne se défont pas de moi.

LE GÉNÉRAL MICHEL

Oh ! vous n'aurez pas besoin d'aller loin, ils sont là sur le seuil de la porte.

(Emmanuel va à la porte et l'ouvre ; on voit la rue pleine de peuple.)

EMMANUEL, à part, au général Michel

Réunissons-nous, et tenons-nous prêts. (Aux autres, haut.)
 Soyez tranquilles, mes amis, il ne tardera pas à arriver.

POINTU, qui a écouté à la porte de la chambre
 et qui a essayé de voir par la serrure

Chut ! les voilà ! les voilà !...

Scène VI

Les mêmes, le capitaine Campbell,
 Montagnat, le major Koller.

CAMPBELL

Place, messieurs, s'il vous plaît !

POINTU

Eh bien, avons-nous pris nos petites dispositions ? sauverons-

nous le grand homme, hein ?

CAMPBELL

Nous l'espérons, messieurs. Place !

(Il sort avec Koller et Montagnat.)

Scène VII

Les mêmes, moins Campbell, Koller
et Montagnat, plus la Calade.

LA CALADE, sortant de la même
chambre que les commissaires

Chut !

TOUS

La Calade !

LA CALADE

Venez ici ! je sais tout. Nous le tenons, le brigand !

EMMANUEL, à part

Que va-t-elle dire ?

LA CALADE

J'étais dans ma chambre quand ils sont entrés, j'ai soufflé la
chandelle, je me suis cachée derrière les rideaux. Voilà ce qu'ils
veulent faire : l'empereur ne descendra pas ici.

TOUS

Hein ?

LA CALADE

Il tournera la ville et il changera de chevaux à la porte Saint-
Lazare.

POINTU

Est-ce qu'il y a une poste à la porte Saint-Lazare ! C'est ici la
poste, il faudra bien qu'il descende ici.

LA CALADE

M. Montagnat, le commandant de la ligne, s'est chargé de
trouver des chevaux.

POINTU

Eh bien, alors, allons à la porte Saint-Lazare.

TOUS, s'élançant hors de la maison
À la porte Saint-Lazare !

Scène VIII

Emmanuel et ses compagnons, l'aubergiste.

EMMANUEL suit des yeux tout le peuple
qui s'éloigne, puis va à l'aubergiste
Papa Moulin, il faut sauver l'empereur.

L'AUBERGISTE

Comment cela ?

EMMANUEL

Tandis qu'ils vont l'attendre à la porte Saint-Lazare, courez sur la grande route ; la première voiture qui passera, c'est la sienne ; les commissaires russes et autrichiens sont avec lui. Vous arrêterez la voiture, vous direz à l'empereur ce qui se passe là-bas, vous l'amènerez ici par quelque porte dérobée.

L'AUBERGISTE

Mais s'il ne veut pas me croire ?

EMMANUEL

Vous lui direz que c'est moi, moi, Emmanuel de Mégrigny, qui lui fais passer cet avis. Tenez, général, tenez, colonel, allez avec M. Moulin ; moi, j'attends ici avec ces messieurs. (Bruit de voiture.) Silence !

TOUS

Quoi ?

(L'empereur paraît.)

EMMANUEL

L'empereur, messieurs, l'empereur ! Il n'a pas eu le temps d'être prévenu, et ce qui devait le perdre le sauve. Allons, il y a toujours au ciel une étoile pour lui.

(Après l'entrée de l'empereur,
on baisse la banne, on tire les rideaux.)

Scène IX

Les mêmes, l'empereur, accompagné du capitaine Campbell, du major Koller, du colonel Montagnat, du commissaire russe et du commissaire autrichien.

L'EMPEREUR

Eh bien, que dites-vous, mon cher ? que vos Avignonnais veulent m'assassiner ? Je croyais, cependant, qu'ils devaient être rassasiés depuis le massacre de la Glacière... Quels sont ces hommes ?

EMMANUEL

Sire, des serviteurs dévoués à Votre Majesté et prêts à mourir pour elle.

L'EMPEREUR

Ah ! monsieur Emmanuel de Mégrigny... Merci, monsieur ! il fait bon retrouver, sur la route de l'exil, les gens qu'on aime et qu'on estime.

CAMPBELL

Sire, pouvons-nous vous être bons à quelque chose dans le danger que vous courez ?

EMMANUEL

Messieurs, vous pouvez faire mettre ostensiblement les chevaux à votre voiture, en disant qui vous êtes, et en annonçant que Sa Majesté vous suit dans une troisième voiture. Allez, messieurs, et songez quelle existence vous êtes chargés de conserver.

Scène X

L'empereur, Emmanuel, le général Michel, les officiers.

L'EMPEREUR

C'est donc vous, monsieur de Mégrigny ? c'est donc vous, général Michel ? Mais il est un autre bon ami à moi que je ne vois point parmi ces messieurs, c'est le colonel Bertaud. Aurait-il été tué ?

EMMANUEL

Non, sire, il n'a pas eu ce bonheur.

L'EMPEREUR

Serait-il mort ?

EMMANUEL

Non ; car il ignore l'abdication de Votre Majesté.

L'EMPEREUR

Il ignore mon abdication ? A-t-elle fait si peu de bruit en France, qu'un seul Français ignore un pareil événement ?

EMMANUEL

Sire, le colonel Bertaud est aveugle.

L'EMPEREUR

Aveugle ! mon pauvre Bertaud !

EMMANUEL

Un obus, en éclatant, lui a brûlé les yeux.

L'EMPEREUR

Oh ! que dites-vous là ! Est-il riche au moins ?

EMMANUEL

Oui, sire, grâce aux bienfaits de Votre Majesté.

L'EMPEREUR

Aveugle ! quel malheur !

EMMANUEL

Oui, sans doute ; mais Dieu a mis pour nous une consolation dans ce malheur.

L'EMPEREUR

Laquelle ?

EMMANUEL

C'est que, grâce à cet accident terrible, on a pu lui cacher la chute de Votre Majesté, chute à laquelle, vous le savez bien, sire, il n'eût pas survécu.

L'EMPEREUR

Oui, vous l'avez dit, monsieur de Mégrigny : dans ce malheur, il y a le doigt de Dieu. Mais vous êtes réunis ici dans une intention quelconque ?

EMMANUEL

Dans l'intention de vous sauver, sire.

L'EMPEREUR

Comment cela ?

EMMANUEL

Comme Votre Majesté peut le voir, sa vie court le plus grand danger.

L'EMPEREUR

Oh ! monsieur, pendant mes vingt ans de guerre, j'ai vu la mort de si près, qu'il faut qu'un danger bien réel s'offre à moi pour que je daigne le saluer de ce nom. D'ailleurs je puis dire comme le Jules César de Shakspeare : « Le danger et moi sommes deux lions nés le même jour, et je suis l'aîné. »

EMMANUEL

Eh bien, soit, sire ; laissons là le danger, si grand qu'il soit ; pensons à l'avenir.

L'EMPEREUR

À l'avenir ?

EMMANUEL

Oui, sire ! À six lieues d'ici, de l'autre côté de la rivière, entre Caumont et Saint-Andéol, dix hommes à nous nous attendent ; rien de plus facile que de vous enlever, que de gagner le golfe de Lyon. Là, le beau-frère du général Lallemand, capitaine au long cours, vous attend avec son brick ; vous montez dessus, il met à la voile, et vous allez en Amérique attendre les événements.

L'EMPEREUR

En Amérique ! c'est trop loin.

EMMANUEL

Votre Majesté est donc décidée à se rendre à l'île d'Elbe ?

L'EMPEREUR

Oui, monsieur de Mégrigny. Puis-je personnellement faire quelque chose qui vous soit agréable ?

EMMANUEL

Je demanderai à l'empereur la grâce de l'accompagner dans son exil.

L'EMPEREUR

C'est une triste grâce, monsieur ; mais je suis habitué au

dévouement de votre famille. Elle vous est accordée ; vous serez le chirurgien-major de la garde... Eh bien, quel est ce bruit ?

Scène XI

Les mêmes, le capitaine Campbell, le major Koller, le commissaire russe, le commissaire autrichien, l'aubergiste.

CAMPBELL

Sire, le bruit s'est répandu que Votre Majesté était ici ; les gens qui étaient à la porte Saint-Lazare encombrant toutes les parties de la maison, ils ne veulent pas laisser partir la voiture, ils menacent de couper les traits des chevaux, ils menacent... ils menacent enfin la vie de Votre Majesté.

L'EMPEREUR

Eh bien, monsieur ?

EMMANUEL

Nous voilà, sire, prêts à mourir pour vous et avec vous.

CAMPBELL

Oui, messieurs ; mais nous sommes chargés de la garde de l'empereur, nous ; il ne faut pas qu'il arrive malheur à l'empereur, ce serait une tache de sang au blason des quatre puissances.

L'EMPEREUR, très-tranquillement

Alors, messieurs, ce serait à vous, ce me semble, de trouver un moyen.

CAMPBELL

Sire, si Votre Majesté consentait à mettre cette redingote, ce chapeau ; si Votre Majesté consentait à passer pour une des personnes de notre suite...

L'EMPEREUR

Allons donc, messieurs !

CAMPBELL

Sire ! sire ! au nom du ciel !... (Cris au dehors.) Sire, songez donc que nous répondons de vous.

L'EMPEREUR, haussant les épaules

À qui, monsieur ?

CAMPBELL

Au monde d'abord, puis à Dieu.

EMMANUEL, se précipitant vers la porte,
les pistolets à la main

Messieurs, vous savez ce qui nous reste à faire.

L'EMPEREUR

Assez ! je consens. Je ne veux pas qu'une seule goutte de sang coule pour moi. (Il revêt la redingote et le chapeau du commissaire autrichien.) Ouvrez !

(On ouvre les portes et les fenêtres, le peuple se précipite.)

Scène XII

Les mêmes, le peuple.

LE PEUPLE

Où est-il ? où est-il ?

CAMPBELL

À qui en avez-vous, messieurs ? voulez-vous, dans notre personne, violer le droit des gens ?

POINTU

Ce n'est pas à vous que nous en voulons.

CAMPBELL

À qui donc ?

UN PORTEFAIX

À celui que vous appelez l'empereur.

LE COMMISSAIRE

Il n'est point parmi nous.

POINTU

C'est que, s'il y était, voyez-vous...

L'EMPEREUR, s'avançant

Vous le tueriez sans miséricorde, n'est-ce pas ?

TOUS, levant leurs armes

Sans miséricorde.

L'EMPEREUR jette son chapeau, dépouille
sa redingote, puis, avec le plus grand calme

Frappez donc, je suis l'empereur.

TOUS

L'empereur ! l'empereur !

(Toutes les armes s'abaissent, toutes les colères s'apaisent.)

CAMPBELL

Oh ! sire, il n'y a que Votre Majesté pour opérer de pareils miracles.

L'EMPEREUR

N'avez-vous pas entendu dire, monsieur, qu'il y avait des hommes qui domptaient les tigres et qui charmaient les serpents ? C'est une affaire de regard, voilà tout... En voiture, messieurs, en voiture !

POINTU, s'élançant la hache à la main

Place à l'empereur ! Et s'il y en a un qui le touche, il aura affaire à moi !

HUITIÈME TABLEAU

*À Grenoble, chez le colonel Bertaud. –
Salon donnant sur le jardin par une espèce de perron.*

Scène première

France, Victor.

Victor écrit à une table ; France est appuyée sur son épaule.

FRANCE

As-tu fini ?

VICTOR

Oui, chère sœur ; voici les nouvelles d'aujourd'hui.

FRANCE

Et qu'est-ce que toute cette autre liasse, à laquelle je te vois travailler depuis près d'une semaine ?

VICTOR

Écoute bien ceci, chère sœur : c'est de la besogne faite d'avance, dans la prévision d'un voyage qui n'aura peut-être pas lieu.

FRANCE

D'un voyage ?

VICTOR

Oui, il est possible que je sois forcé de m'absenter pour quinze jours, pour un mois, pour deux mois, peut-être.

FRANCE

Pour deux mois ? Toi, Victor, nous quitter, quitter mon père !

VICTOR

Rien de moins certain que ce voyage, France, et cependant, comme je te le dis, il rentre dans certaines possibilités. Eh bien, voici, pendant deux mois, jour par jour, les nouvelles que tu peux lire à mon père. Je n'ai pas besoin de te recommander, n'est-ce pas, chère sœur, dans le cas où je serais obligé de partir, de veiller autour de lui pour nous deux ; de ne laisser approcher aucune personne sans que cette personne soit prévenue qu'il ignore tous nos malheurs ?

FRANCE

Sois tranquille ! du moment que nous avons commencé à le tromper, pauvre père, il faut le tromper jusqu'au bout. Mais où vas-tu donc ?

VICTOR

Tu m'excuseras, n'est-ce pas, France, si je refuse de te le dire ?

FRANCE

C'est donc un secret ?

VICTOR

Oui.

FRANCE

Tu sors ?

VICTOR

Je vais faire un tour du côté des grottes de Sassenage avec mon fusil.

FRANCE

Tu ne m'en voudrais pas, Victor, si je te disais que, depuis quelque temps, tu m'inquiètes.

VICTOR

Non ; mais je te demanderais d'où vient cette inquiétude.

FRANCE

Victor, nous vivons dans un temps où tu admets bien, n'est-ce pas, qu'il y ait lieu de craindre ?

VICTOR

À quel propos ?

FRANCE

Mais à propos de politique ; on sait l'attachement de notre famille à l'empereur. Le gouvernement est ombrageux.

VICTOR

Eh bien ?

FRANCE

Eh bien, Victor, ces parties de chasse, aux Mathésines, au val Jouffré, aux lacs de la Fray, ces parties qui durent deux ou trois jours, ces absences fréquentes dans le passé, cette absence plus longue encore dont tu nous menaces pour l'avenir... Victor, j'ai peur que tu ne te mêles à ces complots dont nous entendons parler tous les jours ! Victor, j'ai peur que tu ne conspires !

VICTOR

Embrasse-moi, France. (France l'embrasse.) Tu es folle !
(Il prend son fusil et sort.)

Scène II

France, seule.

Pauvre père ! il ne nous manquerait plus que cela, qu'il apprît, en même temps, que l'empereur, son dieu, n'est plus sur le trône, et que mon frère conspire ! Alors, ce serait deux raisons de mourir au lieu d'une... Oh ! cette bague qu'il porte au doigt et qui renferme ce poison, si je pouvais obtenir qu'il me la donnât, ou, du moins, qu'il s'en séparât un instant !

Scène III
France, Pierre.

PIERRE

Mademoiselle, c'est M. le préfet.

FRANCE

Comment, M. le préfet ?

PIERRE

Oui, M. le préfet de l'Isère.

FRANCE

Faites entrer.

Scène IV
France, le préfet.

PIERRE

Entrez, monsieur le préfet, entrez.

LE PRÉFET

Pardon, mademoiselle, si je me présente ainsi chez vous.

FRANCE

Venez, monsieur, venez !

LE PRÉFET

Je désirerais vous parler, à vous ou à monsieur votre frère.

FRANCE

Mon frère est sorti, monsieur ; mais me voici.

LE PRÉFET

Pouvez-vous m'accorder quelques minutes ?

FRANCE

Certainement, monsieur ; d'ailleurs, mon père est là, et, si vous permettez...

LE PRÉFET

Non, merci ; ce que je voulais vous dire, à vous, mademoiselle, ou à monsieur votre frère, a tout à fait besoin, au contraire, de l'absence du colonel.

FRANCE

Veillez prendre la peine de vous asseoir, monsieur ; j'écoute.

LE PRÉFET

Mademoiselle, vous n'ignorez pas que, dans un temps comme le nôtre, quatre mois après la chute d'un homme à la destinée duquel se rattachaient tant d'intérêts divers, ces intérêts, quoique brisés, restent vivants, cherchent à se réunir, à se rejoindre ; de là les conspirations, les complots.

FRANCE

J'écoute, monsieur ; mais je ne comprends pas.

LE PRÉFET

Je vais m'expliquer plus clairement, mademoiselle. L'administration reçoit de Paris les ordres les plus sévères ; on me rendra la justice de dire que, depuis ma nomination à la préfecture de l'Isère, j'ai, autant qu'il était en mon pouvoir, essayé de les adoucir.

FRANCE

Oui, monsieur, je sais que vous êtes fort estimé, fort aimé même, dans le département.

LE PRÉFET

Eh bien, mademoiselle, il m'est revenu des choses étranges, dont vous ne vous étonnerez pas que je vienne vous demander l'explication. On m'a dit que l'empereur, tombé pour tout le monde, était resté sur le trône pour le colonel ; qu'on lui avait entendu raconter de prétendues victoires, donner d'étranges ordres. On m'a dit, entre autres choses, qu'il se prétendait le commandant militaire du département, et qu'en vertu de ce prétendu commandement, hier, par exemple, sous prétexte que c'était aujourd'hui le 15 août, jour de la Saint-Napoléon, il avait fait une espèce de proclamation dans laquelle il invitait les habitants de Grenoble à illuminer leurs fenêtres.

FRANCE

Hélas ! monsieur, c'est une longue et triste histoire que celle que vous me demandez.

LE PRÉFET

N'importe, mademoiselle, dites-la.

FRANCE

Mon père doit tout à celui qui est tombé, monsieur, fortune, décoration, grades ; mon père ne comprenait point que l'on ne sacrifiât pas tout à celui à qui l'on doit tout. À Méry-sur-Seine, l'empereur... pardon celui qui régnait alors ! faillit périr au milieu d'un parti de Cosaques ; mon père lui sauva la vie. Dix minutes après, celui à qui mon père venait de sauver la vie, comprenant que tout était perdu pour lui, que, d'un moment à l'autre, d'ailleurs, il pouvait tomber aux mains de l'ennemi, fit venir mon cousin, M. de Mégrigny, et lui ordonna de lui composer, en sa qualité de chirurgien, un poison assez subtil pour qu'il fût toujours maître de se donner la mort. Alors, mon père se leva, s'approcha de l'empereur, et, en récompense de sa vie sauvée, lui demanda simplement une des deux bagues pleines de poison, jurant de mourir, non-seulement s'il mourait, mais même s'il cessait de régner.

LE PRÉFET

Vous avez raison, mademoiselle ; c'était même plus que du dévouement, c'était du fanatisme.

FRANCE

Vous savez, monsieur, dans quelle circonstance glorieuse pour lui mon père devint aveugle... Mais Paris était pris, l'Empire croulait, et Napoléon tombait avec lui. La cécité de mon père n'était donc pas le plus grand malheur dont nous fussions menacés ; mon père avait fait le serment de ne pas survivre à la chute de son bienfaiteur ; mon père n'avait jamais manqué à un serment, il fallait obtenir de lui qu'il trahît celui-là. C'est alors, monsieur, que mon frère eut cette idée de faire croire à mon père que Napoléon, de retour de Fontainebleau, était arrivé à temps, avait battu les alliés sous Paris, les avait repoussés au delà de la frontière, et était demeuré maître de la France et du trône. La chose était facile en raison du malheur qui lui était arrivé. Mon père est né à Grenoble, nous y avons conservé quelques amis qui devaient se prêter à cette pieuse ruse. On simula un brevet de

l'empereur, qui, en récompense de ses services, nommait mon père commandant militaire du département. Nous l'emmenâmes ici, nous l'établîmes dans la maison où il est né et qui lui est moins étrangère que toute autre, car il la revoit avec les yeux du souvenir. Puis, établis ici, nous l'entourâmes, mon frère et moi, d'une espèce de cordon sanitaire qui ne laisse pénétrer jusqu'à lui aucun étranger. Tous les jours, mon frère rédige la nouvelle que nous devons lui lire ; le bulletin victorieux que Napoléon a envoyé d'un champ de bataille imaginaire, et mon père oublie tout, même qu'il ne nous voit plus, en songeant que son bienfaiteur, non-seulement n'est pas mort, non-seulement n'est pas prisonnier, mais encore est victorieux, tout-puissant, maître suprême des destinées de l'Europe. C'est un rêve, monsieur ; mais mon père vit par ce rêve, ne le tuez point par la réalité.

LE PRÉFET

Ainsi, vous croyez, mademoiselle, que si votre père, avec tous les ménagements possibles, apprendrait la vérité... ?

FRANCE

Oh ! Dieu m'est témoin, monsieur, que je me suis plus d'une fois reproché notre mensonge comme une trahison, en songeant à ce qui arriverait si violemment ce second bandeau lui était arraché des yeux. Alors, la vérité montait de mon cœur à mes lèvres. Mais, aussitôt, mes yeux se fixaient sur cette bague qu'il porte au doigt, sur cet anneau d'Annibal qui renferme la mort ; et tant que je verrai cet anneau à sa main, je n'oserai rien lui dire.

LE PRÉFET

Ainsi, voilà la vérité, mademoiselle ?

FRANCE

Oh ! monsieur, la vérité pure, entière. D'ailleurs, le voici qui vient ; par malheur, il ne peut s'apercevoir de votre présence ; demeurez là, regardez, écoutez, et vous sortirez convaincu.

Scène V

Les mêmes, Bertaud, appuyé sur le bras de Fortuné.

BERTAUD

Ah ! mon bon Fortuné, tu dis donc que nous leur avons donné encore une frottée à Montmédy ?

FORTUNÉ

Oui, oui, je tiens cela de M. Victor, qui l'a lu sur les papiers publics, et même que l'on a manqué de prendre ce brigand de Blücher. (Apercevant le préfet.) Hein !

BERTAUD

Qu'y a-t-il ?

FRANCE, allant à lui

Rien, mon père ; Fortuné me croyait au jardin, et, en m'apercevant là, il a été étonné, voilà tout.

BERTAUD

Et, te sachant là, je suis heureux, moi... Viens, mon enfant, viens !

FRANCE

Fortuné, mon père n'a plus besoin de toi puisque je suis là... Va à tes affaires, va !

FORTUNÉ, à part

Qu'est-ce que ce collet brodé-là vient donc faire ici ? Hum ! cela nous portera malheur... C'est ma façon de penser...

(Il sort.)

Scène VI

Les mêmes, hors Fortuné.

BERTAUD

Où est Victor ?

FRANCE

Il a pris son fusil et est allé jusqu'à Sassenage, mon père.

BERTAUD

As-tu le journal ?

FRANCE

Oui, mon père.

BERTAUD

Lis-moi les nouvelles de l'armée.

FRANCE déplie le journal, et montre au
 préfet le papier préparé par Victor

« Les corps d'armée des maréchaux ducs de Trévise et de Raguse, renforcés d'une partie de l'armée de Lyon, commandés par Sa Majesté l'empereur, ont rencontré hier, en avant de Montmédy, les corps d'armée du maréchal Blücher et du général Sacken ; l'engagement, commencé à sept heures du matin, a duré jusqu'à onze heures ; à onze heures, l'ennemi était en pleine déroute ; il laissait sur le champ de bataille deux mille hommes, et entre nos mains six pièces de canon et douze cents prisonniers. »

BERTAUD

Bon ! et le bulletin ? est-ce qu'il n'y a pas de bulletin ?

FRANCE

Non, mon père, voilà tout... « L'impératrice a assisté hier à la représentation de l'Opéra, et a été saluée, à son entrée dans sa loge, par les cris de « Vive l'empereur ! vive Marie-Louise !

BERTAUD

Bien ! Merci, mon enfant ! merci, ma petite Antigone ! Regarde un peu l'injustice des historiens, ma chère enfant : tu auras fait pour moi plus peut-être que n'avait fait pour son père la fille d'Édipe ; mais comme mon nom est un nom obscur, il entraînera ton nom dans mon obscurité... Que fais-tu ?

FRANCE

Je regarde cette bague, mon père.

BERTAUD

Laisse, laisse, France ; cette bague ne doit jamais quitter mon doigt.

FRANCE

Oh ! mon père, si je vous la demandais bien, si je me mettais ainsi à vos genoux, si je vous disais : « Père, je suis jalouse,

jalouse de cette bague qui ne vous quitte jamais, tandis que moi, si assidue que je sois près de vous, je suis obligée de vous quitter douze heures au moins sur vingt-quatre. Père, donnez-moi cette bague ! »

BERTAUD

D'abord, mon enfant, je commence par te dire qu'il n'y a rien au monde dont tu doives être jalouse, attendu que je n'aime rien au monde autant que toi, attendu que, quoiqu'il y ait plus d'un an que je ne t'ai vue, ton souvenir est à la fois là et là, et qu'au milieu de l'obscurité dans laquelle je marche, ton visage est le seul objet qui me soit resté visible et éclairé comme celui d'un ange. Demande-moi donc tout ce que tu voudras, mon enfant ; mais ne me demande pas cette bague.

FRANCE

Et si cette bague est tout ce que je veux, mon père ?

BERTAUD

Tu y renonceras, quand je te dirai que cette bague est un don de l'empereur, et surtout quand, au lieu de cette bague, je te donnerai un objet bien autrement précieux.

FRANCE

Lequel, mon père ?

BERTAUD

Tiens, prends ce médaillon. (Il le tire de sa poitrine.) C'est le portrait de ta mère ; hélas ! je ne puis plus le voir, moi. Seulement, quand je le touche, je me rappelle cet autre ange qui est allé d'avance au Ciel marquer la place que tu dois y occuper un jour. Prends-le et regarde-le souvent, toi qui peux le voir, afin qu'après avoir été bonne fille comme tu l'es, tu sois bonne mère comme elle l'a été. Prends, et laisse-moi cette bague, mon enfant.

FRANCE

Mon père !

BERTAUD

Ramène-moi chez moi, France.

FRANCE

Voulez-vous permettre que je vous fasse reconduire par For-

tuné ? Il faut que je reste encore pendant quelques instants ; dans cinq minutes, je serai près de vous.

BERTAUD

Fais, mon enfant, fais !

FRANCE, appelant

Fortuné ! (Au préfet.) Eh bien, monsieur ?

LE PRÉFET

Vous êtes une sainte fille, mademoiselle ! Laissez-moi parler à votre père. Je veux contribuer pour mon compte à votre sécurité, en m'associant à ce pieux mensonge.

BERTAUD

À qui parles-tu, mon enfant ?

FRANCE

Mon père, c'est M. le préfet du département que Fortuné vient d'introduire, et qui demande à vous parler.

BERTAUD

Fais entrer.

FRANCE

Il est là, mon père.

LE PRÉFET

Bonjour, colonel !

BERTAUD

Monsieur le préfet...

LE PRÉFET

Vous ne trouverez pas mauvais, colonel, que, chargé de l'administration civile du département, je désire m'entendre avec vous qui êtes chargé du commandement militaire.

BERTAUD

Au contraire, monsieur, et je suis heureux de cette démarche. Seulement, vous comprenez, monsieur le préfet, l'empereur a jugé à propos de récompenser mes services bien au delà de ce que je méritais... Je suis titulaire, voilà tout ; mon infirmité...

LE PRÉFET

Infirmité glorieuse, monsieur !

BERTAUD

Mon infirmité m'interdit tout détail ; c'est mon fils qui fait tout. Je signe les rapports qu'il me présente et je ratifie les ordres qu'il donne.

LE PRÉFET

Et c'est pour cela, monsieur, que je suis venu me mettre directement à votre disposition. La première cause d'un bon résultat, c'est l'homogénéité des moyens... En marchant de concert, colonel, l'administration civile en ira mieux, et l'administration militaire n'en ira pas plus mal. Mais vous étiez levé, vous alliez rentrer chez vous, que je ne vous arrête pas.

(Fortuné paraît.)

BERTAUD

Comment donc, monsieur le préfet !

LE PRÉFET

Je suis moi-même très-pressé : il faut que je donne des ordres relatifs à la Saint-Napoléon.

BERTAUD

Oui, c'est ce soir. Vous avez vu ma proclamation ?

LE PRÉFET

Qui invite à illuminer. Je l'ai vue.

BERTAUD

J'espère que la victoire de Montmédy sera un nouveau stimulant au patriotisme des braves Grenoblois. Nous sommes dans le pays de la liberté, monsieur ; c'est ici qu'elle a pris naissance.

LE PRÉFET, souriant

Je m'en aperçois bien... (Bas, à France.) À votre tour, êtes-vous contente de moi, mademoiselle ?

FRANCE

Merci, monsieur ; vous avez fait plus que je n'eusse osé espérer.

LE PRÉFET

Colonel, à l'honneur de vous revoir.

BERTAUD

Monsieur le préfet...

(Le préfet salue et sort.)

FORTUNÉ

Qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce qu'il en est aussi, l'habit brodé ?

BERTAUD

Tu es là, Fortuné ?

FORTUNÉ

Présent, colonel.

BERTAUD

Eh bien, viens me donner le bras.

FRANCE

Inutile, mon père ; laissez-moi vous reconduire.

BERTAUD

Et ce que tu avais à faire ?

FRANCE

Je le ferai plus tard, mon père ; mais, en ce moment, j'aime mieux ne pas vous quitter.

BERTAUD

Tu as le médaillon ?

FRANCE

Là, sur mon cœur, où il restera toujours.

BERTAUD

Bien ! Viens, mon enfant.

(Il sort, conduit par sa fille.)

Scène VII

Fortuné, puis Victor.

FORTUNÉ

Ah ! oui, le médaillon de la mère, on connaît ça. Comment, diable, le colonel a-t-il fait pour le donner à sa fille ? Peste ! il faut qu'il l'aime bien.

VICTOR, entrant par le perron du jardin

Fortuné !

FORTUNÉ

Ah ! c'est vous, monsieur Victor ?

VICTOR

Dis-moi, que signifie cela ? Le préfet...

FORTUNÉ

Eh ! mon Dieu, oui, monsieur Victor, il sort d'ici.

VICTOR

D'ici ! Et qu'y venait-il faire ?

FORTUNÉ

Ah ! voilà ! qu'y venait-il faire ? Pas grand' chose de mal, à ce qu'il paraît, attendu qu'en sortant, il a dit à votre sœur qu'elle était une sainte ; ce qui est aussi ma façon de penser.

VICTOR

Et à mon père ? a-t-il parlé à mon père ?

FORTUNÉ

Oui ; il lui a dit qu'il allait donner ses ordres à propos de la Saint-Napoléon.

VICTOR

Comprends-tu quelque chose à cela, Fortuné ?

FORTUNÉ

Non ; mais votre sœur peut tout vous expliquer.

VICTOR

Sans doute, plus tard ; mais, en ce moment-ci, je n'ai pas le temps ; quelques amis doivent venir me rejoindre ici, je les attends.

FORTUNÉ

Vous savez que les réunions au-dessus de vingt personnes sont défendues.

VICTOR

Nous ne sommes que cinq ou six. D'ailleurs, nous ne conspirons pas, Fortuné.

FORTUNÉ

Vous ne conspirez pas ? Tant mieux ! D'ailleurs, tout le monde est libre de garder son secret ; mais, en tout cas, si vous conspirez, prenez garde aux cocardes tricolores !... La cocarde tricolore, c'est leur cauchemar ; ils seraient capables de faire fusiller mon caniche s'ils le rencontraient dans la rue avec une

cocarde tricolore pendue à l'oreille. Pourquoi ça ? C'est qu'ils savent bien, voyez-vous, qu'elle reviendra un jour ou l'autre ; aussi, j'ai la mienne, moi, cousue dans mon bonnet de police, et comme je couche avec, elle ne me quitte ni jour ni nuit.

VICTOR

C'est bien ! c'est bien !... Fortuné, tu apporteras de l'eau-de-vie, du rhum et des citrons ; c'est une soirée de garçons, nous faisons du punch ; ne parle à personne de cette petite débauche, pas à mon père surtout, encore moins à ma sœur.

FORTUNÉ

C'est dit. D'ailleurs, vous êtes le second maître de la maison, et, quand le premier est absent, libre en toute liberté, monsieur Victor ! C'est ma façon de penser.

VICTOR

Écoute, Fortuné.

FORTUNÉ

Présent.

VICTOR

J'attends les amis dont je t'ai parlé par la porte du jardin. Comme cette porte donne sur une ruelle déserte, et que notre maison est un peu suspecte, ils préfèrent entrer par là ; ils frapperont trois coups ainsi, vois-tu : Pan ! pan ! pan ! Tiens-toi à la porte du jardin et ouvre. Ces messieurs arrivés, tu seras relevé de faction.

FORTUNÉ

Bien.

VICTOR

Alors, tu nous apporteras le sucre, le rhum, les citrons, et comme nous n'aurons plus besoin de toi, eh bien, mon cher Fortuné, tu pourras aller te coucher. Attends, il me semble qu'on frappe. Oui, va ouvrir.

Scène VIII

Victor, puis successivement le général Michel,
le colonel et les mêmes officiers que l'on a vus
au tableau d'Avignon avec Emmanuel ; ils sont déguisés,
les uns en chasseurs, les autres en muletiers.

VICTOR, à lui-même

Cette visite du préfet m'inquiète ; aussitôt que nos amis seront
partis, je monterai chez ma sœur et je m'informerai. Ah ! voici
quelqu'un.

LE COLONEL, sur le perron

Êtes-vous seul, Victor ?

VICTOR

Oui, ne craignez rien, vous pouvez entrer. Personne ne vous
a vu ?

LE COLONEL

Personne ! Entrez, messieurs !

VICTOR

Depuis quand êtes-vous ici ?

LE COLONEL

Depuis hier matin ; ces messieurs, depuis ce soir.

FORTUNÉ

La garnison est entrée dans la place, n'est-ce pas, monsieur
Victor ?

VICTOR

Oui.

FORTUNÉ

Eh bien, voilà les citrons, le sucre, le rhum et tout le bataclan.

VICTOR

Merci, mon ami.

FORTUNÉ

Dites donc, monsieur Victor ?

VICTOR

Eh bien ?

FORTUNÉ

Je ne dis pas que vous conspiriez ; mais n'importe, prenez garde de vous laisser prendre, hein !

VICTOR

Sois donc tranquille, mon ami ! Va ! va !

FORTUNÉ

Vous comprenez, c'est ma façon de penser, à moi.

VICTOR

Parfaitement.

Scène IX

Les mêmes, hors Fortuné.

VICTOR

Nous voilà réunis, messieurs ; procédons vivement et sans perdre une seconde. Que chacun de nous dise ce qu'il a fait, et nous verrons ce qui nous reste à faire.

LE GÉNÉRAL MICHEL

J'ai vu le comte d'Erlon ; vous savez qu'il commande la garnison de Lille ; il s'engage à marcher sur Paris au premier signal. Il répond de ses hommes comme de lui-même.

LE COLONEL

Moi, je viens de Cambrai ; j'ai vu le général Lefèvre-Desnouettes, qui commande les chasseurs royaux, c'est-à-dire les anciens chasseurs de la garde ; il va s'entendre avec le comte d'Erlon, et tous deux feront leur jonction au jour convenu ; en outre, je suis passé par la Fère, j'ai vu Lallemand, il répond de s'emparer de l'arsenal ; et, en revenant, je me suis abouché avec le général Rigaud, à Châlons : il attendra votre communication, général.

LE GÉNÉRAL MICHEL

Et vous, Victor ?

VICTOR

Moi, je me charge de soulever le département de l'Isère tout entier. Il n'y a pas un paysan ayant touché un fusil qui ne soit à ma disposition.

LE GÉNÉRAL MICHEL

Eh bien, moi, je vous donnerai des nouvelles : le roi est furieux. Il y a tout un complot vendéen, une conspiration ultra ; il ne s'agit de rien moins que d'une Saint-Barthélemy bonapartiste.

LE COLONEL

Avez-vous vu le secrétaire d'État ?

LE GÉNÉRAL MICHEL

Oui.

TOUS

Eh bien, que pense-t-il ?

LE GÉNÉRAL MICHEL

Il pense que le moment est venu pour l'empereur de faire une grande tentative.

VICTOR

Et vous a-t-il donné une lettre d'introduction auprès de l'empereur ?

LE GÉNÉRAL MICHEL

Non ; il m'a dit qu'un mot de lui, saisi sur l'un de nous, c'était la mort. Mais, au moment où il a quitté l'empereur, l'empereur, comme signe de reconnaissance, a déchiré en dix morceaux une lettre de l'impératrice Marie-Louise ; chaque morceau est un talisman qui doit conquérir à celui qui le porte toute la confiance de l'illustre prisonnier. Un de ces précieux fragments m'a été confié, et le voilà.

TOUS

Bien ! bien !

LE GÉNÉRAL MICHEL

Maintenant, qui va partir pour l'île d'Elbe ?

TOUS

Moi ! moi ! moi !

LE GÉNÉRAL MICHEL

Pardon, messieurs ; nous sommes tous si dévoués à l'empereur, que le choix d'un de nous serait une injure pour les autres ; d'ailleurs, mon avis est que, dans les grandes circonstances, il

faut faire la part de la fortune : mettons nos six noms dans un chapeau, celui dont le nom sortira sera notre messenger.

TOUS

Très-bien.

LE GÉNÉRAL MICHEL

Est-ce adopté ?

TOUS

Parfaitement.

LE GÉNÉRAL MICHEL

Écrivons, messieurs. (Chacun écrit, chacun apporte son bulletin plié, que l'on met dans un chapeau.) Qui va tirer ?

VICTOR

Messieurs, voulez-vous que ce soit un homme complètement étranger à notre association ? le vieux soldat qui vous a introduits, par exemple ?

LE GÉNÉRAL MICHEL

À merveille !

TOUS

Oui ! oui ! oui !

VICTOR

Fortuné ! Fortuné !

Scène X

Les mêmes, Fortuné.

FORTUNÉ

Dites donc, j'ai bien fait de ne pas profiter de la permission d'aller me coucher que vous m'aviez donnée tout à l'heure, monsieur Victor.

VICTOR

Oui, mon ami. Approche, mets ta main dans ce chapeau, et tire un billet : c'est une loterie.

FORTUNÉ

Il paraît que je joue le rôle de l'Amour... Voilà !

LE GÉNÉRAL MICHEL

Donne. (Il ouvre.) Victor Bertaud !

FORTUNÉ

Ah ! vous avez gagné le gros lot, mon lieutenant.

VICTOR

Merci, Fortuné ; merci, messieurs.

LE GÉNÉRAL MICHEL

Avez-vous besoin d'argent, Victor ?

VICTOR

Non, général, j'ai tout ce qu'il faut.

LE COLONEL

Même un passe-port ?

VICTOR

J'ai un passe-port pour Turin ; une fois à Turin, je ne suis pas inquiet.

LE GÉNÉRAL MICHEL

Allons, mon cher, bonne chance !

TOUS

Bonne chance, mon cher Victor !

(On l'embrasse.)

VICTOR

Je ferai de mon mieux, messieurs, soyez tranquilles. Fortuné, reconduis ces messieurs ; dans deux heures, je pars.

LE GÉNÉRAL MICHEL

Dieu vous conduise !

(Ils sortent.)

Scène XI

Victor, seul.

Merci, ma belle courtisane qu'on appelle la Fortune, et qui, cette fois, je l'espère, as aimé un homme digne de toi ! L'empereur ! voir l'empereur, lui porter les vœux de tout un peuple, de toute une nation ! être l'intermédiaire entre la France et lui ! Et si jamais il remet le pied sur le trône, la main sur le sceptre, me dire, me dire que c'est moi qui l'aurai entraîné à faire ce pas vers l'avenir, à écrire cette grande page pour l'histoire. Oh ! que je réussisse ou que je meure, mon nom, le nom de mon père ne sera

donc pas un nom perdu pour la postérité ! Maintenant, un mot à ma sœur, à ma pauvre France. Une plume, de l'encre, du papier...

Scène XII

Victor, France.

VICTOR, écrivant

« Ma chère France, je pars ; ne me demande pas où je vais, je vais prendre ma part d'une grande œuvre. Je ne sais si tu me reverras ; mais, que tu me revoies ou non, à partir de ce moment, la France, notre mère bien-aimée, sera fière de me compter au nombre de ses enfants. Je te recommande notre père. – Ton frère, VICTOR. »

FRANCE, qui s'est avancée, et qui a lu
par-dessus l'épaule de Victor

Donne, frère.

VICTOR

Tu étais là ?

FRANCE

Oui, j'ai vu entrer, par cette porte, des hommes déguisés ; j'étais inquiète, je suis descendue ; je ne te demande pas ce que tu vas faire, je ne te demande pas où tu vas. Je te dis : Frère, sois prudent ; frère, conserve-toi pour ta sœur et pour ton père.

VICTOR

Chère France, écoute : je vois que tu es digne de tout savoir, je vois que tu es d'une race antique. France, je ne veux pas avoir de secret pour toi. Cette nuit, je pars pour l'île d'Elbe.

FORTUNÉ, qui est entré

Pour l'île d'Elbe !

VICTOR

Ah ! tu as entendu, toi ?

FORTUNÉ

Ne faites pas attention, monsieur Victor, c'est tombé dans un puits ; seulement, prenez garde à ce que je vous disais : ne vous laissez pas prendre.

VICTOR

Je ferai de mon mieux, sois tranquille. En tout cas, le jeu vaut bien la mise. Viens, ma sœur.

(Il sort avec France.)

FORTUNÉ, montrant le sucre, les citrons
et la bouteille de rhum restés intacts

Il appelle cela une débauche ! Je m'en charge.

NEUVIÈME TABLEAU

Une terrasse de la maison habitée par l'empereur, à Porto-Ferraio.

Scène première

L'empereur, le capitaine Campbell.

L'EMPEREUR, discutant

Oui, certes, monsieur, l'Angleterre est une grande nation, et la preuve, c'est que ma politique éternelle, celle à qui je dois d'être ici, a été de vouloir la ruiner. Mais la France, croyez-moi, a dans l'avenir une mission bien autrement providentielle que l'Angleterre.

CAMPBELL

Providentielle, sire ? Et pourquoi Dieu alors, malgré l'exergue de vos pièces de cinq francs, protège-t-il si mal la France à l'endroit de l'Angleterre ? pourquoi n'avez-vous que Taillebourg et Fontenoy à opposer à... ?

L'EMPEREUR

Oh ! dites hardiment, monsieur, à Poitiers, à Crécy, à Azincourt, à Aboukir et à Trafalgar.

CAMPBELL

C'est vous, sire, qui avez prononcé ces cinq noms de bataille.

L'EMPEREUR

Oui, et ces cinq noms de bataille résument toute notre histoire. Ces cinq mots expriment chacun une de ces défaites dont on croit qu'un pays ne se relèvera jamais, une de ces blessures par lesquelles on croit qu'un peuple va perdre tout son sang ; et cepen-

dant, monsieur, la France s'est toujours relevée, et cependant le sang est rentré dans les veines de son robuste peuple. L'Anglais nous a toujours vaincus, mais nous l'avons toujours chassé ; Jeanne d'Arc a reconquis à Orléans la couronne que Henri VI avait déjà posée sur sa tête, et moi, avec l'épée de Marengo et d'Austerlitz, j'ai, à Amiens, gratté les fleurs de lis dont s'écartelait, depuis quatre cents ans, le blason de Georges IV. Il est vrai que les Anglais ont brûlé Jeanne d'Arc à Rouen ; il est vrai que les Anglais, s'il faut en croire certains bruits qui transpirent au congrès de Vienne et qui arrivent jusqu'à moi, me réservent encore pis. Mais qu'ils y prennent garde ! les Français ont fait de Jeanne d'Arc une sainte ; il ne me manque que le martyr pour qu'ils fassent de moi un dieu.

CAMPBELL

Sire, en vous faisant immortel d'avance, vous leur avez épargné les trois quarts de la besogne.

L'EMPEREUR, souriant

C'est ma faute, capitaine ; je vous avais donné la réplique, comme dit mon ami Talma. Maintenant, d'où vient cette haine qui attaque sans cesse ? d'où vient cette force qui repousse éternellement ? d'où vient ce flux qui, depuis cinq siècles, apporte l'Angleterre chez nous, et ce reflux qui, depuis cinq siècles, la reporte chez elle ? Ne serait-ce pas, dites-moi, monsieur, que, dans l'équilibre des mondes, elle représenterait la force, et nous la pensée ; elle le fait, et nous l'idée ? Tenez, monsieur, je vais vous matérialiser mes paroles : autrefois, aux deux côtés de la Méditerranée, existaient deux peuples personnifiés par deux villes ; d'ici, l'on pourrait voir la place où est l'une et la place où fut l'autre. Elles se regardaient, comme des deux côtés de l'Océan se regardent la France et l'Angleterre ; ces deux villes, c'étaient Rome et Carthage. Aux yeux du monde, à cette époque, elles ne représentaient que deux idées matérielles : l'une le commerce, l'autre l'agriculture ; l'une le vaisseau, l'autre la charrue. Après une lutte de deux siècles, après Trébie, Cannes et Trasi-

mène, ces Crécy, ces Poitiers, ces Azincourt de Rome, Carthage fut anéantie à Zama, et la charrue, victorieuse du vaisseau, passa sur la cité de Didon, et le sel fut semé dans les sillons de la char-
 rue, et les malédictions infernales furent suspendues sur la tête de quiconque essaierait de réédifier ce qui venait d'être détruit. Pourquoi fut-ce Carthage qui succomba, et non point Rome ? Est-ce parce que Scipion fut plus grand qu'Annibal ? Non, au contraire, le vainqueur disparaît tout entier dans l'ombre du vaincu ; non, c'est que la pensée était avec Rome, c'est qu'elle portait d'avance dans ses flancs féconds la parole du Christ, c'est-à-dire la civilisation du monde ; c'est qu'elle était, comme phare, aussi nécessaire aux siècles écoulés que l'est la France aux siècles à venir. Voilà pourquoi la France n'a pas été engloutie à Aboukir et à Trafalgar. C'est que la France catholique, c'est Rome ; c'est que l'Angleterre protestante n'est que Carthage. L'Angleterre peut disparaître de la surface du monde, et le monde, sur lequel elle pèse, battra des mains ; mais que la lumière qui brille aux mains de la France, tantôt torche, tantôt flambeau, s'éteigne, et le monde tout entier poussera, dans les ténèbres, un long cri d'agonie et de désespoir.

CAMPBELL

En attendant, sire, l'Angleterre s'étend, et la France diminue.

L'EMPEREUR

Et croyez-vous, monsieur, que la force soit toujours en raison de l'étendue ? Écoutez, j'ai repoussé, et cela inconsidérément, j'en ai bien peur, la découverte d'un de vos compatriotes nommé Fulton ; il m'apportait la foudre dans sa main, mieux que la foudre, la vapeur. Mes savants ont décidé que c'était un fou ! la postérité cassera peut-être ce jugement. En attendant, savez-vous ce que prétendait cet homme ? C'est qu'avec un seul chariot chargé de vapeur, il pouvait traîner vingt, trente, soixante chariots chargés d'hommes, chargés de pierres, chargés de plomb, et, malgré eux, malgré leur inertie, les conduire où il voudrait ; il appelait ce premier chariot, plus fort à lui seul que les cent autres,

parce qu'il renfermait le feu divin, une locomotive. Eh bien, monsieur, comprenez-vous ce que vous faites de la France en lui enlevant ses colonies d'Amérique, ses colonies de l'Inde, ses frontières du Rhin, ses limites de la Savoie ? Vous la chargez de vapeur, vous la lancez à la tête des autres peuples, vous en faites la locomotive qui conduira le monde à la liberté !... Hein ! que me veut-on ?

Scène II

Les mêmes, le grand maréchal.

LE GRAND MARÉCHAL

Puis-je dire deux mots à Votre Majesté ?

CAMPBELL

Sire, permettez...

(Il s'éloigne.)

L'EMPEREUR

Je vous garde à dîner, capitaine.

CAMPBELL

Je serai aux ordres de Votre Majesté, quoiqu'elle traite bien mal ma pauvre Angleterre.

L'EMPEREUR

Le plaideur qui a perdu son procès a trois jours pour maudire ses juges ; le procès que j'ai perdu a été assez long pour que vous m'accordiez un an.

CAMPBELL

Et après un an ?

L'EMPEREUR

Qui sait ? peut-être interjetterai-je appel. Allez, monsieur, allez.

Scène III

L'empereur, le grand maréchal.

L'EMPEREUR, au grand maréchal

Eh bien, qu'y a-t-il ?

LE GRAND MARÉCHAL

Sire, il y a qu'un jeune homme déguisé en matelot vient de descendre à l'auberge, et s'occupait à changer de costume lorsqu'on est entré dans sa chambre pour lui demander le but de son voyage ; il a répondu qu'il venait pour voir Sa Majesté, et a donné son nom, qui est, en effet, celui d'un des plus braves officiers de l'empereur.

L'EMPEREUR

Et il se nomme ?

LE GRAND MARÉCHAL

Victor Bertaud.

L'EMPEREUR

Très-bien, je me rappelle ; j'ai même près de moi un de ses cousins, notre chirurgien-major, M. de Mégrigny. Et vous dites qu'il demande à me voir ?

LE GRAND MARÉCHAL

On l'a amené, sire, sans même lui donner le temps de changer de costume.

L'EMPEREUR

Faites-le venir.

LE GRAND MARÉCHAL

Le voilà, sire.

Scène IV

L'empereur, Victor.

L'EMPEREUR

Approchez, monsieur.

VICTOR

Sire...

L'EMPEREUR

Vous venez de France ?

VICTOR

Oui, sire.

L'EMPEREUR

M'apportez-vous des nouvelles ?

VICTOR

Oui, sire, et je les crois bonnes.

L'EMPEREUR

Vous vous nommez ?

VICTOR

Victor Bertaud, sire.

L'EMPEREUR

Vous êtes le parent du colonel Bertaud ?

VICTOR

Je suis son fils.

L'EMPEREUR

Vous êtes le fils d'un brave et loyal soldat, monsieur. Si j'en avais eu seulement dix comme lui autour de moi, les choses se seraient passées autrement.

VICTOR

Oh ! rien n'est perdu, sire.

L'EMPEREUR

Vraiment ?

VICTOR

Au contraire !

L'EMPEREUR

Vous n'avez vu personne avant de quitter Paris, monsieur ? vous ne m'apportez aucun signe de reconnaissance ?

VICTOR

Voici ma réponse, sire.

(Il lui présente un papier.)

L'EMPEREUR

Un fragment de lettre de l'impératrice. Soyez le bienvenu. Vous avez donc vu le secrétaire d'État ?

VICTOR

Non, sire ; mais il juge que tout est prêt en France pour le retour de Votre Majesté, et il vous envoie ce signe.

L'EMPEREUR

Eh bien, alors, parlez, monsieur.

VICTOR

Sire, l'honneur que me fait Votre Majesté de m'admettre en sa présence est si grand, qu'il me trouble et que j'aimerais mieux d'abord que Sa Majesté m'interrogeât ; je répondrais.

L'EMPEREUR

Est-il vrai que l'on soit mécontent en France ?

VICTOR

Oh ! sire, c'est depuis que Votre Majesté ne commande plus aux Français qu'ils semblent comprendre tout ce qu'ils ont perdu !

L'EMPEREUR

Oui ; car, lorsque je régnais, on me condamnait, tandis qu'aujourd'hui l'on me juge. Les lois de la perspective ne sont pas les mêmes pour tous les hommes ; je suis de ceux qui grandissent en s'éloignant. Et puis j'ai été indignement calomnié ; mes ennemis ont publié partout que je m'étais refusé opiniâtrement à la paix ; ils m'ont représenté comme un misérable fou, avide de sang et de carnage. Mais l'Europe connaîtra la vérité, je lui apprendrai tout ce qui s'est dit, tout ce qui s'est passé à Vienne. Je démasquerai d'une main vigoureuse les Anglais, les Russes et les Autrichiens. L'Europe prononcera, elle dira de quel côté fut la fourberie, l'envie de verser le sang. Si j'avais été possédé de la rage des batailles, j'aurais pu me retirer avec mon armée au delà de la Loire et savourer à mon aise la guerre des montagnes. Je ne l'ai point voulu, j'étais las des massacres ; mon nom et les braves qui m'étaient restés fidèles faisaient trembler les alliés jusque dans la capitale. Ils m'ont offert l'Italie pour prix de mon abdication, je l'ai refusée. Quand on a régné sur la France, on ne doit pas régner ailleurs... Voyons, et mes soldats, que disent-ils de moi, eux ?

VICTOR

Sire, ils s'entretiennent sans cesse de vos immortelles victoires. Ils ne prononcent jamais votre nom qu'avec admiration et douleur. Lorsque les princes leur donnent de l'argent, ils boivent

à votre santé, et lorsqu'on les force à crier : « Vive le roi ! » ils ajoutent tout bas : *de Rome*.

L'EMPEREUR

Ils m'aiment donc toujours ?

VICTOR

Plus que jamais.

L'EMPEREUR

Que disent-ils de nos malheurs ?

VICTOR

Ils les regardent comme l'effet de la trahison ; ils disent que vous n'avez pas été vaincu, que vous avez été trahi.

L'EMPEREUR

Ils ont raison. Si Paris tenait un jour de plus seulement, les alliés étaient perdus. Je les avais isolés de leur matériel, j'étais maître de toutes leurs ressources de guerre, il n'en serait pas échappé un seul. Eux aussi eussent eu leur 29^e bulletin. J'avais chez moi l'Europe entière. Ah ! elle ne m'aurait jamais fait la loi si la France ne m'eût pas laissé seul contre le monde entier !

VICTOR

Il n'en serait point ainsi aujourd'hui, sire... Aujourd'hui, la France sait ce qu'elle vaut ; si on l'attaque, elle triomphera comme elle a triomphé aux belles époques de la Révolution ; car vos malheurs lui ont appris que les armées ne suffisent point pour sauver une nation, tandis qu'une nation qui se lève tout entière est toujours invincible.

L'EMPEREUR

L'opinion que je m'étais formée de la France est exacte, je le vois. Et Bassano, dites-vous, est d'avis que cela ne peut durer longtemps ?

VICTOR

Oui, sire, son opinion sur ce point est conforme à l'opinion générale. On ajoute même qu'à la première tentative de votre part...

L'EMPEREUR, vivement

La France me recevrait en libérateur ?

VICTOR

Je vous en réponds, sire.

L'EMPEREUR

Me donneriez-vous le conseil d'y rentrer, monsieur ?

VICTOR

Sire, je suis presque un enfant... et n'oserais émettre une opinion en pareille matière... mais je ne craindrai pas de dire à Votre Majesté que je viens mettre à ses pieds, au nom de nos généraux et de nos colonels les plus connus, l'expression d'un désir unanime, universel, immense : le désir de son retour.

L'EMPEREUR

Vous avez raison ; quand ils entendront tonner mon nom, ils auront peur. Je ferai arborer à mes grenadiers la cocarde tricolore. Je ferai un appel aux souvenirs de ceux que l'on enverra contre moi. L'armée ne peut manquer de m'accueillir, car je l'ai couverte de gloire. Allons, allons, je n'hésite plus. Partez, retournez en France. Voyez nos amis ; dites-leur d'entretenir, de fortifier par tous les moyens possibles le bon esprit du peuple et de l'armée.

VICTOR

Comment partirai-je, sire ?

L'EMPEREUR

Un de mes petits bâtiments met à la voile ; il va à Naples ; partez avec lui. Votre père est à Grenoble ?

VICTOR

Oui, sire.

L'EMPEREUR

C'est mon chemin pour aller à Paris. Avant le 15 avril, je lui serre la main. Vous vous souvenez bien de tout ce que je vous ai dit ?

VICTOR

Oh ! je n'ai point perdu une seule des paroles de Votre Majesté, et, depuis la première jusqu'à la dernière, toutes sont gravées dans ma mémoire.

L'EMPEREUR

Je vais préparer vos lettres. Retrouvez-vous tantôt, à neuf heures, sur cette terrasse. C'est aujourd'hui la fête de l'île. Je donne bal et feu d'artifice. Au revoir, monsieur, au revoir... Je vous envoie à l'instant M. de Mégrigny ; mais à qui que ce soit, pas un mot du but de votre voyage !

VICTOR

J'obéirai, sire.

(L'empereur sort.)

Scène V

Victor, seul.

Oh ! j'ai donc vu l'empereur !... je lui ai donc parlé !... C'est à moi, à moi, pauvre enfant, misérable atome perdu dans la foule, qu'il a dit ce qu'il vient de dire ?... Oh ! non, ce n'est pas à moi, c'est à lui-même, c'est à sa pensée qu'il répondait, c'est au génie invisible qui marche à ses côtés, c'est à la voix d'en haut qui bourdonne à son oreille... C'est donc ici, sur cette parcelle de terre, avec quelques serviteurs fidèles, que respire cet homme qui naguère trouvait qu'il étouffait en Europe, qui habitait les palais des Césars, entouré des hommages et des adorations de la plus belle cour du monde, la tête couverte au milieu de huit rois se tenant respectueusement devant lui, chapeau bas... Oh ! que je comprends aussi bien l'enthousiasme de ces hommes qui mourraient pour lui... que je comprends le fanatisme de mon père !

Scène VI

Victor, Emmanuel.

EMMANUEL, paraissant sur la terrasse

Victor ! Victor !

VICTOR

Emmanuel !

EMMANUEL

Mon frère, mon cher Victor ! Et le colonel ?

VICTOR

Il se porte à merveille.

EMMANUEL

France ?

VICTOR

Elle attend.

EMMANUEL

Chère bien-aimée !... Ah ! si elle savait que, de toute la France, c'est elle seule que je regrette !

VICTOR

Elle s'en doute bien.

EMMANUEL

Mais comment es-tu venu ? comment t'es-tu procuré un passeport ? Tu as dû éprouver mille difficultés !

VICTOR

Je suis venu par Turin, la Spezzia, Livourne ; et comme je n'avais point de passe-port, à la Spezzia, j'ai pris la place et le costume d'un matelot qui est resté à terre.

EMMANUEL

Et le but de ton voyage ?

VICTOR

Me mettre à la disposition de l'empereur, prendre du service auprès de lui, si par hasard il avait besoin de moi.

EMMANUEL

Tu l'as vu. Que t'a-t-il dit ?

VICTOR

Il m'a dit d'attendre ses ordres sur cette terrasse.

Scène VII

Les mêmes, Catherine, soldats.

CATHERINE

Dites donc, monsieur Victor, est-ce qu'on ne peut pas aussi vous dire un petit mot ?

VICTOR

Ah ! Catherine, je crois bien ! Es-tu contente, Catherine ?

CATHERINE

Oui, monsieur Victor, autant qu'on peut être contente quand on est veuve sans avoir été femme ! Quoiqu'il y ait toujours quelque chose là, voyez-vous, dans mon pauvre cœur, qui me dise que je le reverrai un jour... Ah ! si j'avais ici mon pauvre Jean Leroux, qui a été tué à Leipzig, si je savais que mon frère Fortuné se porte bien, certainement que je serais heureuse, parce que, voyez-vous, tout autour de moi j'ai de bons amis qui m'aiment bien, et puis jamais l'empereur ne passe près de moi sans me parler, sans me faire un petit signe de reconnaissance ; il se rappelle Saint-Dizier, le drapeau autrichien, la mort du pauvre père... Allons, allons, ne parlons plus de tout cela ; je vous vois alerte, bien portant, gai : donc mademoiselle France, donc le colonel, donc Fortuné lui-même, tout cela va bien ?

VICTOR

Oui, Catherine, tout cela va bien, et tout cela pense à toi aussi.

CATHERINE

Et puis j'ai retrouvé un brave garçon nommé Lorrain, de la compagnie de Jean Leroux, et qui était près de lui quand il est tombé frappé d'une balle. Eh bien, pauvre garçon ! c'est à moi qu'il a pensé en tombant ; il a dit : « Si tu rentres jamais en France, Lorrain, et que tu passes par Saint-Dizier, demande à voir une pauvre fille qu'on appelle Catherine Michelin, et tu lui diras que je n'ai qu'un regret : c'est de n'avoir pas eu le temps de l'épouser. » Puis, comme il fallait battre en retraite, Lorrain l'a laissé là ; mais ce qui me donne de l'espoir, c'est qu'il n'était pas mort quand ils se sont dit adieu !

Scène VIII

Les mêmes, l'empereur, état-major, Lorrain,
habitants de l'île, en costume de fête.

LES HABITANTS, entrant en foule

L'empereur ! l'empereur !... Vive l'empereur !

L'EMPEREUR

Merci, mes amis. (À Victor.) Voici vos lettres, monsieur ; votre bâtiment appareille. Partez ! partez !

(Victor baise la main de l'empereur et sort.)

Scène IX

Les mêmes, hors Victor.

L'EMPEREUR, à sa suite

Allons, messieurs, au feu d'artifice !

LORRAIN

Pardon, excuse, sire.

L'EMPEREUR

Qu'y a-t-il ?

LORRAIN

Sire, c'est aujourd'hui la fête de l'île d'Elbe, et, par conséquent, un peu aussi celle de Votre Majesté. Nous avons donc eu une idée : c'est de faire un petit cadeau à notre empereur.

L'EMPEREUR

Vous !... un cadeau !... Mes enfants !...

LORRAIN

Oui, sire, et qui ne vous déplaîra pas, je le présuppose du moins... Attention, vous autres !

(On entend battre les tambours ; les troupes paraissent et se rangent en bataille ; un vieux soldat chevronné tient un drapeau dans le milieu duquel est le portrait du roi de Rome.)

LORRAIN

Portez armes ! présentez armes !

(On bat aux champs. Musique militaire. On découvre le portrait.)

TOUS

Vive le roi de Rome !

L'EMPEREUR

Mon fils !... Mes amis !... Oh ! vous avez raison, le cadeau est grand et digne de vous. Mais comment avez-vous fait ?

LORRAIN

Nous avons écrit à M. de Talleyrand, qui est au congrès de

Vienne !

L'EMPEREUR

Mon fils !... mon fils !... Oh ! je lui rendrai le trône de France !...

CRIS

Vive l'empereur !

(On tire le feu d'artifice.)

ACTE QUATRIÈME

DIXIÈME TABLEAU

Un salon.

Scène première

Le préfet, entrant, introduit par Fortuné ; puis France.

LE PRÉFET

C'est bien, mon ami, c'est bien ; préviens seulement la fille du colonel que j'ai deux mots à lui dire.

FRANCE

Me voici, monsieur. Je vous ai vu entrer, et j'accours.

FORTUNÉ, à part

Je vais avertir M. Victor que le collet brodé est ici.

Scène II

France, le préfet.

FRANCE

Pardon, monsieur, mais à l'honneur que nous fait votre visite se mêle toujours, jusqu'à ce que vous nous ayez rassurés, une certaine inquiétude.

LE PRÉFET

Et vous avez tort, mademoiselle ; car, je puis vous le dire, votre dévouement filial vous a fait de moi un ami.

FRANCE

Monsieur...

LE PRÉFET

Et je viens vous donner une preuve de ce que j'avance, preuve irrécusable, mademoiselle ; car, si ce que je vais vous dire ne restait pas entre nous, je serais gravement compromis.

FRANCE

C'est mon silence que vous venez réclamer ?

LE PRÉFET

Et j'ai le droit de le demander... de l'exiger même, en échange du service que je viens vous rendre.

FRANCE

Parlez, monsieur.

LE PRÉFET

Vous savez le motif de ma dernière visite ?

FRANCE

Oui, monsieur, et je croyais vous avoir laissé convaincu.

LE PRÉFET

De l'ignorance et de la bonne foi du colonel, oui, mademoiselle ; je n'ai, à ce sujet, conservé aucun doute ; mais...

FRANCE

Mais... ?

LE PRÉFET

Mais il n'en est pas ainsi à l'égard de votre frère.

FRANCE

De Victor ?

LE PRÉFET

De M. Victor, oui.

FRANCE

Mon Dieu ! vous m'effrayez, monsieur, quoique nous n'ayons aucun motif...

LE PRÉFET

Votre frère a fait un voyage ?

FRANCE

Oui, monsieur.

LE PRÉFET

Un voyage de deux mois.

FRANCE

De deux mois, oui.

LE PRÉFET

Il est parti pour ce voyage le jour même où je suis venu vous faire ma visite.

FRANCE

Je ne me le rappelle plus... Je crois...

LE PRÉFET

J'en suis sûr ; il est revenu il y a un mois.

FRANCE

Oui.

LE PRÉFET

Eh bien, un rapport m'a été fait sur ce voyage : on m'a assuré que votre frère avait été chargé d'un message pour le roi de Naples.

FRANCE

Oh ! monsieur, je vous jure...

LE PRÉFET

Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous le dire pour la seconde fois, ce n'est pas le préfet qui vient chez vous, c'est un ami qui craint pour votre famille. Tant que le préfet ne sera pas forcé de voir, il sera plus aveugle que le colonel ; mais, songez-y bien, mademoiselle, cet aveuglement, poussé trop loin, deviendrait de la trahison.

FRANCE

Enfin, monsieur, que voulez-vous ? que désirez-vous ? Hélas ! je ne sais comment dire.

LE PRÉFET

Ce que je veux, ce que je désire, mademoiselle, c'est que monsieur votre frère se tienne pour averti que sa conduite est suspecte, c'est qu'il sache que des dénonciations sont arrivées contre lui. Je sais bien qu'il faut mépriser les dénonciations, et vous voyez que je fais plus que les mépriser, puisque je dénonce les dénonciateurs ; mais, si ces mêmes dénonciations ont été faites à Paris, si... si... je reçois un ordre, quelle que soit sa portée, il faudra que je l'exécute. Une fois arrêté, votre frère ne m'appartient, plus, il appartient à la loi ; les tribunaux sont sévères dans nos temps de guerre civile... et...

FRANCE

Monsieur, oh ! je le reconnais, votre conduite vis-à-vis de nous est bien celle d'un ami. Eh bien, ce n'est pas tout ; nous ayant dit le danger, vous devez nous indiquer le moyen de nous y soustraire. Mon frère arrêté ! Victor devant un conseil de guer-

re ! En vérité, vous me rendez folle de terreur. Que faut-il que 'il fasse ? que faut-il que nous fassions ? Dites ! dites !

LE PRÉFET

Je vous le répète, je n'ai reçu aucun ordre officiel ; si j'en eusse reçu un, je serais forcé d'y obéir. Eh bien, dans la liberté d'action où je suis encore, le conseil que j'ai à donner à votre frère, conseil d'ami, conseil de père, c'est... c'est de partir à l'instant même, sans attendre la nuit, de quitter Grenoble ; il n'y a pas loin d'ici au pont de Beauvoisin, et il connaît la route.

FRANCE

Monsieur...

LE PRÉFET

Songez que je ne puis rien dire, et que, par conséquent, je n'ai rien dit ; que c'est vous, vous seule, dans votre sollicitude fraternelle, qui lui donnez cet avis ; songez...

FRANCE

Silence, monsieur ! silence !

Scène III

Les mêmes, Bertaud, entrant à tâtons, une canne à la main.

BERTAUD

France !

LE PRÉFET

Je me retire.

FRANCE

Mon père ?

BERTAUD

Tu causais avec M. le préfet ?

FRANCE

Moi ! qui vous a dit cela ?

BERTAUD

J'ai reconnu sa voix. Tu sais bien que, par la bonté de la Providence, les autres sens héritent du sens que l'on a perdu ; j'ai reconnu la voix de M. le préfet. Où êtes-vous, monsieur ?

LE PRÉFET

Me voici, colonel.

BERTAUD

Ah ! je le savais bien. (À France.) Embrasse-moi, mon enfant, et laisse-nous.

FRANCE

Que je vous laisse ? Et pourquoi, mon père ?

BERTAUD

Mais parce que j'ai à parler d'affaires avec monsieur. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'un gouverneur militaire et un préfet confèrent ensemble sur les choses du gouvernement ? Va, ma fille, va !

FRANCE

Je me retire, mon père, puisque vous le voulez. (Bas, au préfet.) Permettez-moi de rester, je suis trop inquiète.

(Après un signe d'assentiment du préfet, France va à la porte, l'ouvre, la referme, mais reste en scène.)

BERTAUD

J'allais vous faire prier de passer chez moi, monsieur le préfet.

LE PRÉFET

Moi, monsieur ?

BERTAUD

Oui ; j'abuse de mon infirmité, n'est-ce pas ?... Eh ! je voudrais bien pouvoir aller chez vous, moi... Mais revenons à ce que j'avais à vous dire. Comment ! Sa Majesté l'empereur va visiter notre département, et je n'en sais rien ! l'empereur doit venir à Grenoble, et je n'en suis pas prévenu !

LE PRÉFET

L'empereur ?

FRANCE, à part

Mon Dieu !

BERTAUD

Oui, c'était une surprise que l'on voulait me faire. Oh ! j'ai de mauvais yeux, mais j'ai de bonnes oreilles ; je ne vois pas, mais j'entends.

LE PRÉFET

Vous entendez ?

FRANCE, à part

Qu'a-t-il entendu ?

BERTAUD

Hier, Victor causait avec sa sœur et ne voyait pas.

LE PRÉFET

Pardon, colonel ; mais ce que disait M. Victor à sa sœur était peut-être un secret, et je n'ai pas le droit, moi, étranger...

BERTAUD

C'était un secret, mais un secret que nous devons savoir l'un et l'autre, vous comme officier civil, moi comme commandant militaire. Eh bien, Victor disait à sa sœur que le printemps ne se passerait pas sans que l'empereur fût ici... ici, à Grenoble.

FRANCE

Mon père !

BERTAUD

Ah ! tu es là, toi ? On me désobéit donc sous prétexte que je n'y vois pas ? Vas-tu me dire que j'ai mal entendu ?

FRANCE

Oui, oui, vous avez mal entendu, mon père ; car ce que disait Victor, ce n'était qu'une probabilité, moins qu'une probabilité, une supposition ; mon frère supposait...

BERTAUD

Il ne supposait pas, mademoiselle, il disait : « J'ai vu l'empereur, et l'empereur m'a dit... »

FRANCE

Mon père ! oh ! silence ! au nom du ciel !... Monsieur le préfet !

LE PRÉFET

Je le disais bien, mademoiselle, que c'était un secret, un secret très-grave, et qui, par conséquent, doit rester dans la famille. Quant à moi qui l'ai surpris sans vouloir le surprendre, je vous déclare, mademoiselle, que c'est comme si je ne le connaissais pas... Au revoir, mademoiselle. Adieu, colonel.

Scène IV
Bertaud, France.

France court à une table et écrit.

BERTAUD

Eh bien, qu'a-t-il donc, notre préfet ?... Ah ! oui, je comprends : il ne savait pas non plus cette résolution de l'empereur de traverser le Dauphiné à son retour de la campagne, et je lui ai lâché ça comme un coup de pistolet à bout portant... Eh bien, où es-tu donc, France ? Tu écris, je crois ; à qui ?

FRANCE

Non, mon père, je n'écris pas.

BERTAUD

J'entends crier la plume sur le papier.

FRANCE

Vous vous êtes trompé, mon père.

BERTAUD

C'est possible ; mais je ne me trompe pas quand je crois m'apercevoir qu'il se passe ici quelque chose d'étrange ; ta voix est émue ; tiens, ta main tremble.

FRANCE

Oui, je songe à quel point va être désespéré Victor ; il voulait vous cacher cette nouvelle du passage de l'empereur à Grenoble. C'était un secret que l'empereur l'avait prié de garder.

BERTAUD

Et pense-t-il que je garderai ce secret moins bien que toi ? pense-t-il que son père est moins discret que sa sœur ?

FRANCE

Mon père, vous avez dit cette nouvelle au préfet. Eh bien, eh bien, ce secret n'en est plus un.

BERTAUD

Ah ! s'il en est ainsi, tu as raison, ma fille, oui, et c'est moi qui ai tort... Pourquoi aussi ne pas me dire cela, à moi ? Doute-t-on de mon dévouement pour l'empereur ?

FRANCE

Oh ! non, non, mon père ; on sait, au contraire, que vous êtes prêt à mourir pour lui ; on sait... Oh ! sans cela... sans cela...

BERTAUD

Allons, allons, il paraît que j'ai commis une grosse balourdise.

Scène V

Les mêmes, Victor.

VICTOR

France !

BERTAUD

Hein ?

VICTOR

Rien, mon père ; c'est moi, moi qui rentre et qui voulais dire un mot à France.

BERTAUD

Un mot à France ? et à quel propos ?

VICTOR

J'ai deux ou trois amis à dîner, mon père, et je désirais que France nous fît servir dans ce salon, si vous le permettez.

BERTAUD

Prends ce salon, prends la salle à manger, prends la maison tout entière ; mais, pour Dieu ! ne me fais plus gronder par ta sœur. Je vous laisse faire vos préparatifs. Adieu, mes enfants.

FRANCE

Au revoir, père.

FORTUNÉ

Me voilà, colonel ; par file à gauche, en avant, marche !

Scène VI

Victor, France.

FRANCE

Tu as lu ?

VICTOR

Oui.

FRANCE

Eh bien, pas une minute à perdre !

VICTOR

Pour quoi faire ?

FRANCE

Pour partir, pour quitter la France.

VICTOR

Je ne le puis sans avoir revu nos amis.

FRANCE

Mais tu te perds si tu restes !

VICTOR

Je les perds si je pars : j'ai rendez-vous avec eux dans dix minutes, je les préviens, et nous fuyons ensemble ; mais seul, non, ce serait une lâcheté, une trahison !

FRANCE

Voyons, par où doivent-ils entrer ?

VICTOR

Mais, comme d'habitude, par la porte du jardin.

FRANCE

Eh bien, si j'allais les y attendre ? si je leur disais... ?

VICTOR

Non, pas toi, mais Fortuné. Toi, ta place est près de mon père ; au risque de notre vie, il faut qu'il ignore tout ; monte chez lui, monte ! et envoie-moi Fortuné.

Scène VII

Les mêmes, Fortuné.

FORTUNÉ

Présent !

VICTOR

Fortuné, j'attends ces messieurs, les mêmes qui sont venus la dernière fois.

FORTUNÉ

Suffit, on les connaît.

VICTOR

Va te placer en sentinelle à la porte du jardin, et, au fur et à mesure qu'ils arriveront, tu leur diras ces mots : « Tout est découvert, fuyez ! »

FORTUNÉ

Compris, on y va.

(Il sort.)

VICTOR, à sa sœur

Tu es encore là ?

FRANCE

As-tu besoin de moi, frère ?

VICTOR

Non, j'ai tout ce qu'il me faut ; va près de mon père, va !

FRANCE

Victor !

VICTOR

France ! pauvre France ! Oh ! nous aurons des jours meilleurs.

FRANCE

Écoute, il me semble qu'on frappe à la porte...

VICTOR

À laquelle ?

FRANCE

À celle de la rue.

VICTOR

Va près de mon père, te dis-je ! c'est l'important ; va !

(Il la pousse en dehors.)

Scène VIII

Victor, seul.

Voyons, rien ne me manque ? Non : de l'argent, j'en ai ; des armes, en voilà ; mon passe-port, un manteau... Mais non, France ne se trompait pas, on frappe à la porte de la rue. Pas un instant à perdre !

(Il s'élançe pour sortir par la porte du fond et rencontre sur la porte le général Michel.)

Scène IX

Victor, le général Michel, puis l'aide de camp,
puis le colonel, puis les autres conspirateurs.

VICTOR

Vous, général ! Fortuné ne vous a-t-il pas prévenu ?

LE GÉNÉRAL MICHEL

Si fait ; mais j'ai voulu savoir à quel point nous étions compromis.

VICTOR

On sait mon voyage à l'île d'Elbe, voilà tout ; mais de vous et de nos amis, il n'en est pas question.

LE GÉNÉRAL MICHEL

N'importe, nous sommes tous solidaires.

VICTOR

Si vous m'en croyez, général, partons, partons ; on frappe à la porte de la rue, et je crains que ce ne soit la force armée.

LE GÉNÉRAL MICHEL

Partons, partons !

L'AIDE DE CAMP

Il est trop tard.

VICTOR

Mais qu'a donc fait Fortuné ?

L'AIDE DE CAMP

Ce n'est pas sa faute, il nous a prévenus ; mais les deux bouts de la ruelle étaient gardés.

LE GÉNÉRAL MICHEL

Défendons-nous, morbleu ! nous sommes six bien armés.

FORTUNÉ

Pardon, mon général, mais nous sommes sept ; du moins, c'est ma façon de penser.

Scène X

Les mêmes, le préfet, suivi de gendarmes, qui restent au fond.

LE PRÉFET

Monsieur Victor Bertaud, au nom du roi, je vous arrête.

VICTOR

Pardon, monsieur, mais aurez-vous la bonté de me donner quelques explications ?

LE PRÉFET

Je ne vous en dois pas, monsieur ; mais néanmoins je vous les donnerai. En rentrant chez moi tout à l'heure, j'ai trouvé, venant de Paris, l'ordre de vous arrêter comme conspirateur.

VICTOR

Vous entendez, messieurs.

(Il veut s'avancer vers le préfet.)

LE GÉNÉRAL MICHEL, l'arrêtant par le bras

Halte !... Monsieur le préfet, je vais vous donner un bon conseil ; c'est, une autre fois, quand vous vous chargerez de pareille mission, de prendre une force suffisante. Le pistolet au poing, messieurs, et passons !

LE PRÉFET

De la rébellion aux ordres du gouvernement ?... Gendarmes, faites votre devoir.

LE GÉNÉRAL MICHEL

Un pas, gendarmes, et vous êtes morts !

LE PRÉFET, faisant un geste

Gendarmes, ne tirez que si je tombe. (Il va droit à Victor et le touche à l'épaule.) Monsieur, vous êtes mon prisonnier.

LE COLONEL, le prenant au collet

Monsieur, c'est vous qui êtes le nôtre.

(Tumulte, bruit de sabres qu'on tire du fourreau et de pistolets qu'on arme.)

Scène XI

Les mêmes, France, entrant précipitamment.

FRANCE

Mon père ! mon père ! il a entendu du bruit, j'ai voulu en vain le retenir, il descend, le voilà !... Silence ! au nom du ciel ! ou vous le tueriez.

Scène XII

Les mêmes, Bertaud.

BERTAUD

Qu'est-ce à dire, Victor ? tu me parlais de réunion de camarades, et, au bruit qui se fait ici, on dirait une querelle, une lutte, un combat.

FRANCE

Non, non, mon père, tranquillisez-vous, il n'y a ici que des amis.

VICTOR, bas, au préfet

Vous n'avez d'ordre que pour moi seul, monsieur ?

LE PRÉFET

Pour vous seul.

VICTOR

Alors, mes amis sont libres ?

LE PRÉFET

Ils le sont.

VICTOR

Vous avez ma parole, monsieur, je suis votre prisonnier ; mais silence.

LE GÉNÉRAL MICHEL

Victor !

VICTOR, le doigt sur les lèvres

Silence !

BERTAUD, reconnaissant la voix

Ah ! c'est vous, général Michel ?

VICTOR

Eh ! oui, mon père ; vous voyez donc bien que vous vous trompiez.

BERTAUD

Comment ! vous êtes chez moi, général, et je ne suis pas averti ?

VICTOR

Ces messieurs ne font que passer à Grenoble, mon père, et, comme vous descendiez, ils prenaient congé de moi, en me chargeant de toutes leurs amitiés pour vous. Messieurs...

(Il fait signe à ses amis de se retirer.)

BERTAUD

Adieu, colonel.

LES AUTRES

Adieu.

BERTAUD

Adieu.

(Pendant tout ce temps, Victor fait des signes impératifs à ses amis, en leur montrant son père. Le préfet, de son côté, fait signe aux gendarmes de laisser passer.)

Scène XIII

Les mêmes, hors les conspirateurs.

FRANCE

Et maintenant, mon père, par grâce, remontez chez vous.

BERTAUD, inquiet

Mais Victor ! où est Victor ?

VICTOR

Me voilà, mon père. (Il demande par signes au préfet de le laisser accompagner son père ; d'un signe de tête, le préfet y consent.) Je vous accompagne, soyez tranquille.

(Il sort, tenant son père d'un côté, tandis que France le tient de l'autre. Le préfet et les gendarmes les suivent des yeux. Silence ; puis, au bout d'un instant, Victor rentre vivement.)

VICTOR

Merci, monsieur le préfet ; et maintenant, je suis à votre discrétion.

LE PRÉFET

Suivez-moi, monsieur.

Scène XIV

Fortuné, seul.

Je lui avais cependant bien recommandé de ne pas se laisser prendre !

ONZIÈME TABLEAU

Une chambre dans une caserne, à Porto-Ferraio.

Scène première

Lorrain, un grognard, raccommode ses souliers ; puis un autre.

LORRAIN, tirant une raie noire sur un immense calendrier qui tient tout le fond du mur
Enfoncé, le 26 février !

LE GROGNARD

Veux-tu dire pourquoi tu nous détériorés comme ça notre calendrier impérial, toi ?

LORRAIN

C'est pour ne pas me tromper sur les dates. En faisant tous les jours une barre, je me tiens au courant. D'ailleurs, j'ai fait un pari avec le tambour-major.

LE GROGNARD

Lequel ?

LORRAIN

J'ai parié une demi-livre de caporal, la blague avec, que nous ne moisirions pas un an ici.

LE GROGNARD

C'est donc ça que ce grand flegmatique de tambour-major

s'adonne à la culture du tabac ; il a peur de perdre.

LORRAIN

Ça n'empêche pas que, si quelqu'un veut être de moitié avec moi dans mon pari, je lui donne ma demi-livre de caporal pour une livre. Ah ! c'est une affaire, ça.

DEUXIÈME GROGNARD

Que fais-tu donc là, toi ?

PREMIER GROGNARD

Je mets une oreille à mon soulier. C'est une distribution de Leipzig : on a marché depuis ce temps-là, et en arrière... ça use beaucoup. (Il lève le pan de la redingote de son voisin.) Tu devrais bien mettre un becquet à ta culotte, toi.

DEUXIÈME GROGNARD

J'y ai bien pensé, mais quand on n'en a qu'une !

PREMIER GROGNARD

Oui, ça te gêne de l'ôter, je comprends ; mais qu'y a-t-il sur cette chaise ?

DEUXIÈME GROGNARD

Il y a le tablier du sapeur, et comme il est en train de faire la cuisine avec Catherine, il a peur de le tacher... Tiens, une idée !... voilà mon affaire... Je reviens.

PREMIER GROGNARD

Allons donc ! a-t-il la tête dure !

Scène II

Les mêmes, Catherine, suivie d'un sapeur et d'un tambour, apportant la soupe dans un grand chaudron.

CATHERINE

Alerte, vous autres !... La soupe !

LE SAPEUR, avec une grande gamelle

Voilà le potage. Pâtes d'Italie, rien que ça ! nourris comme des sénateurs, quoi !

(Il emplît les gamelles en finissant par la sienne.)

CATHERINE, au sapeur

Pourquoi donc remplis-tu celle-ci jusqu'au bord ?

LE SAPEUR

Parce que c'est la mienne.

CATHERINE

Tu ne refuses rien à ton estomac, peste !

LE SAPEUR

Que voulez-vous ! je ne suis pas égoïste, moi.

CATHERINE

Bon ! maintenant, le rappel. (On bat le rappel sur le chaudron avec deux cuillers.) Ramplanplan ! ramplanplan ! ramplanplan !

Scène III

Les mêmes, toute la chambrée.

TOUS

Présents, madame veuve Leroux !

CATHERINE

Vous savez bien que je ne veux pas qu'on m'appelle veuve Leroux ; ça lui porterait malheur, à ce garçon, si par hasard il n'était pas mort. Eh bien, toi, Lorrain ?

LORRAIN

Moi, je n'ai pas faim.

CATHERINE

Ah ! si tu boudes le potage, décidément, c'est que tu es bien malade.

LORRAIN

Sans comparaison, voyez-vous, la France, c'était ma maîtresse... comme Jean Leroux, il était votre amant. Eh bien, vous regrettez toujours Jean Leroux. Moi, je regrette toujours la France... Et puis, et puis...

CATHERINE

Et puis tu es mécontent de l'empereur, voilà la vérité.

LORRAIN

C'est-à-dire qu'il se conduit de pire en pire !

CATHERINE

Tiens, moi, Lorrain, à ta place, parole d'honneur, je n'irais pas par quatre chemins : un beau matin, je lui dirais son fait.

LORRAIN

C'est ce qui lui pend à l'oreille... Il s'acoquine à son île d'El-be, il s'entête à me faire perdre mon pari. C'est puéril de sa part.

CATHERINE, au sapeur,
qui cherche son tablier

Eh bien, quoi ? que cherchez-vous donc, sapeur, mon ami ?

LE SAPEUR

Je cherche mon tablier.

LORRAIN

Ton tablier, regarde ! le voilà qui vient.

LE SAPEUR, au deuxième grognard

Eh bien, dis donc ! dis donc !

DEUXIÈME GROGNARD

Ne touche pas, je suis en train de réparer... une brèche. La soupe mangée, on te rendra ton tablier sain et sauf.

CATHERINE

Décidément, Lorrain, vous pratiquez vigile et jeûne... Allons ! allons ! venez donc.

LORRAIN

C'est bien pour t'être agréable, Catherine.

(Il prend une gamelle et mange très-vite.)

CATHERINE

Allons ! il me semble que vous n'allez pas mal sur la pâte d'Italie, pour un homme qui n'avait pas faim ?

LORRAIN

J'étouffe la douleur.

(Il emplit sa bouche.)

CATHERINE

Sais-tu pourquoi tu es mélancolique, Lorrain ?

LORRAIN

Non, je ne le sais pas.

CATHERINE

Eh bien, c'est qu'au lieu de travailler comme les uns aux fortifications, comme les autres aux mines, tu te promènes du matin au soir, les bras croisés, rêvant au temps qui est passé et qui ne

peut plus revenir.

LORRAIN

Eh bien, oui, je me promène les bras croisés du matin au soir ; eh bien, oui, je rêve du matin au soir. C'est que, vois-tu, je pense aux Pyramides, à Marengo, à Austerlitz, à tout le bataclan... Allons ! n'allez-vous pas me faire accroire tout cela, vous autres ! Prenez garde, quand vous me direz oui, je vous dirai non. Est-ce que c'est une patrie, je vous le demande, que ce bout d'île où nous sommes entassés comme des huîtres sur un rocher ? Eh ! non, nous sommes de pauvres naufragés, pas autre chose. Nous attendons de minute en minute un vaisseau qui nous ramène dans notre pays. Et, en attendant, nous tendons les mains à la France en lui criant : « Nous sommes ici, nous desséchons, nous mourons, nous nous mangeons l'âme. Ce n'est pas notre faute, va, la mère à tous, si nous ne revenons pas. C'est l'autre qui ne veut pas dire : « Marche ! » Ah ! voilà ce qui fait que je pense, ce qui fait que je rêve, ce qui fait...

(Pendant ce temps, l'empereur a paru, suivi de son État-major. Il s'approche tout doucement de Lorrain et lui prend la moustache.)

Scène IV

Les mêmes, l'empereur.

L'EMPEREUR

Ce qui fait que tu t'ennuies ?

LORRAIN

Fastidieusement, sire !

TOUS, se levant

L'empereur !

(À la vue de l'empereur, l'homme à la culotte se dérobe ; le sapeur le suit pour rattraper son tablier.)

L'EMPEREUR

Eh bien, que faudrait-il faire, voyons, pour te distraire ?

LORRAIN

Je vous le dirais bien, mais vous ne m'écouteriez pas.

L'EMPEREUR

N'importe, dis toujours.

LORRAIN

Vous le voulez absolument ?

L'EMPEREUR

Je le veux.

LORRAIN

Eh bien, si j'étais l'empereur seulement pendant cinq minutes, je ferais battre le rappel, que toute l'île en tremblerait.

(L'empereur fait un signe. Un aide de camp transmet ce signe, vingt tambours partent à la fois, battant le rappel.)

LORRAIN

Hein ?... Qu'est-ce que c'est que ça ?

L'EMPEREUR

Tu vois bien que tu n'as qu'à ordonner. Continue.

LORRAIN

Ah ! il n'y a que cela à faire ? Eh bien, je dirais : « À vos rangs, grenadiers ! portez armes ! »

(L'empereur fait un signe ; on entend derrière le théâtre : « À vos rangs, grenadiers !... portez armes !... » Plus loin : « Portez armes !... »)

L'EMPEREUR

Continue.

LORRAIN

Alors, je dirais bonsoir à la cocarde de l'île d'Elbe, et en avant la cocarde tricolore, c'est la cocarde française.

(L'empereur fait un signe ; un officier de sa suite vide sur la table un schako plein de cocardes tricolores.)

LORRAIN

Cré coquin ! ça y est.

L'EMPEREUR

Continue.

LORRAIN

Puis je dirais à ma musique : « Enfants, un de ces beaux airs d'autrefois, qui nous conduisaient, en huit jours, de Paris à Berlin. »

(Sur un signe de l'empereur, une musique militaire exécute l'air *Veillons au salut de l'Empire*.)

L'EMPEREUR

Enfin ?...

LORRAIN

Enfin, de cette voix qui nous faisait passer à travers le feu, à travers la neige, je crierais : « En France, soldats ! en France !... »

L'EMPEREUR

Eh bien, oui, mes amis, en France !... en France !...

LORRAIN

Comment, mon empereur, c'est possible ?

L'EMPEREUR

Si possible, qu'on n'attend plus que toi et tes camarades. Vous êtes en retard.

TOUS

Aux armes !

(On jette les tabliers, les vestes de travail. En un instant tout est transformé ; la musique militaire continue.)

L'EMPEREUR

Eh bien, oui, mes enfants, moi aussi, j'étais comme vous ; moi aussi, je regardais la France ; moi aussi, j'attendais. L'heure est venue... Soldats, je compte comme toujours sur votre courage et votre dévouement. Le brick et les embarcations vous attendent ; êtes-vous prêts ?

TOUS

Oui, oui.

L'EMPEREUR

Eh bien, qui m'aime me suive !

TOUS

Vive l'empereur !

LORRAIN

Dis donc, Catherine, pour la première fois que j'ai fait l'empereur, j'espère que je ne m'en suis pas mal tiré ?

CATHERINE

Oh ! mon pauvre Jean Leroux, si tu étais là !...

L'EMPEREUR

En France !... en France !...

ACTE CINQUIÈME

DOUZIÈME TABLEAU

La route de Lamure à Vizille. Des paysans amènent un pauvre diable vêtu d'habits déchirés, et qui semble écrasé de fatigue.

Scène première

Bastien, Jean Leroux, paysans et paysannes.

BASTIEN, à Jean Leroux

Appuyez-vous sur moi. Voyons, vous autres, donnez-lui donc une chaise. Eh bien, voyons, qu'avez-vous, mon ami ?

JEAN LEROUX

J'ai que j'ai marché une partie de la nuit, et que je n'en puis plus.

BASTIEN

D'où venez-vous donc ? de Lyon ?

JEAN LEROUX

Je viens du fond de la Russie.

UNE VIEILLE FEMME

Du fond de la Russie ? Pauvre cher homme ! Entendez-vous, Mathieu ? il vient du fond de la Russie !

BASTIEN

Vous étiez donc prisonnier ?

JEAN LEROUX

Oui, blessé à Leipzig, j'ai été laissé pour mort sur le champ de bataille, et conduit avec les autres prisonniers du côté de Kiev ; puis la paix est venue, puis on nous a dit que nous étions libres, et que nous pouvions retourner en France ; nous nous sommes mis en route, à deux ou trois cents de notre troupe, et nous sommes arrivés à dix. La fatigue et la misère avaient pris les autres.

BASTIEN

Vous êtes donc du Midi, que vous vous en revenez par ici ?

JEAN LEROUX

Non, je suis de Saint-Dizier.

BASTIEN

On n'a donc pas voulu de vous dans votre pays, que vous voilà ?

JEAN LEROUX

Ça n'est pas ça ; mais, dans mon pays, il y avait une jeune fille nommée Catherine ; nous nous aimions, et, ma foi, quand je suis parti, elle était mère ; je lui ai dit : « Sois tranquille, Catherine, après la campagne, la noce ! » Mais, après la campagne, bonsoir, j'étais prisonnier. Aussi, mon premier soin, en arrivant, a été de m'occuper d'elle, de demander de ses nouvelles ; j'ai appris alors qu'elle s'était faite vivandière, qu'elle était partie avec son frère, qu'elle avait suivi l'empereur à l'île d'Elbe. Alors, je me suis reposé vingt-quatre heures en route, et me voilà. Je viens dire à ma fiancée : « Veux-tu de moi comme mari, Catherine ? »

LA VIEILLE

Eh bien, à la bonne heure, voilà un brave garçon !

BASTIEN

Hein ! grand'mère, qu'est-ce que vous en dites ? ça se pratiquait-il comme ça du temps de Fontenoy ?

LA VIEILLE

Allons, allons, mes enfants, ne dites pas de mal du temps passé, il y a eu de braves gens à toutes les époques. Alors, mon ami, vous allez bien boire, bien manger et bien dormir, n'est-ce pas ?

JEAN LEROUX

Je vais bien boire, bien manger, et me remettre en route.

BASTIEN

Vous êtes donc bien pressé ?

JEAN LEROUX

Tiens, quand il y a trois ans qu'on n'a vu sa maîtresse et deux ans qu'on n'a vu son empereur !

BASTIEN

Vous allez donc le voir, l'empereur ?

JEAN LEROUX

Je l'espère bien, à moins qu'on ne me crève les yeux.

BASTIEN

Eh bien, vous lui direz bonjour de la part de Bastien, de la ferme des Grenaux, oussqu'il a couché le soir de la bataille de Montmirail... Il y était mal couché tout de même, mais il y a bien dormi. En v'la un qui n'a pas peur des revenants ! Et puis vous l'y direz encore, comme la ferme a été brûlée le soir de la petite affaire, que je suis venu m'établir ici à Lamure, sur sa route ; c'est cause que, si y lui prenait l'idée de revenir...

UN PAYSAN

Chut donc, Bastien !

BASTIEN

Chut ! et pourquoi ça ? Est-ce qu'il y a des mouchards ici ? Eh bien, que, s'il lui prenait l'idée de revenir, il serait le bienvenu, quoi !

JEAN LEROUX

Je lui dirai, soyez tranquille. Allons, mes amis, merci.

LA VIEILLE

Eh bien, vous vous en allez ?

JEAN LEROUX

Que voulez-vous ! il faut se remettre en route... Allons, adieu, les enfants ! adieu, grand'mère ! (On entend le tambour.) Qu'est-ce que c'est que cela ? (Paraît une avant-garde de grenadiers.) Tiens, les grenadiers de la garde ! Je croyais qu'on leur avait changé leurs uniformes, à ces vieux braves.

BASTIEN

Eh bien oui, ils leur avaient changé.

Scène II

Les mêmes, les grenadiers.

LES GRENADIERS

Bonjour, les amis, bonjour !

BASTIEN

Regardez donc, ils ont la cocarde tricolore.

LORRAIN

Eh bien, oui, nous avons la cocarde tricolore. Est-ce que ce

n'est pas la cocarde nationale, cré nom ? Oui, nous avons le drapeau tricolore. Est-ce que ce n'est pas le drapeau de l'empereur ?

BASTIEN

De l'empereur !

LORRAIN

Oui, et comme nous sommes l'avant-garde de l'empereur, vive l'empereur !

JEAN LEROUX

L'empereur ! l'empereur !

BASTIEN

Mais il vient donc, l'empereur ?

LORRAIN

Il nous suit... Tenez, voilà d'abord le tambour-major, qui me doit toujours ma demi-once de caporal, et puis les tambours, et puis les lanciers polonais, et puis l'empereur, et puis les vieux de la vieille, et puis tout le tremblement !

JEAN LEROUX

Alors, mon ami, vous venez de l'île d'Elbe ?

LORRAIN

Droit comme un boulet de canon.

JEAN LEROUX

Connaissez-vous Catherine ?

LORRAIN

Catherine la vivandière ? Catherine Michelin, veuve Jean Leroux ? Un peu que je la connais.

JEAN LEROUX

Hein ?

LORRAIN

Oh ! pour le bon motif. C'est la Jeanne d'Arc des vivandières.

JEAN LEROUX

Où est-elle ?

LORRAIN

À cent pas d'ici.

JEAN LEROUX

Oh ! Catherine ! Catherine !

TOUS LES PAYSANS

L'empereur ! l'empereur !

Scène III

Les mêmes, l'empereur, état-major, soldats.

L'EMPEREUR

Oui, mes amis, l'empereur, l'empereur qui, sachant que vous le regrettez, vient avec une poignée de braves, parce qu'il compte sur vous. Vous êtes menacés des dîmes, des privilèges, des droits féodaux, de tous les abus dont nos succès vous avaient délivrés. Eh bien, je viens vous enlever toutes ces craintes, moi, le soldat de fortune, moi, l'empereur du peuple.

LES PAYSANS

C'est vrai, sire, c'est vrai ; vous venez comme l'ange du bon Dieu pour nous sauver. Vive l'empereur !

CATHERINE, reconnaissant Jean Leroux

Jean Leroux ! Jean Leroux ! je te revois.

JEAN LEROUX

Catherine !

L'EMPEREUR

Qu'y a-t-il ?

LORRAIN

Mon empereur, c'est Catherine qui a retrouvé son défunt.

L'EMPEREUR

C'est bien, c'est bien, laisse-la parler.

CATHERINE

Ah ! sire, c'est lui, c'est Jean Leroux, il n'était pas mort, il n'était que prisonnier, il revient de Kiev, de Moscou, je ne sais pas d'où ! Oh ! je suis folle de joie !

L'EMPEREUR

Et où allais-tu comme cela ?

JEAN LEROUX

J'allais vous rejoindre, mon empereur ; je ne savais pas vivre

sans vous, et un petit peu sans elle.

L'EMPEREUR

Allons, messieurs, voilà du renfort. Un habit à ce brave homme-là, et qu'il reprenne son rang dans ma garde. (À un officier ; il lui parle bas.) Vous entendez ?

L'OFFICIER

Oui, sire.

LA VIEILLE

Est-ce que mon empereur me ferait l'amitié de se rafraîchir ?

BASTIEN

Eh bien, grand'mère ?

LA VIEILLE

Eh bien, quoi ! si l'empereur a soif, il faut bien qu'il boive.

L'EMPEREUR

Eh bien, oui, grand'mère, j'ai soif, donnez-moi à boire.

LA VIEILLE

Là, vous voyez bien.

(Elle prépare à boire.)

L'OFFICIER, donnant un habit à Jean Leroux

Tenez, mon ami.

JEAN LEROUX

Merci. Oh ! mon brave homme, j'avais bien peur de ne jamais te revoir, va !

CATHERINE

Oh ! comme te voilà beau, Jean Leroux ! (Lui montrant une croix qui est à l'habit.) Eh bien, qu'est-ce que c'est que cela ?

JEAN LEROUX

Ah ! oui, qu'est-ce que c'est que ça ?

L'EMPEREUR

Eh bien, il ne te va pas, l'habit ?

JEAN LEROUX

Si fait, mon empereur ; mais c'est que...

L'EMPEREUR

Quoi ?

JEAN LEROUX

C'est que... Voyez donc... C'est le petit brimborion...

L'EMPEREUR

Eh bien, est-ce qu'elle te gêne, cette croix ?

JEAN LEROUX

Oh ! mon empereur, je donnerais ma vie...

L'EMPEREUR

Alors, garde-la, mon ami.

LA VIEILLE, présentant à l'empereur
un verre sur une assiette

Tenez, mon empereur.

L'EMPEREUR, buvant,
puis lui rendant le verre

Merci, grand'mère.

LA VIEILLE

Personne ne boira plus dans ce verre-là, mon empereur, et il restera dans la famille jusqu'à la centième génération.

L'EMPEREUR

Bonnes gens, va !

UN AIDE DE CAMP, arrivant au galop

Sire ! sire !

L'EMPEREUR

Qu'y a-t-il ?

L'AIDE DE CAMP

Une colonne de troupes venant de Vizille barre le chemin et s'oppose à notre passage.

L'EMPEREUR

De quels régiments se compose-t-elle ?

L'AIDE DE CAMP

Sire, du 5^e de ligne.

L'EMPEREUR

Le 5^e de ligne ? C'est un vieil ami d'Italie. Allez voir cela, Cambronne, et dites-leur que c'est moi, moi, l'empereur.

CAMBRONNE

Sire, je n'aurai pas cette peine, car les voilà !

L'EMPEREUR

Et au pas de charge, encore.

TOUS

Aux armes ! aux armes !

L'EMPEREUR

À vos rangs ! C'est bien, désarmez les fusils et renversez les canons.

LES OFFICIERS

Sire ! sire !

L'EMPEREUR

Laissez-moi faire, messieurs, cela me regarde. Soldats !

LE COMMANDANT DU 5^E DE LIGNE

Soldats, n'écoutez pas cet homme, qui nous apporte la guerre civile. (L'empereur s'avance.) Soldats ! feu, feu !...

L'EMPEREUR, ouvrant son uniforme

Soldats du 5^e de ligne, s'il en est un seul parmi vous qui veut le tuer son général, son empereur, il le peut, me voilà !

TOUS LES SOLDATS, jetant leurs fusils

Vive l'empereur ! vive l'empereur !

L'EMPEREUR

Venez, mes enfants, venez ! Ah ! vous êtes de dignes, de nobles Français ; venez, venez... Des cocardes tricolores pour ces braves gens-là.

LES SOLDATS, enfonçant une caisse de tambour

Eh ! nous en avons, sire.

L'EMPEREUR

Allons, c'est bien. Soldats du 5^e de ligne, je suis content de vous ; vous aussi, vous êtes mes enfants.

(Il leur donne un drapeau tricolore.)

UN VIEUX SOLDAT,

tirant un aigle de son sac

Voilà le coucou !... Eh bien, si vous êtes content de nous, si nous sommes vos enfants, laissez-nous faire votre avant-garde.

L'EMPEREUR

Accordé !

TOUS

Bravo ! bravo ! vive l'empereur !

L'EMPEREUR

En marche, mes amis, en marche ! Adieu, grand'mère.

LA VIEILLE

Adieu, mon empereur. (Aux paysans.) Eh bien, vous ne lui dites pas adieu, vous autres ?

BASTIEN, aux paysans

Inutile, nous allons avec lui.

(Les tambours battent, on se met en marche.)

TREIZIÈME TABLEAU

La chambre du colonel Bertaud.

Scène première

Bertaud, France.

BERTAUD

Tu as beau dire, ma chère France, il se passait, l'autre soir, quelque chose d'étrange ici. J'ai entendu du bruit, des menaces, quelque chose comme un cliquetis d'armes ; pourquoi m'as-tu quitté précipitamment pour me précéder au lieu de me conduire ? Comment se faisait-il que le général Michel, un de mes vieux amis, le colonel Gérard, mon compagnon d'armes, fussent ici, chez moi, sans que j'en eusse été prévenu ?

FRANCE

Mais, mon père, Victor vous l'a dit : ils ne faisaient que passer, ils allaient s'embarquer à Toulon pour rejoindre l'armée d'Italie, où Victor espère les rejoindre un jour ou l'autre.

BERTAUD

Mais, lui-même, Victor, où est-il ? Comment, depuis cette soirée-la, ne l'ai-je point revu ?

FRANCE

Mon père, je vous l'ai dit, parce qu'il est allé lui-même à Paris solliciter au ministère de la guerre sa mise en activité.

BERTAUD

Écoute, France, on me trompe ici.

FRANCE

Mon père !

BERTAUD

Depuis huit jours, tu souffres ou tu crains.

FRANCE

Moi ?

BERTAUD

Toi... Ta voix n'est plus la même, ta main est froide et tremblante, tu tressailles tout à coup, comme quelqu'un qui, d'un moment à l'autre, s'attend à une mauvaise nouvelle. Voyons, France, dis-moi tout ; tiens, tiens, dans ce moment-ci, ta respiration, je sens que tu es prête à pleurer.

FRANCE

Mon père !... (À part.) Mon Dieu, mon Dieu ! que dire ? que faire ?

Scène II

Les mêmes, Fortuné.

FORTUNÉ

Pardon, excuse, si je vous dérange, mon colonel, mais c'est M. Victor.

BERTAUD et FRANCE

Victor !

FORTUNÉ

Oui, il arrive de Paris, il a obtenu ce qu'il désirait, à ce qu'il a dit, et il voudrait vous dire adieu avant... avant que de partir.

BERTAUD

Et où est-il ?

FORTUNÉ

Il monte l'escalier... Venez, venez, monsieur Victor ! le colonel vous attend.

FRANCE, bas

Fortuné...

FORTUNÉ, de même

Condamné, mademoiselle, condamné ! seulement, il a eu la permission... Oh ! tenez, j'étouffe.

BERTAUD, les bras étendus du côté de la porte
Victor ! Victor ! où es-tu donc ?

Scène III

Les mêmes, Victor, escorté d'une douzaine de soldats qui s'arrêtent dans l'antichambre.

La porte reste ouverte de manière qu'on voit les soldats tout le temps que dure la scène.

VICTOR, après avoir fait signe aux soldats
Me voilà, mon père, me voilà !

BERTAUD

Oh ! que cela me fait de bien de te retrouver, mon pauvre Victor ! de te sentir là près de moi, de te serrer dans mes bras !

VICTOR

Mon père !

FRANCE, à part

Oh ! oh ! mon Dieu !

FORTUNÉ, de même

Sacré nom !

BERTAUD

Tu n'as point idée des étranges pensées qui me passaient par l'esprit ; c'était une sombre et vague inquiétude que rien ne pouvait combattre. Ta sœur avait beau me dire que tu étais à Paris, que tu y étais allé pour solliciter de l'activité, il me semblait qu'une voix intérieure démentait cette voix consolatrice et me disait : « Ne l'écoute pas, ne l'écoute pas... Pour la première fois, elle ment. » (Se retournant vers France.) Excuse-moi, France ; j'aurais dû savoir que les anges ne mentent pas.

FRANCE

Mon père !

BERTAUD

Et tu disais donc, Victor ?

VICTOR

Eh bien, je disais, mon père, que tous mes vœux sont exaucés. Vous vous étonniez quelquefois qu'à mon âge, ayant devant les yeux l'exemple de votre carrière militaire, si pure, si glorieuse, je demeurasse près de vous, oisif, inutile ; eh bien, mon père, il n'en sera pas ainsi désormais ; l'empereur m'appelle à lui, la grande armée est campée autour d'Alexandrie, et je vais l'y rejoindre.

BERTAUD

Va, mon enfant ; c'est un beau pays que l'Italie ; à chaque pas, on marche sur un souvenir ; à chaque étape, on campe sur un champ de victoire... Et quand pars-tu ?

VICTOR

J'ai ordre de ne pas m'arrêter, mon père ; aussi, le temps de vous serrer sur mon cœur, le temps de vous dire adieu, voilà tout ce qui m'est accordé.

BERTAUD

Va, mon ami ! tu as de nobles et beaux exemples là-bas, et tu seras près d'un maître qui sait récompenser... Un jour, tu porteras sur ta poitrine une croix sur laquelle sont écrits deux mots sacrés : *Honneur* et *Patrie* ; qu'ils soient à toute heure, à tout instant le guide de tes pensées et de tes actions. Quant à être brave, je n'ai, je le sais heureusement, aucune recommandation à te faire sous ce rapport.

VICTOR

Merci, mon père.

BERTAUD

Attends !

VICTOR

Quoi, mon père ?

BERTAUD

Je veux te faire un cadeau.

VICTOR

Votre épée !

BERTAUD

Tu sais que c'est un cadeau que l'empereur m'a fait à la Moskova ; la lame de mon épée fut brisée par une balle, et il me donna celle-ci.

VICTOR

Mon père, une pareille arme est trop précieuse pour quitter jamais celui à qui elle a été donnée ; c'est un héritage de famille qui doit rester ici, près de vous, sur un autel, s'il y avait un autel dans cette maison ; moi, cette arme peut m'être volée, peut m'être prise si je suis fait prisonnier.

BERTAUD

Elle te rappellerait que tu ne dois pas te rendre.

VICTOR

Eh bien, je me ferais tuer, oui, sans doute ; mais, moi mort, elle appartiendrait au premier venu qui me l'arracherait des mains ; non, mon père, non, gardez cette épée. Maintenant, voulez-vous permettre que je dise adieu à ma sœur ?

BERTAUD

France, tu entends ?

FRANCE, dans les bras de Victor

Oui, mon père, oui.

VICTOR, bas, à sa sœur

Tiens, France, voici des lettres datées de différentes villes d'Italie ; tu les liras successivement à mon père, afin qu'il ignore le plus longtemps possible... Enfin, une dernière lui annonce que je suis blessé, blessé mortellement. Il faut lui donner cette suprême joie de croire que son fils est mort sur le champ de bataille.

BERTAUD

Eh bien, où es-tu donc ?

VICTOR

Me voilà.

BERTAUD

Que disais-tu à France ? Elle pleure.

VICTOR

Je lui disais ce que je vais vous dire, à vous, mon père ; ce sont de terribles guerres que nos guerres, de sanglantes batailles que nos batailles ; peut-être cet adieu que je vous dis est-il un dernier adieu.

BERTAUD

Eh bien, qu'est-ce que ces idées-là ?

VICTOR

Oui, elles sont fausses, exagérées, je le sais ; mais faites comme si elles étaient vraies, mon père ; embrassez-moi comme si nous ne devions plus nous revoir, bénissez-moi comme si j'allais mourir.

BERTAUD

Voilà de sombres présages, mon enfant, et, s'ils venaient à la veille d'une bataille, ils m'effrayeraient ; mais, avec l'aide de Dieu, Victor, il n'en sera pas ainsi ; au contraire, je ne sais pourquoi je suis plein de joie et d'espérance, je te vois revenir capitaine, colonel, que sais-je, moi ! Viens, viens, mon enfant, viens que je t'embrasse, viens que je te bénisse !

VICTOR

Mon père !

BERTAUD

Eh bien, qu'y a-t-il ?

FORTUNÉ

Il y a, mon colonel, voyez ! il y a...

VICTOR

Tais-toi, Fortuné !

FORTUNÉ

« Tais-toi, Fortuné, tais-toi... » Eh bien, non, je ne veux pas me taire, moi ; je me révolte.

VICTOR

Fortuné !

FRANCE

Que va-t-il dire ?

FORTUNÉ

Je vous dis, moi, que c'est fâcher Dieu que de tromper ainsi son père, et que de lui dire au revoir quand il faut lui dire adieu.

VICTOR

Fortuné !

FORTUNÉ

Je vous dis que c'est un sacrifice que vous allez faire, je vous dis que vous ne le ferez pas.

VICTOR

Mon père ! mon père ! ne le croyez pas.

BERTAUD, écartant Victor de la main

Viens, Fortuné, viens, et parle, mon vieil ami ; je sais que tu n'as jamais menti ; j'écoute ; que dis-tu ?

FORTUNÉ

Je dis que nous sommes de vieux soldats, mon colonel, et que nous savons ce que c'est que la douleur.

BERTAUD

Oui ; eh bien ?

FORTUNÉ

Je dis que vous êtes père, je dis que, si je l'étais, il me semble que je ne pardonnerais pas à ceux qui permettraient que je quittasse mon enfant sans savoir où il va ; il me semble que je maudirais ceux qui me feraient accroire que mon enfant vit quand mon enfant serait mort.

FRANCE et VICTOR

Ah ! mon Dieu !

BERTAUD

Fortuné ! Fortuné ! que dis-tu ! Explique-toi.

FORTUNÉ

Oh ! l'explication est bien simple. L'empereur n'est plus sur le trône, l'empereur est prisonnier à l'île d'Elbe. M. Victor a conspiré pour l'empereur, il est condamné à mort, et il vient vous dire adieu, parce qu'on va le fusiller. Tenez, les soldats sont là.

VICTOR et FRANCE, éclatant en sanglots

Oh !

FORTUNÉ

Ma foi, tant pis ! la vérité avant tout. C'est ma façon de penser.

BERTAUD

Fortuné, ta main. Merci, mon ami ! Ô mes enfants ! c'est bien mal, de m'avoir trompé ainsi.

VICTOR

Mon père, n'en veuillez pas à ma sœur ; ma sœur est innocente, et l'idée vient de moi. C'est moi qui, redoutant votre désespoir, qui, sachant l'histoire de cette bague et du poison qu'elle renferme ; c'est moi qui, connaissant le serment que vous aviez fait à l'empereur ; c'est moi qui ai inventé et soutenu ce long mensonge, qu'il serait trop cruel à vous de me reprocher maintenant, maintenant que je vais mourir.

BERTAUD

Oui, et que c'est moi qui te tue... Car, je me le rappelle, c'est moi qui ai dit au préfet... Victor, mon enfant, pardonne à ton père. (Il le prend dans ses bras.) Ah ! mon fils ! mon Victor !

FORTUNÉ

Mon colonel !

BERTAUD

Oui, tu as raison, oui, nous sommes des hommes, et non des enfants ou des femmes. Aux femmes et aux enfants les plaintes et les larmes ; à nous le courage, à nous la force. Viens, mon enfant ! c'est un instant à passer, c'est un pas à franchir. Tu le franchiras, n'est-ce pas, mon fils, la tête haute ?

VICTOR

Oh ! oui, mon père.

BERTAUD

D'ailleurs, c'est la mort, mais la mort d'un soldat. Suppose qu'on te dise : « Allez mourir sur la brèche d'une redoute. » Tu irais, n'est-ce pas ?

VICTOR

Oh ! oui, mon père.

BERTAUD

Tu irais sans broncher, sans sourciller, sans faiblir, et tu recevrais la mort la tête haute et l'œil fier ?

VICTOR

Je la recevrai ainsi, soyez tranquille.

BERTAUD

Voyons...

(Il cherche le cœur de Victor.)

VICTOR

Tenez, là, mon père, vous voyez ; il bat comme d'habitude, et, s'il donne quelques pulsations de plus, il les donne, non pas à la crainte de mourir, mais à la douleur de vous quitter.

BERTAUD

Bien, mon enfant, je suis content de toi. (Bas.) D'ailleurs, sois tranquille, nous ne nous quitterons pas pour longtemps.

VICTOR

Mon père !

BERTAUD

Silence ! (Se tournant vers les soldats.) Sergent !

LE SERGENT

Me voilà, mon colonel.

BERTAUD

Vous êtes un vieux soldat.

LE SERGENT

Je date des Pyramides ; nous étions là ensemble, mon colonel.

BERTAUD

Mon brave, ta main ?

LE SERGENT

La voilà, mon colonel.

BERTAUD

S'il demande à ne pas avoir les yeux bandés ?...

LE SERGENT

Il ne les aura pas.

BERTAUD

S'il demande à commander le feu ?...

LE SERGENT

Il le commandera.

BERTAUD

Et tu recommanderas bien à tes hommes de viser là. (Il montre le cœur.) C'est un enfant, vois-tu, il ne faut pas le faire souffrir.

LE SERGENT

Soyez tranquille.

FORTUNÉ

Mordieu ! est-ce que je me serais trompé ? Il me semble que j'ai des remords.

BERTAUD

Victor...

VICTOR

Mon père ?

BERTAUD

Est-ce que tu as dit adieu à ta sœur ?

VICTOR

Oui, mon père.

BERTAUD

Eh bien, alors...

VICTOR

Oui, on attend, et il ne faut pas que je fasse attendre. Adieu ! adieu, mon père !

BERTAUD, le rappelant

Victor, encore un... le dernier... Va (il le pousse), va, mon fils... va !...

FRANCE

Ah ! mon père ! mon père !

(Victor sort avec les soldats.)

Scène IV

Les mêmes, hors Victor.

BERTAUD

Eh bien, quoi ? c'est un soldat qui va mourir, voilà tout. Et pour qui va-t-il mourir ? Pour l'empereur, c'est-à-dire pour le

bienfaiteur de sa famille, pour celui à qui j'avais juré de mourir moi-même s'il était renversé du trône ; le père a manqué à son serment, le fils s'acquitte ; c'est bien.

FRANCE

Mon père ! mon père !

BERTAUD

Eh bien, oui, embrasse-moi, ma fille... D'ailleurs, ne me restes-tu pas, toi ? crois-tu que tous les pères soient encore aussi heureux que moi ? Oh ! je n'ai pas à me plaindre, Dieu merci : Victor pouvait être fils unique, et alors, je restais seul. Mais tu es là, France ; tu ne me quitteras pas, toi, si ce n'est pour aller rejoindre Emmanuel ; car je comprends n'est-ce pas, Emmanuel est à l'île d'Elbe, exilé avec l'empereur ; et moi, égoïste, qui vous séparaï, deux enfants qui s'aiment, deux cœurs qui battent à l'unisson. Dame, il faut me pardonner, mon enfant, moi, je ne savais pas...

FRANCE

Oh ! mon père ! mon père !

BERTAUD

Là, maintenant, je voudrais être seul quelques instants ; tu comprends, j'ai besoin de me remettre. Tant que je t'ai là, vois-tu, je pense trop à ton frère. Ta voix me rappelle la sienne ; laisse-moi seul un instant, et toi aussi, Fortuné.

FORTUNÉ

Vous ne m'en voulez pas, colonel ?

BERTAUD

Non ! oh ! non ! tu sentais que c'était un crime de me tromper, toi.

FRANCE

Un crime !

BERTAUD

Eh bien, puisque ce n'était pas toi qui me trompais, puisque c'était ton frère... Voyons, France, vas-tu me désobéir ?

FRANCE

Oh !

BERTAUD

Écoute, tu prieras pendant ce temps-là, et, dans dix minutes, oui, tu m'enverras Fortuné... Va, va, emmène France, Fortuné.

FORTUNÉ

Venez, mademoiselle.

(Arrivée à la porte, France s'arrête.)

FRANCE, bas, à Fortuné

Malheureux ! tu ne vois pas qu'il veut rester seul pour se tuer !

FORTUNÉ

Oh ! alors, vous avez raison, mademoiselle ; ne le quittez pas, ne le quittez pas... Adieu, colonel ! nous nous en allons ; adieu !

(Fortuné sort, mais France se jette de côté.)

Scène V

Bertaud, France, immobile et retenant son haleine.

BERTAUD va à la porte et la ferme

Ah ! me voilà seul enfin ! J'ai promis à Victor, pauvre martyr, que nous ne serions pas séparés pour longtemps. J'accomplirai deux serments en tenant celui-là. Mais, avant de tout quitter, avant de rejoindre l'enfant dont je cause la mort, quelques mots à cette autre enfant que je laisse orpheline... Un adieu à France.

FRANCE, à part

Oh ! je le savais bien.

BERTAUD

Un dernier... Il doit y avoir sur cette table un crayon. (Tirant la bague de son doigt.) Oh ! sainte relique de cet autre martyr que l'on condamne à vivre, que je suis heureux maintenant de ne pas t'avoir quittée ! (Il baise la bague et la pose près de lui.) Écrivons. (Il prend un crayon et, à tâtons, écrit sur le papier.) « Adieu, France ! adieu, ma fille chérie ! pardonne à ton père de te quitter ; mais tu savais bien qu'il avait fait un serment, et que ce serment, rien ne l'empêcherait de l'accomplir lorsqu'il connaîtrait la vérité. Puisque tu n'as prolongé sa vie que par un pieux mensonge, écoute, France : Les derniers devoirs rendus à ton père, tu partiras avec

Fortuné, tu iras rejoindre Emmanuel à l'île d'Elbe. Tu diras à l'empereur : "Sire, me voici ; mon frère a été fusillé pour vous, mon père s'est empoisonné pour vous ; touchez-moi de votre main puissante et souveraine, afin qu'ils voient là-haut que j'ai retrouvé en vous plus que je n'avais perdu en eux." Adieu, France ! adieu, ma fille chérie, adieu ! » (Pendant ce temps, France s'est approchée doucement, a pris la bague, et a substitué à la bague le médaillon de sa mère que le colonel lui a donné ; le colonel, après avoir écrit le mot *Adieu !* cherche la bague de la main, ne la trouve pas, et à la place trouve le médaillon.) Le médaillon de France ! Comment a-t-elle oublié là ce médaillon ? Sans doute, c'est une permission du Seigneur pour que je me rappelle, au moment de mourir, cet ange que j'oubliais. Oui, oui, tout aveugle que je suis, je te vois là-haut. Tu me fais signe que tu m'attends ; me voilà ! me voilà ! (Il cherche de nouveau.) Mais où est donc cette bague ? Je l'avais posée là cependant ; elle sera tombée ; et moi qui ai dit à Fortuné de revenir dans dix minutes ; heureusement, j'ai mes pistolets sur la cheminée.

FRANCE, à part

Oh ! mon Dieu !

(Elle regarde autour d'elle, aperçoit le crucifix pendu à la tête du lit, elle le détache et le substitue aux pistolets. Le colonel s'approche à tâtons de la cheminée, et, à la place où étaient les pistolets, trouve le crucifix.)

BERTAUD

Qu'est-ce que cela ? Un crucifix ! Mon Dieu ! vous m'êtes témoin que je meurs sans avoir jamais douté de vous, quoique, à cette heure, mon Dieu ! vous me mettiez à une rude épreuve. (Il baise le crucifix et le repose sur la cheminée.) Mais où sont donc mes pistolets ? Fortuné les aura changés de place. Je les ai touchés ce matin encore cependant. N'importe ! il me reste mon épée, cette épée que je voulais donner à Victor, et qu'il refusait ; elle lui était bien inutile en effet, tandis qu'à moi, à moi, elle va me servir. (Il s'avance vers son épée ; mais là, France, ne trouvant rien à mettre à la place, se met elle-même devant la muraille, de sorte qu'elle se trouve

dans les bras de son père au moment où son père étend les bras pour prendre son épée.) France !

FRANCE

Mon père, mon père, pitié pour votre fille !

BERTAUD

Oh ! oh ! mon Dieu ! ayez pitié de moi ! (On entend des cris dans la rue. Tumulte, rumeurs.) Entends-tu, entends-tu ? C'est lui, lui qu'on va fusiller ! Oh ! Victor ! oh ! mon enfant ! mon enfant !

FORTUNÉ, en dehors

Colonel ! colonel ! Ouvrez ! ouvrez !

Scène VI

Les mêmes, Fortuné.

FRANCE

Qu'y a-t-il ?

FORTUNÉ

Joie ! miracle ! bonheur ! L'empereur débarque, l'empereur à Vizille, l'empereur !

BERTAUD

L'empereur débarque, dis-tu ? Tu es fou !

FORTUNÉ

Écoutez !

VOIX, dans la vue

L'empereur ! l'empereur ! Vive l'empereur !

BERTAUD

Mon Dieu ! mon Dieu ! s'il arrivait à temps !... Conduisez-moi au-devant de lui.

FRANCE

Mon frère ! mon frère !... (À Fortuné.) Ah ! tu le disais bien : joie et miracle !... Venez, mon père, venez !

BERTAUD

L'empereur ! l'empereur ! Ah ! viens, France ! viens, Fortuné !

(Ils sortent ensemble.)

QUATORZIÈME TABLEAU

La porte de Vizille, à Grenoble. La ville illuminée dans le lointain.

Scène première

L'officier qui a commandé le feu à Lamure ; soldats, peuple.
– Les soldats silencieux sous les armes, le peuple bruyant.

LE PEUPLE

L'empereur ! l'empereur ! l'empereur qui vient ! l'empereur qui arrive !

UN HOMME

On avait envoyé le 5^e de ligne contre lui, et il est passé avec lui.

L'OFFICIER

Eh bien, oui, c'est l'empereur ; mais, soyez tranquille, il n'entrera pas à Grenoble comme à Vizille ; Grenoble est une ville fortifiée, Grenoble a de bonnes murailles, des portes solides, une garnison fidèle.

LE PEUPLE

L'empereur ! ouvrez les portes à l'empereur ! les clefs des portes ! les clefs ! les clefs !

L'OFFICIER

Les clefs des portes ? Tenez. (Il les jette au fond d'un puits.)
Allez les chercher où elles sont, maintenant. (Rumeurs, murmures.)
Soldats, faites votre devoir !

(Les soldats chassent le peuple.)

Scène II

L'officier, un sergent, Victor et l'escorte qui l'accompagne.

LE SERGENT

Pardon, pardon, camarades, on est de service, et de triste service même. Laissez passer. (Il passe avec l'escorte et va à l'officier.)
Mon officier !

L'OFFICIER

Qu'y a-t-il ?

LE SERGENT

C'est le jeune homme qui a conspiré pour l'empereur, vous savez, le fils du colonel Bertaud... Faut-il le fusiller toujours ?

L'OFFICIER

Il est condamné ?

LE SERGENT

Oui.

L'OFFICIER

L'heure de l'exécution est-elle arrivée ?

LE SERGENT

Oui.

L'OFFICIER

Avez-vous reçu contre-ordre ?

LE SERGENT

Non.

L'OFFICIER

Eh bien, que justice se fasse.

LE SERGENT

C'est que, comme l'autre approche, et sera probablement ici ce soir...

L'OFFICIER

Raison de plus, monsieur ; un grand exemple aura été donné !

LE SERGENT

Alors, ouvrez les portes.

L'OFFICIER

Les portes sont fermées, et je suis là pour empêcher qu'elles ne s'ouvrent.

LE SERGENT

Je ne puis cependant pas le fusiller ici.

L'OFFICIER

Vous avez les fossés de la ville ; qu'on ouvre la poterne.

LE SERGENT

C'est l'ordre ?

L'OFFICIER

C'est l'ordre, allez.

LE SERGENT

Allons, monsieur Victor, il faut me suivre.

VICTOR

Mais il me semble que je ne m'y refuse pas.

LE SERGENT, descendant par la poterne

Par ici, venez.

(Rumeurs parmi le peuple.)

VICTOR

Mes amis, je ne regrette pas la vie, puisque je meurs pour l'empereur. Vive l'empereur !...

(Ils disparaissent. Les rumeurs du peuple redoublent.)

UN HOMME DU PEUPLE

Est-ce qu'on va le fusiller tout de même, pauvre jeune homme, quand l'empereur arrive ?

UNE VOIX

Entendez-vous le tambour ? entendez-vous ?

(On entend, en effet, le tambour dans le lointain.)

Scène III

Les mêmes, Bertaud, France, Fortuné.

BERTAUD, entrant, conduit
par France et par Fortuné

Mes amis, mes amis, vous ne l'avez pas vu ?

L'HOMME DU PEUPLE

Ah ! c'est le colonel Bertaud, c'est le père... Pauvre père !

BERTAUD

Mon fils, mon Victor !... On m'a dit qu'on l'avait conduit par ici. Vous le sauverez, n'est-ce pas, mes amis ? vous ne le laisserez pas fusiller ? Il a conspiré pour l'empereur ; mais est-ce que c'est un crime, cela ? Si je n'avais pas été aveugle, j'aurais conspiré avec lui. Qu'on me fusille donc avec lui ! qu'on me fusille !

FRANCE

Mon père !

BERTAUD

Fortuné, où est-il ? Mais demande donc où il est, informe-toi donc, toi qui n'es pas aveugle !

L'HOMME DU PEUPLE, à Fortuné

Tenez, tenez, par là, on l'a emmené par là, par la poterne.

(Fortuné descend par la poterne. Une détonation se fait entendre ; il reparaît, pâle et chancelant.)

BERTAUD

Victor ! Victor !

(Il tombe à genoux.)

FRANCE

Mon père ! mon frère !... Au secours ! au secours !

Scène IV

Les mêmes, Victor, s'élançant de la poterne, sans habit et sans gilet.

VICTOR

Vive l'empereur !

BERTAUD

La voix de Victor ! la voix de mon enfant !

FRANCE

Mon frère !

BERTAUD

Victor ? Victor vivant ?... Impossible !... C'est bien lui, cependant... Laisse-moi le toucher... Mais cette détonation ?...

VICTOR

Ces braves gens, voyant arriver l'empereur, ont tiré en l'air, au lieu de tirer sur moi.

BERTAUD

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! quelle grâce ! quel miracle ! quelle joie !

VICTOR, mettant la main
du sergent dans celle de son père

Notre sauveur, mon père, notre sauveur.

FORTUNÉ, à la poterne
 Par ici, sapeurs, par ici !... Brisez, enfoncez les portes !
 (Les sapeurs du 5^e enfoncent la porte ; l'empereur paraît.)

Scène V

Les mêmes, l'empereur, l'état-major, la garde,
 Lorrain, Catherine, Jean Leroux, etc.

TOUS

Vive l'empereur !

L'EMPEREUR

Merci, mes enfants, merci !

BERTAUD

La voix de l'empereur !

VICTOR et FRANCE

Oui, mon père, lui, c'est lui !

L'EMPEREUR, entrant, à cheval

Français, c'est à vous seuls et aux braves de l'armée que je me
 glorifierai toujours de devoir ma couronne et ma puissance.

TOUS

Vive l'empereur !

BERTAUD, à genoux

Sire ! sire !

L'EMPEREUR, descendant de cheval

Ah ! c'est toi, mon vieux Bertaud ! Dans mes bras, dans mes
 bras !

BERTAUD

Mon fils !... mon empereur !... Ah ! je puis mourir maintenant.

LE MAIRE, à la tête du corps municipal

Sire, le logement de Votre Majesté est préparé à l'hôtel de
 ville.

L'EMPEREUR

Merci, messieurs... Je descends chez mon ami, le colonel Ber-
 taud. Nous avons un mariage à y faire, n'est-ce pas, Emmanuel ?

EMMANUEL et FRANCE

Sire !

L'EMPEREUR

Soldats ! demain, au point du jour, nous marchons sur Paris.
(Acclamations, fanfares, cris de « Vive l'empereur ! »)

POST-SCRIPTUM

Quelques critiques qui ont rendu compte de *la Barrière de Clichy* sans l'avoir vue, ou qui l'ont vue sans l'écouter, prétendent que la pièce est faite « au point de vue de l'Élysée. »

Je nie avoir jamais fait une pièce politique à un autre point de vue que les idées républicaines.

Richard Darlington, les Girondins, Catilina, voilà pour le passé.

La Barrière de Clichy, voilà pour le présent.

Si Bonaparte eût eu dans le cœur les pensées que je lui mets dans la bouche, Dieu en eût fait, par ses victoires, l'instrument actif de notre liberté, au lieu d'en faire, par sa chute, l'instrument passif de notre émancipation.

Maintenant, peut-être demandera-t-on pourquoi j'ai mis dans la bouche de Napoléon des pensées de liberté qu'il n'avait pas dans le cœur.

À cela je répondrai que le théâtre n'est pas un cours d'histoire, mais une tribune par laquelle le poète répand et propage ses propres idées ; – que mes idées, à moi, idées que je crois bonnes selon l'égalité démocratique comme je l'entends, acquièrent une nouvelle puissance dans la bouche de l'homme dont le peuple a fait un demi-dieu ; – et qu'à tout prendre, puisqu'on a mis Napoléon sur un piédestal, mieux vaut que le peuple croie qu'il y a été mis comme l'agent de la liberté en Europe, plutôt que comme la représentation du despotisme en France.

Je me promets d'écrire quelque jour une histoire de Napoléon, et j'espère être un des premiers à mesurer d'un œil philosophique ce géant à qui Dieu avait fait une tête de bronze et un pied d'argile.

ALEX. DUMAS.

DISTRIBUTION

Napoléon	M. Boileau
Victor	M. Laferrière
Bertaud	M. Edmond Galland
Fortuné	M. Pastelot
Caulaincourt, duc de Vicence	M. Gautier
Emmanuel de Mégrigny	M. Julien Mary
Le préfet	M. Coulombier
Brisquet	M. Théol
Le maréchal Blücher	M. Noël
Le maréchal Moncey	»
Le maréchal Bertrand	M. Tissu
Lorrain	M. Patonnelle
Le général Michel	M. Brémond
Bastien	M. Amédée Roques
Michelin	M. Laisné
Pierre	M. Signal
Pointu	M. Frédéric
Le major de l'École	M. Édouard
Un bossu	»
Le capitaine Campbell	M. Sallerin
Un grognard	M. Darcourt
Un parlementaire prussien	M. Cochez
Premier Prussien	M. Cochois
Deuxième Prussien	M. Dotreville
Troisième Prussien	M. Basque
Un parlementaire français	M. Ameline
Un colonel prussien	M. Lecole
Un sapeur	»
Cambronne	M. Thill
Le major Koller	»
Jean Leroux	M. Maxime
Premier postillon	M. Tissier
Deuxième postillon	M. Achille
Chautard	M. Louis
Andrieux	* * *

Un matelot	M. Monin
Un Provençal	M. Félix
Premier courrier	M. Potonnier
Deuxième courrier	M. Achille
Troisième courrier	M. Monet
Un crieur public	»
Catherine	M ^{me} Meignan
France	M ^{me} Isabelle Constant
Un gamin	M ^{me} Léontine
La Calade	M ^{me} Usannaz
Une vieille femme	M ^{me} Chéza
Une servante	M ^{me} Anna
Une paysanne	M ^{me} Fanny
Arthur, élève de l'École polytechnique	M ^{me} Follet
Henri, élève de l'École polytechnique	M ^{me} Robert
Léon, élève de l'École polytechnique	M ^{me} Dufossé.

État-major français, état-major prussien, soldats français, soldats prussiens, soldats autrichiens, invalides, élèves de l'École polytechnique, gendarmes, paysans, hommes et femmes du peuple, pages de l'empereur.